



CLAUDE ALBANA PRESSET | TERRES DE RENCONTRES

Claude Albana Presset
Terres de rencontres



© L'Esprit de la Lettre Editions, Genève, 2018

Suzanne Rivier-Devèze

30 chemin des Crêts de Champel

CH - 1206 Genève

ISBN version imprimée : 978-2-940587-09-4

ISBN version numérique : 978-2-940587-10-0 (ce pdf)

esprit-de-la-lettre.swiss

L'illustration de couverture provient du détail d'une œuvre de Claude Passet.

Nos remerciements vont à : Grégoire de Ceuninck, Roberta Colombo-Dougoud, Jérôme Ducor, Carine A. Durand, Floriane Morin, du Musée d'Ethnographie de Genève, qui ont vérifié les listes des pièces citées ; ainsi qu'à Eliane Beytrison et Alexis Rivier pour leur relecture.

Claude Albana Presset

TERRES DE RENCONTRES

Propos recueillis et édition
par Suzanne Rivier



TABLE DES MATIERES

Avant-propos Suzanne Rivier	9
Claude Albana Presset, kore o sôshin Isabelle Naef Galuba	11
CHEMINS DE TERRE	13
Cheminement	17
Japon 1960-1961	23
Inde 1961-1962	27
Japon - Corée - Thaïlande 1973	28
Algérie > Kabylie 1978	31
Inde > Gujarat, Rajasthan 1983	36
Hongrie - Europe 1988	38
Japon > Hiroshima 1989	39
URSS > Ouzbékistan > Tashkent 1990	41
Australie 1995-1997-1998-1999-2001	43
Egypte > Le Fayoum 1997	52
Europe - Asie > <i>1001 Bols</i> 2007-2009	53
Australie 2013-2015-2017... > <i>Terres Tracées</i>	55
Un autre voyage	59
JOURNAL DE VOYAGE AU JAPON 1960-1961	61

AVANT-PROPOS

Esquisser le parcours de Claude Albana Passet depuis les années 1950 jusqu'à 2018 conduit rapidement à déplier une carte du monde et pointer les destinations de ses multiples voyages. Cette ossature géographique va servir ici de fil conducteur. En effet, au-delà de son œuvre de céramiste, Claude Passet est quelqu'un qui par le biais de ses recherches sur le matériau a exploré des savoirs traditionnels dans de nombreux pays. Elle s'est ensuite inlassablement efforcée de mieux les faire reconnaître, grâce à son enseignement à l'Ecole des arts décoratifs de Genève, à la récolte d'objets remis au Musée d'ethnographie de Genève, puis à l'organisation d'expositions ou de publications. Au travers d'une approche technique, elle a mis en relief des univers culturels, certains aujourd'hui presque disparus, et a créé de nombreux liens. Son histoire est indissociable de ces multiples rencontres, provoquées ou fortuites, de ces occasions saisies au vol, nées toutes d'une curiosité sans cesse en éveil. C'est cet aspect de sa vie que nous avons choisi de souligner ici.

CHEMINS DE TERRE reprend, très peu réécrits, les propos de Claude Passet tenus lors de nos entretiens en 2017 et 2018 à Thônex, des extraits de *L'Argile*, son mémoire de diplôme de l'Ecole supérieure des arts visuels de Genève, rédigé en 1989, ainsi que des notes manuscrites préliminaires à une conférence de 1984. La liste des objets donnés ou collectés pour le Musée d'ethnographie de Genève à l'occasion de ses voyages complète ces récits.

Le JOURNAL DE VOYAGE AU JAPON (1960 -1961) est un texte inédit, écrit au jour le jour puis envoyé régulièrement à ses proches. Claude Passet a alors vingt-six ans et est mariée depuis quelques années avec le sculpteur Henri Passet [1928-2013]. Elle effectue ce voyage, longtemps rêvé, en compagnie de la jeune céramiste suédoise Christine Biuw, pour étudier la céramique japonaise. Leur approche concrète du

travail céramique au Japon tel qu'elles ont eu le privilège de l'aborder auprès des plus grands maîtres est encore très rare à l'époque. Claude Passet est d'ailleurs la première Suissesse à bénéficier de cet enseignement. Cette expérience exceptionnelle se double d'une vision intimiste de la vie quotidienne chez leurs hôtes, et de multiples rencontres qu'elle donne à voir avec candeur et affection.

De fait, il s'agit simplement dans ce volume de laisser à Claude Passet la parole.

Suzanne Rivier, novembre 2018

CLAUDE ALBANA PRESSET, KORE O SÔSHIN¹

Il neige à pierre fendre, d'ailleurs beaucoup trop tôt pour la saison. Nous roulons lentement sur de petites routes françaises, assez transies dans ma «coccinelle» car le chauffage de la voiture est en panne. Vous voyez le tableau? Oui, il fait gris et maussade à l'extérieur, et pourtant il fait grand beau à l'intérieur! Ma passagère s'appelle Claude Albana Presset et elle rigole doucement de cette situation.

Nous venons à peine de quitter l'atelier de Daniel de Montmollin (1921) à Taizé, communauté monastique accueillante à vocation œcuménique. Frère Daniel poursuit ses recherches sur les émaux céladon. Il nous a expliqué sa démarche et montré des dizaines de pièces, toutes plus intéressantes et magnifiques les unes que les autres. Nous avons passé la journée à discuter expériences de cuisson, recettes de fer et de terre, savants mélanges pour approcher la texture, la profondeur et les nuances des teintes vertes de ces émaux orientaux, appelés «céladons» en Europe. Comme nous nous levons et le saluons pour prendre congé, Frère Daniel me demande lequel de ses pots céladon m'a conquise. Ils sont tous plus beaux les uns que les autres, mais je désigne celui qui m'a immédiatement tapé dans l'œil. «Prends-le, il est à toi!» m'annonce Frère Daniel. Cette journée fabuleuse, passée en compagnie de deux céramistes chevronnés et passionnants, comme tant d'autres journées qui suivront, je les dois à Claude Presset.

Nous sommes à l'automne 1984; cela fait tout juste vingt ans que Claude Presset, de retour du Japon, a construit son four à bois – le premier en Suisse – pour plonger dans la création des céramiques en haute température. J'étudie l'histoire de l'art oriental et plus particulièrement le domaine de la céramique. Ma professeure Marie-Thérèse Coullery, alors conservatrice au Musée Ariana, supervise mon année de licence,

1 En japonais これを送信: celle qui transmet.

pendant laquelle j'écris un mémoire sur le thème du céladon à travers les âges. « Mathé » m'a judicieusement confiée aux bons soins de Claude Passet dont les recherches en céramique s'articulent depuis plusieurs années autour du céladon et de ses infinies possibilités.

Pour moi, complète novice, c'est une formidable épopée qui commence dans un monde « vrai » : celui des céramistes ; c'est aussi le début d'une amitié fulgurante avec Claude. Non seulement, la céramiste guidera mes recherches en partageant sa fièvre créatrice, mais elle va me présenter nombre de céramistes, genevois, suisses et au-delà, qui questionnent et éprouvent la technique de l'émail céladon.

En quelques mois à peine, à l'instar de ma visite chez Daniel de Montmollin, je fais la connaissance de pionniers et maîtres céramistes : Philippe Lambercy (1919-2006) – avec son épouse Elisabeth, chimiste et professeur de technologie céramique – et Edouard Chapallaz (1921-2016). Je rencontre aussi Elisabeth Hugentobler et Isabelle « Babo » Tanner. Chacun et chacune m'accueillent chaleureusement, me consacrent beaucoup de leur temps pour parler du céladon d'abord, puis me faire découvrir leur univers personnel...

Pendant plusieurs mois, je viens presque chaque jour ou chaque soir chez Claude. Je l'accompagne parfois à l'Ecole des arts décoratifs de Genève où elle enseigne. J'apprends à connaître sa famille : Henri Passet, son mari, sculpteur émérite, et leurs deux filles Cécile et Anna. Ils deviennent comme ma seconde famille ; j'emmène Anna et Cécile en colonie de vacances, Anna joue du piano pour moi, nous dînons ensemble à la bonne franquette et passons de belles soirées à discuter.

Le travail de Claude me touche. Elle expérimente constamment, essaie de nouvelles techniques. Selon l'éthique de l'Ecole de Genève de céramique dirigée par Lambercy, Claude cherche elle-même ses matières premières et les utilise le plus naturellement possible afin de créer un émail simple et sans artifices. Avec sa vision, le monde de la céramique s'élargit considérablement. L'artiste englobe bien sûr les quatre éléments, mais forme surtout un lien direct avec la nature et dispense une philosophie généreuse issue de ses années nippones, passées dans

l'atelier du maître Takeo Arakawa (1913 - ?). «Le rituel de la cérémonie du thé apprend, aussi bien à celui qui boit qu'à celui qui fabrique le bol à thé, la relation qui existe entre l'objet, la pensée et la nature». Claude tisse quotidiennement cette relation. Elle m'emmène déguster des thés et m'offre l'un de ses beaux bols noirs, dont la simplicité de forme et de couleur ajoute à la profondeur émouvante d'y savourer un genmaicha. Je l'utiliserai toujours ; ce bol fait aujourd'hui encore partie de ma vaisselle comme un souvenir-talisman de ces belles années.

Claude Passet me parle de l'atelier *Lifas*, d'Alice Bonifas-Sordet (1902-1975), épouse de Paul Bonifas (1893-1967) à Ferney-Voltaire, où elle a effectué sa première année d'apprentissage, surtout pour le tournage. Elle m'initie à l'histoire de la céramique de la région, à la poterie vernissée de Colovrex, une part de son héritage céramique. Claude m'invite dans son cercle d'amis, son réseau d'artistes : à l'école ou chez elle j'ai la chance de côtoyer Aline Favre (1932-2013), Jean-Claude de Crousaz (1931-2012), Florent Zeller, et bien d'autres céramistes encore. Grâce à elle, je dialogue aussi avec deux maîtres orientaux de la terre qui m'ouvrent les portes de leurs recherches : Setsuko Nagasawa, céramiste japonaise alors installée à Genève et enseignante à l'École des arts décoratifs, et le Chinois Liu Liang-yu (1949), céramiste, historien de l'art et professeur à l'Université de Taipei (Taiwan).

Plus tard, de retour d'un long voyage en Orient, je suis engagée en 1988 au Musée Ariana comme collaboratrice scientifique pour y travailler aux côtés de Mathé Coullery, conservatrice des collections et souveraine de ces lieux, et de Roland Blaettler, son assistant. Anne-Claire Schumacher, aujourd'hui conservatrice en chef du musée, est alors mon acolyte. Ensemble nous participerons à la constitution de l'inventaire des collections et collaborerons activement aux tâches qui préparent la réouverture du musée en 1993, après onze ans de travaux de rénovation.

Pendant ce temps, ma route croise encore souvent celle de Claude Passet, intime et fidèle de l'Ariana. Elle fabrique les contenus exemplaires pour l'espace didactique du musée et contribue ainsi à l'aménagement de l'exposition de référence du musée.

Mathé Coullery m'a ouvert la voie du musée, de l'histoire et de la littérature de la céramique ; Claude Passet m'a accueillie et guidée sur le terrain, parmi les artistes de la terre.

Claude conduit tous ses projets de front et elle sait exactement où elle va. Elle ne lâche pas son os. Je me souviens d'une discussion, il y a vraiment vraiment longtemps. Claude disait qu'un jour elle réunirait cent céramistes venus de partout autour du monde pour qu'ils et elles créent chacun-e un bol. « Un projet un peu fou non ? », arguait-elle. Le bol, symbole et réceptacle de toutes les cultures, a donné naissance aux *Mille et un bols*, témoins de l'échange et du partage des cultures. L'exposition itinérante partie de l'Inde a été présentée notamment au Musée Ariana en 2011.

Les étapes des voyages de Claude Passet sont nombreuses, et elle ne s'arrête jamais ! Son énergie et sa bonne humeur sont aussi légendaires que sa ténacité. Elle met ses connaissances et ses compétences au service de l'autre tout en respectant sa liberté, au service des arts et du partage des cultures. Elle fait passer le travail des autres avant le sien, se retrouve bien souvent à deux semaines de devoir présenter une pièce pour un concours, ou avec trois jours pour terminer une cuisson, parce qu'elle a d'abord donné son temps ailleurs. Elle fait chanter la céramique à l'unisson au travers des créateurs de terre. Elle n'oblige à rien mais elle nous montre des pistes, des voies potentielles. A nous le choix de les suivre pour les prendre à bras le corps !

Isabelle Naef Galuba, 11 novembre 2018

Chemins de terre

NOTE AU LECTEUR

Sans indication particulière les textes sont issus des entretiens.

Lorsque des citations sont extraites du mémoire *L'Argile*, elles sont placées entre guillemets et le numéro qui suit indique la page du tapuscrit.

Quelques compléments de la rédaction figurent en caractères sans empâtements, ou entre crochets pour les précisions apportées au texte. Les dates des personnes citées sont mentionnées, lorsqu'elles le sont, seulement la première fois que le nom apparaît.

Les illustrations des œuvres conservées au Musée d'ethnographie de Genève sont visibles sur le site de l'institution, dans la base de données des collections en ligne.

*L'entrelacs symbolise pour moi les
circonstances inextricables de ma vie.
Femme de sculpteur, maîtresse de
maison, mère, enseignante à l'Ecole
des arts décoratifs et céramiste...
Les expériences de ces multiples
activités sont à considérer avec les
autres valeurs qui composent une vie
créatrice.* ^{M55}

CHEMINEMENT

LE CHOIX DE LA CÉRAMIQUE

Je me suis faite avec Jules Verne. Il a développé ma curiosité, puis l'envie de partir voyager, aller voir ailleurs: *Voyage au centre de la terre*, comment les matériaux réagissent, *Vingt mille lieues sous les mers*... Nous avions de vieux Jules Verne de famille, avec des couvertures gaufrées, des écritures dorées et des gravures. Voilà le début de ma vie.

Fin février 1952, je suis entrée à l'Ecole des beaux-arts de Genève. J'y ai étudié la peinture pendant trois ans. «Lorsque j'abandonnai, au milieu de la troisième année, ce fut parce que je ne me sentais pas assez forte pour en assumer l'apprentissage, surtout dans sa part d'engagement philosophique.

Je voulais me diriger vers un métier artisanal où la création était plus clairement soutenue par la fonction. J'hésitais beaucoup entre le domaine de la photographie et celui de la céramique. Un ami graphologue vit dans mon écriture un goût pour la forme et pour la couleur. Donc la céramique me parut être la bonne approche pour découvrir le langage de la forme et aussi la manifestation des couleurs. La photographie était aussi un art de la forme et de la couleur, de la lumière, sauf que la forme est seulement appréhendée par l'œil, mais pas par le sens du toucher.»^{M5}

L'APPRENTISSAGE

« En 1954, j'ai passé sept mois en apprentissage de tournage chez M^{me} Bonifas-Sordet [1902-1975], à Ferney-Voltaire. Un tourneur, qui travaillait à la poterie voisine, chez M. Robert Knecht, pour y produire une poterie vernissée traditionnelle, venait chez M^{me} Bonifas deux fois par semaine tourner une partie de la production et m'enseigner mon métier. Il m'a transmis ses tours de main, me rattachant ainsi à la tradition de l'école de Renens, près de Lausanne, où lui-même avait été formé.

Il louait l'habileté de mes mains mais son enseignement était sévère. Il m'obligeait à ramasser la plus petite tournassure (copeau d'argile, résidu du tournassage des pieds des objets) tombée du tour car, disait-il, "la terre est le pain du potier". Travaillant aux pièces (tant de centimes par pièce achevée), il m'a appris le travail rapide, bien fini, bien organisé, l'économie du temps.

M^{me} Bonifas dirigeait seule avec ses trois ouvriers sa poterie, courageusement. Paul Bonifas [1893-1967] avait créé cet atelier avant la guerre de 1939-1945. Il a été l'un des premiers potiers créateurs de la région. Inventant des fours, de nouvelles formes, de nouveaux émaux, il était un chercheur passionné avec ses réussites, mais aussi avec des fournées entières ratées. On en parlait encore dans le village. A l'époque de mon apprentissage, il s'était établi aux Etats-Unis avec sa seconde femme. Les ateliers de Ferney étaient encore remplis de ses formes, de ses moules en plâtre, de ses pièces réussies ou ratées.»^{M7}

Dans une même région il y avait donc à la fois ce que l'on appelle un potier de studio, qui a un nom, une carrière, et une production traditionnelle locale. Ces deux attitudes, ces deux perspectives de production cheminent tout au long de ma vie.

J'ai ensuite rejoint la classe de céramique de l'Ecole des arts décoratifs de Genève, où j'ai reçu l'enseignement de Philippe Lambergcy durant une année. Je n'y ai pas non plus terminé mes études, parce qu'en 1955 je me suis mariée [avec le sculpteur Henri Presset], et on ne va pas à l'école lorsqu'on est mariée...

Son travail est désormais mis au second plan, d'autant plus qu'il lui faut soutenir la carrière d'un époux artiste.

LES ORIENTATIONS

«Mon parrain, Horace van Berchem [1904-1982], a été responsable bénévole de la collection mondiale de poteries populaires du Musée d'ethnographie de la Ville de Genève (MEG). Grâce aux connaissances céramiques acquises peu à peu, je l'ai aidé dès 1954 à classer toutes les pièces de la collection. Nous avons revu ensemble les descriptions des objets, ce qui m'a permis de les manipuler, d'en connaître

l'usage, d'en sentir les qualités propres à leur culture, à leurs fonctions. Mon parrain m'a enseigné, lors d'expéditions en France, en Espagne, ou dans la région voisine, à mener correctement une enquête sur le terrain, chez les potiers. Nous avons visité les carrières d'argile, mesuré les fours, noté les techniques, les noms des objets, leurs destinées. »^{M1}

« En 1954, je découvre un livre écrit au début du siècle [William Lee, *L'art de la poterie. Japon-France. Par un potier*, Paris, 1913]. L'auteur y compare la céramique japonaise, non seulement avec les grès traditionnels de la Puisaye, mais aussi avec les pièces faites au même endroit par Jean Carries, un artiste céramiste de la fin du XIX^e siècle. Le livre de William Lee hante mes pensées; il m'a été offert par ma tante Liliane Bonnard, peintre sur porcelaine dans sa jeunesse, à Nyon. Lee, par ses descriptions lyriques de la poterie japonaise, tire un des fils de mon destin. Un désir immense d'aller au Japon me gagne. »^{M29}

Ce qui était assez intéressant, c'est que mon parrain et ma marraine, l'un lié à la céramique domestique, l'autre à la porcelaine, m'ont ainsi ouvert la voie vers les principales technologies céramiques. A partir de là tout s'est enchaîné et s'est élargi : mon parrain m'a emmené en France voisine, en Espagne, puis j'ai fait ce voyage au Japon, qui m'a permis d'approcher la culture bouddhiste zen, de découvrir les bols pour la cérémonie du thé, puis nous avons été en Inde, où nous avons rencontré la poterie votive, et plus tard j'ai été introduite au monde aborigène... Je n'ai pas cessé d'avoir des occasions d'aller ici ou là. Et chaque fois que je me trouvais quelque part, que j'étais invitée pour un événement lié à la céramique, je faisais soit des récoltes, soit des enquêtes pour le Musée d'ethnographie, mais de ma propre initiative, à titre personnel, pour garder ma liberté.

LA TRANSMISSION

A mon retour du Japon en 1961, j'ai beaucoup parlé de ce voyage, pour moi initiatique, avec Mathé [Marie-Thérèse Coullery, qui était alors l'assistante de Pierre-Alain Schneeberger, directeur des Collections Baur]. Elle m'a alors demandé de donner un cours d'initiation à la céramique et à la culture orientale aux Collections Baur, ce que j'ai fait,

sous sa supervision, pendant trois ans. Grâce à cela, lorsque Philippe Lambercy, qui enseignait à l'École des arts décoratifs de Genève, a pris une année de congé sabbatique, il m'a demandé de le remplacer. Puis j'ai obtenu un poste à l'école, et au lieu d'un an, j'y suis finalement restée pendant trente ans, de 1968 à 1999... Comme toujours dans ma vie, chaque événement en engendre un autre, et certains aboutissent, parfois des années plus tard, à un nouveau projet.

Au début je formais surtout les débutants et il s'agissait principalement d'apprendre à tourner et à faire de la vaisselle. Mais, avec Lambercy, nous nous sommes toujours posés la question de savoir comment utiliser la beauté de la céramique dans un état de création libéré de la contrainte de l'objet utilitaire. Nous voulions réveiller les capacités créatives des élèves, en développant à la fois leur maîtrise des gestes et des matériaux, et, pour ce qui est du décor, leur capacité à faire face à une surface blanche.

Lorsque Mathé est devenue conservatrice du Musée Ariana, elle a voulu créer une zone didactique pour expliquer au public les différentes techniques que recouvre le terme « céramique ». Elle m'a demandé d'y réfléchir. Nous avons réalisé la première zone didactique en 1978. Elle mettait en lien des objets dans des vitrines, représentant les principaux types de matériaux et de décors, des panneaux explicatifs et des carreaux réalisés selon les techniques décrites. Nous avons alors pensé que ce serait intéressant de présenter des carreaux que le public pourrait toucher, pour lui donner l'occasion de mieux percevoir les matières et faire le lien avec les objets exposés. Toucher les objets est presque indispensable pour bien les comprendre : « Les bonnes relations que j'ai nouées avec les différents conservateurs des musées de Genève m'ont donné la chance de voir s'ouvrir les vitrines ou les armoires des dépôts. Au contact direct des pièces, par le toucher, par la sensation de leur poids dans mes mains, j'apprécie la densité de l'argile. Par cette lecture tactile, je comprends leurs modes de fabrication, leurs défauts, leurs perfections. J'y vois la trace des gestes lors de l'émaillage, les marques laissées par les supports lors de la cuisson. »^{M11} Proposer au public de se rendre compte avec ses doigts de la douceur d'une argile polie, de la rugosité d'un grès ou de la fraîcheur d'un émail, me semblait un complément d'information

indispensable pour qu'il apprécie mieux les pièces exposées. En 1993, après la rénovation du musée il a fallu refaire une zone didactique, l'idée a été maintenue et j'ai réalisé ces carreaux.

Par la suite, j'ai été régulièrement invitée à participer à des symposiums, animer des ateliers, donner des conférences. Et lorsque je voyage j'essaie toujours d'emmener un ou deux élèves avec moi. Cela me semble très important de mettre les étudiants en contact avec d'autres cultures, d'autres manières de faire, pour élargir leurs connaissances, mais aussi pour les faire réfléchir ; pour leur permettre, en se confrontant à d'autres regards, de définir peut-être plus clairement ce qu'eux-mêmes choisiront de faire, sur quel chemin ils développeront leur propre travail.

Après 1999, depuis qu'elle a cessé d'enseigner, Claude Passet met à profit sa disponibilité pour continuer à voyager et mener à bien plusieurs projets d'envergure. Dès lors, c'est au travers d'expositions, de publications et de films qu'elle crée des liens entre les cultures autour de la terre.

JAPON | 1960 – 1961

J'ai mis dix ans à digérer tout ce que j'ai appris au Japon.

LE DÉSIR DE JAPON

En 1959 à Paris, en marchant avec Henri le long de la rue Saint-Honoré, nous voyons affichée dans la vitrine d'une petite agence touristique japonaise une carte montrant les célèbres centres céramiques japonais, les six anciens fours. Mon envie d'aller au Japon s'accroît.

Sur ma requête, Jean Herbert [1897-1980], un ami orientaliste en mission au Japon, demande au fameux critique d'art et spécialiste de la céramique Fujio Koyama [1900-1975], rencontré au hasard d'un congrès, s'il est facile à une Européenne de venir étudier auprès des maîtres japonais. Jean Herbert me rapporte cette réponse : « Il faut venir pour une période d'au moins quinze ans... Cinq ans pour désapprendre ce que l'on a déjà appris, cinq ans pour cultiver le désir d'apprendre et cinq ans pour commencer à apprendre ». Désespoir, renoncement, mais le désir persiste.

LES PRÉPARATIFS

Je connaissais les réunions de l'Académie internationale de la céramique (AIC) mais je n'étais pas membre ; ils étaient alors recrutés essentiellement par voie diplomatique parmi les représentants d'institutions culturelles. Cependant j'assistais parfois aux rencontres avec Mathé ou Sylvie Defraoui. J'ai alors demandé à rencontrer M. [Henry Jean] Reynaud [1902-1964] qui était le fondateur de l'AIC. Je l'ai vu à deux reprises chez lui, puis il m'a recommandé de prendre contact avec le délégué japonais, qui était M. Fujio Koyama. C'est M. Koyama qui a été le sésame permettant d'ouvrir toutes les portes.

Quand les choses ont commencé à se concrétiser, je me suis rendue compte qu'il fallait parler anglais. Ce n'était pas mon cas : je m'étais faite renvoyer de l'école de jeunes filles parce que je n'avais pas mes

moyennes... A ce moment-là Christine Biuw, une jeune céramiste suédoise qui avait appris le français, était stagiaire chez moi, venue à l'atelier par le biais de relations familiales. Elle n'avait pas vingt ans, poursuivait ses études, et parlait anglais. Alors je lui ai proposé de m'accompagner au Japon. Son père a été d'accord, ils avaient de l'argent pour payer son billet de bateau et d'ailleurs on vivait avec pas grand-chose à l'époque. Elle est venue sous sa propre responsabilité, avec ses propres fonds, comme moi-même. Je n'ai jamais été défrayée pour mes voyages, et ne l'ai jamais voulu, pour garder mon indépendance. Je n'étais pas non plus invitée, ni appuyée officiellement par le musée.

LE VOYAGE [voir aussi le « Journal de voyage au Japon »]

« Quarante-six jours de cargo, approche progressive de l'Orient au gré des escales, Singapour, Hong Kong, Manille, Kobe, Osaka, Yokohama. J'ai l'impression de naître du ventre de notre bateau à une nouvelle vie sur la terre japonaise. Sensibilité renouvelée; tout m'émeut; sur la cloison de papier de notre logeuse à Tokyo, qui habite une petite maison traditionnelle, au réveil de la première nuit au Japon, l'ombre d'un bambou balance sa calligraphie; notre logeuse, puis amie, est maître d'ikebana et de cérémonie du thé. Arrivées à Tokyo avec une seule recommandation destinée à M. Koyama, membre de l'Académie internationale de la céramique, dont le siège est à Genève, nous avons beaucoup de difficultés à trouver une poterie où faire un stage. M. Koyama est inatteignable; rencontré lors d'une invitation à l'ambassade de Suède, il nous promet son aide. Mais il n'est jamais chez lui ni à son bureau.

Après plusieurs semaines de démarches infructueuses, nous le rencontrons par hasard dans le métro. Alors tout s'arrange; il nous organise un stage chez Takeo Arakawa [1913 - ?] qui travaille près de la ville de Tajimi, à une heure de train de Nagoya. Takeo Arakawa est le fils de Toyozo Arakawa [1894-1985], maître entre autres des techniques *shino*; il a été reconnu depuis lors comme « Trésor national vivant ». Monsieur Koyama nous donne aussi des lettres d'introduction auprès des plus célèbres maîtres de poterie, que nous avons la chance de rencontrer lors de voyages à travers tout le pays.

Immense chance en 1960 de travailler dans un atelier et de rendre visite aux plus grands maîtres, qui sont aussi les derniers représentants d'un art si profondément enraciné dans la culture. »^{M29}

« Chez Takeo Arakawa, dans son atelier appelé *Suigetsugama* (le four de la lumière de la lune à travers les vapeurs d'eau), nous entrons dans le mode de vie traditionnel d'artisan ; leçons données à la façon orientale sans mot dire, par l'évidence de l'exemple, par l'attitude... Il faudra dix ans au moins pour comprendre et digérer la richesse de cet enseignement.

Il faut tout réapprendre, même le tournage, car le tour japonais est actionné dans le sens opposé à ceux d'Europe. La main droite qui travaillait à l'extérieur de la forme, rentre à l'intérieur, et la gauche devient maîtresse de la forme extérieure. Le jugement esthétique doit se transformer aussi. L'esprit du thé, le sens du vide et du plein, de l'espace, l'authenticité du geste...

Nous découvrons la qualité culturelle de tous les artisanats : bambou, fonte de fer, vannerie, bois, laque, textile, papier. La vie quotidienne, la maison, les objets, le sens esthétique des repas, tout est une sorte de perfection. Nous participons à la vie communautaire d'un atelier et d'une famille. »^{M30}

« Toyozô Arakawa est fils de paysan. Il devient apprenti chez le grand maître Kitaôji Rosanjin [1883-1959], puis il s'installe dans la région où l'on faisait autrefois les *shino*, *kuro seto* [seto noir] et *oribe*. Après trente ans de recherche et de misère, pendant lesquels il redécouvre les techniques et les matériaux propres au *shino*, il est enfin reconnu. Son logis, sorte d'ermitage, et son atelier sont bâtis au fond d'un vallon sauvage dans les montagnes de l'arrière-pays.

On le rencontre quelquefois en promenade dans la forêt de pins et de bambous nains, la bouche ouverte, captant la nature, deux petites fleurs bleues à la main, retrouvées plus tard au *tokonoma* de la maison. Il est comme une montagne, solide et silencieux, sombre, compact et doux.

Dans son travail, j'apprends à découvrir la qualité que donnent la justesse et la sobriété des gestes à chaque moment de la fabrication ; la trace minimale du pinceau pour un maximum d'émotion. »^{M41}

LES PIÈCES POUR LE MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

Je connaissais les objets conservés au MEG puisque j'avais déjà travaillé avec mon parrain à décrypter la collection de poterie domestique. Il y avait eu, par voies d'échange du consulat ou de l'ambassade Suisse-Japon, un envoi de pièces japonaises de la tradition *Mingei*, c'est-à-dire la tradition artisanale, de la production de village. Je m'étais donné la possibilité de la compléter en rapportant des pièces. C'était également une raison pour aller rendre visite, non seulement à un « Trésor national vivant », mais aussi à un potier de village, qui nous a invitées à manger du cochon sauvage ! Ce sont des rencontres qui nous font toucher tous les niveaux culturels de la céramique.

Les références des pièces rapportées à cette occasion se trouvent à la suite du *Journal de voyage au Japon (1960-1961)*, dans la deuxième partie du volume.

Bibliographie

Claude Passet, « Chez les potiers traditionnalistes du Japon » in *Musées de Genève*, n° 21, 1962, p. 10-13, repr. du « Service à thé » de Shôji Hamada [ETHAS 030764 à 030766] p. 11

INDE | 1961 – 1962

En décembre 1961, nous embarquons sur un paquebot des Messageries Maritimes : mon parrain nous emmène en Inde, Henri et moi, pour trois mois de voyage. Il s'agit de constituer pour le MEG une collection de poterie domestique, c'est-à-dire des « objets ou récipients servant à la conservation, la cuisson et la préparation des aliments et des liquides, ainsi qu'à leur présentation. Ils démontrent aussi l'évolution historique des usages. »^{M171}

Nous avons fait presque tout le tour de l'Inde, et dans tous les villages, chez tous les potiers, nous trouvions en parallèle à la poterie domestique la poterie votive. Les deux productions pouvaient être faites par les mêmes personnes, ou seulement par certains potiers qui se spécialisaient plus ou moins, selon les villages. Il était très intéressant de rencontrer partout des objets ayant une destination ou une fonction autre que celle de conserver les aliments, faire la cuisine, servir, utiliser lors des fêtes, etc. Et il nous est apparu qu'il était beaucoup plus important de récolter et sauvegarder cette poterie votive. Nous avons donc rapporté quelque jarres et récipients mais surtout de la poterie votive.

Quelques années plus tard, Haku Shah, un peintre indien qui habitait à Ahmedabad [et qui était aussi anthropologue], a été chargé de constituer une collection exemplaire de toute la poterie domestique indienne. Elle a ensuite été présentée dans une exposition itinérante qui a voyagé à travers le monde, jusqu'aux Etats-Unis. Nous-mêmes avons vu ces pièces sur place bien avant qu'elles ne soient connues en dehors du pays.

JAPON – CORÉE – THAÏLANDE | 1973

JAPON

Un peu plus de dix ans après mon premier séjour au Japon, je suis retournée chez mon maître japonais Toyozo Arakawa pour continuer mon apprentissage. J'y suis restée environ deux mois, au printemps, ce qui a coïncidé avec son anniversaire.

« En 1973, lors d'un deuxième séjour au Japon, je suis invitée à participer à la fête de ses quatre-vingts ans avec tous ses vieux amis. Repas partagé avec des ancêtres buveurs, tapageurs et poètes; tous sont assis dans les brumes du saké autour du foyer où mijotent, dans la marmite suspendue, légumes et tofu. »^{M41}

J'aurai l'occasion de le revoir encore une fois en 1980, lorsque je reviendrai pour le congrès de l'Académie internationale de la céramique.

CORÉE

Pour ce petit voyage de trois mois, j'avais pris un billet de retour avec des escales à Séoul, Taïwan et Bangkok. J'avais une bonne lettre d'introduction auprès d'un grand maître de la céramique coréenne [Yu Geun-Hyeong] par un des amis de M. Fujio Koyama, le critique d'art qui avait permis tous mes contacts au Japon. C'est encore grâce à lui que j'ai pu rencontrer ce « Trésor national vivant » coréen. Donc, j'avais réservé un hôtel et prévu de passer trois jours à Séoul.

Dans l'avion, je parle avec mon voisin de siège. Il est Rhodésien et s'occupe de la production de tabac à Hadong, une petite ville dans le sud de la Corée, à partir de matières premières venant de Rhodésie et d'Amérique pour le compte d'une firme allemande. Il me dit, puisque je m'occupe de céramique, qu'il existe une fabrique tout près de leurs bureaux et surtout qu'il y a des villages tout autour avec des potiers traditionnels. Deux collègues viendront le chercher à l'aéroport et il me propose de

venir avec eux. Il n'y a que dix minutes de battement à l'atterrissage car il faut prendre un autre avion pour aller à Daegu, tout au sud du pays, et de là continuer en voiture. C'est une période où il y a le couvre-feu, nous sommes obligés de nous arrêter à Daegu. Il me loue une chambre d'hôtel, nous allons danser tout le soir, dans le hall de l'hôtel. Il était tout content de voir une non-Coréenne pour changer un peu ! Le lendemain matin, après quatre heures de route en Jeep nous finissons par arriver à Hadong. L'entreprise a un traducteur qui parle bien l'anglais et le coréen. C'est un garçon qui vient de Séoul, et qui a une formation de céramiste ; il peut nous accompagner pendant les trois jours où nous allons visiter les villages avec la Jeep de la fabrique de tabac. Je fais alors un reportage photo et une enquête que je rapporte au Musée d'ethnographie⁵.

De retour à Séoul, je rends visite au potier célèbre que je devais aller voir et, par chance, j'arrive juste au moment où il défourne un four de douze chambres, avec toutes les techniques coréennes traditionnelles.

Maintenant si l'on retourne en Corée, on voit des gratte-ciels dans des vallons où il y avait alors de petites maisons. La céramique évolue aussi : ces immenses symposiums à Icheon, c'est tout autre chose !

Au moment de repartir, je vais prendre mon avion pour aller à Taïwan mais je me fais arrêter à l'aéroport parce que j'ai dépassé de cinq jours la validité de mon visa. On me demande d'écrire en anglais tout ce que j'ai fait heure par heure pendant ces cinq jours de trop... Le temps passe, j'ai peur de rater mon avion, c'est assez stressant mais finalement j'ai pu partir et visiter le Musée de Taiwan.

THAÏLANDE

Au-delà de la céramique, une quête sur un autre niveau chemine. J'avais beaucoup lu sur le bouddhisme zen, l'art du thé, le tir à l'arc, et un livre sur l'évolution du bouddhisme depuis l'Inde à travers la Chine jusqu'au Japon. Je voulais en savoir plus. Jean Herbert, que nous rencontrions très souvent avec Henri, connaissait bien John Blofeld [1913-1987] dont j'avais lu un des livres sur le bouddhisme. Il était traducteur

5 Pisset 1999, un four coréen à chambres et flamme renversée est reproduit p. 90.

pour l'Union internationale du commerce à Bangkok [Commission économique et sociale pour l'Asie et le Pacifique] et je me suis dit que j'allais m'arrêter à Bangkok pour essayer de le rencontrer. Je pourrais peut-être par la même occasion y voir des potiers. Je l'ai croisé un instant, mais j'ai surtout rencontré un moine bouddhiste qui m'a fait faire un travail pour un village de potiers.

J'avais l'adresse professionnelle de John Blofeld, mais comme j'arrivais pendant le week-end, il n'y avait personne. J'ai alors pensé que je pourrais trouver son adresse personnelle en allant dans les temples, que sans doute des moines bouddhistes le connaissaient. Je vais de temple en temple. Aucun résultat. Finalement, je n'en peux plus, j'entre me reposer dans un hôtel touristique. Il y a une sorte de salon, avec des dépliants, des magazines, des livres. Dans un petit livre écrit en français un moine de Bangkok dit : « Voilà, le bouddhisme c'est cela, si vous avez des questions, venez me voir. » Je décide d'y aller ! Je prends un taxi, qui traverse la rivière, s'éloigne du centre. L'auteur n'est pas seulement moine, il est enseignant à l'université, il parle français, anglais, je ne sais combien de langues. Je lui raconte que j'avais envie de connaître un peu mieux le bouddhisme et que je suis céramiste. Il trouve cela passionnant et me demande de l'aider dans un projet avec un village où il y a des potiers. Nous décidons alors de faire un échange : lui m'enseigne le bouddhisme et moi la céramique ! Je suis restée à peu près dix jours, nous avons été plusieurs fois en barque faire des essais dans un village de potiers, dans une île en remontant la rivière qui traverse Bangkok. C'était une rencontre formidable !

Bibliographie

Claude Passet, « Le feu des potiers », propos recueillis par Eric Golay, in *Feu dévorant, feu domestique, feu sacré. Le feu*, Musée d'ethnographie de Genève, volume publié à l'occasion de l'exposition *Le Feu*, 31 mars-17 octobre 1999, p. 77-93

ALGERIE › Kabylie | 1978

Lorsque Mathé Coullery me demande de participer à la réalisation de la première zone didactique pour le Musée Ariana je m'aperçois que je connais bien les techniques traditionnelles de haute température mais pas les techniques sans four, sans tour. Par ailleurs, comme j'avais commencé à enseigner à l'École des arts décoratifs, il fallait que je puisse aussi transmettre à mes étudiants ces techniques dites « primitives ». Je pars donc avec une de mes élèves, Sylviane Luscher, faire un séjour de trois semaines en Kabylie.

Le voyage est organisé par une ancienne « sœur blanche » [appartenant à la congrégation religieuse des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique] d'origine italienne, qui avait vécu à Genève avant d'entrer dans les ordres. Lorsque l'Algérie a obtenu son indépendance elle a dû partir et se reconverter professionnellement. Comme elle était assez jeune, elle est revenue à Genève pour se former à l'École des beaux-arts, afin de devenir professeur de dessin pour les écoles. En Algérie, elle avait participé à une étude sur des potières qui faisaient des cuissons sans four, elle avait réuni des documents. Puis durant ses études à l'École des beaux-arts, elle m'a demandé de faire un stage avec moi pour compléter ses connaissances céramiques. Quand elle est repartie j'ai gardé son adresse, et j'ai pensé à elle lorsque j'ai voulu apprendre ces techniques archaïques.

Nous sommes arrivées dans une structure sociale d'agriculteurs et de pasteurs où chaque famille forme un village. Toutes les femmes doivent faire de la poterie, du tissage, s'occuper du jardin potager, élever les enfants, etc. J'entre donc en apprentissage à ce niveau. J'ai lu quelques livres avant de partir, notamment ceux de Jean Servier, qui parle beaucoup de villages semblables. Il étudie les procédés magiques, la symbolique des dessins, des tatouages, etc. Nous y avons vécu, assises sur des petits tabourets autour du brasero avec les femmes kabyles, à se chauffer les mains, plaisanter et vivre les magies...

Ce qui a été inattendu, c'est que dans ce village des Ouadhias, j'ai retrouvé le même décor que celui de la lampe de mariage que nous a offerte Jean Herbert lorsque j'ai épousé Henri, en 1955. J'arrive sans le vouloir dans l'endroit d'où est issu le décor de notre lampe ! Toujours ces enchaînements...

Le jour où nous arrivons, toutes les femmes entouraient une jeune fille de quinze ans qui venait de se faire répudier. Nous avons tout de suite eu accès à ces drames familiaux, parce que nous étions des femmes potières. A l'époque, toutes les femmes dans les villages étaient potières, ce qui n'est évidemment plus le cas aujourd'hui. Étant liées à la terre, associée à la fertilité, elles devaient respecter beaucoup de règles, des interdits. Par exemple les femmes en état de procréer ne pouvaient pas aller chercher de la terre dans la carrière, parce que cela aurait mis en danger leur propre fertilité. Nous y allions avec la vieille grand-mère. Donc nous avons vécu une vie de famille agrandie dans ce type de culture. C'était vraiment très intéressant.

Cette «sœur blanche» de Genève travaillait sous la direction de Sœur Marguerite Laporte, qui avait 78 ans à l'époque et était responsable, au sein du Département de l'agriculture, des activités féminines dans les villages de toute l'Algérie. Elle connaissait donc les potières et les tisserandes. Avec Sœur Marguerite et une autre «sœur blanche» qui conduisait une Renault bon marché – elle conduisait affreusement mal mais nous avons survécu ! – nous avons été jusqu'à la frontière tunisienne rendre visite à des potières. C'est grâce à elle que nous avons pu avoir tous ces contacts.

Chaque fois nous ramenions des pièces. Nous en avons déjà trois ou quatre cartons. Puis Sœur Marguerite m'a offert une grande jarre, superbe⁵, et un grand plat pour rouler le couscous.

Nous avons pris un billet de Swissair, qui existait encore à l'époque, et lorsque nous repassons à Alger, je vais voir le directeur. Je lui demande de favoriser le transport de la collection. Nous avons aussi quelques cartons de nos propres pièces, plus la grande jarre et le plat. Il a accepté et a envoyé son représentant à l'aéroport, qui a appuyé sur la

5 La jarre est reproduite dans Pisset 1982 (calendrier) et Pisset 1990, p. 14.

balance pour faire quinze kilos quand il y en avait cent cinquante ! Ensuite nous sommes montées en priorité dans l'avion, avec nos poteries, une personne malade et le steward. Nous tenions chacune une anse de la grande jarre et je portais le grand plat. Nous avons voyagé en compagnie de la jarre, à qui on avait mis sa ceinture de sécurité ! Maintenant je crois que je n'obtiendrais plus un siège pour une jarre...

Suite à ce séjour en Kabylie, on m'a demandé de faire une conférence pour parler de cette expérience à un congrès de l'Académie internationale de la céramique. Les Japonais s'y sont beaucoup intéressés car ils ne connaissaient pas ce type de production. Un participant qui avait une compagnie fabricant des carreaux éditait chaque année un calendrier pour ses clients. Il m'a demandé d'en faire un pour présenter ces poteries kabyles. Le calendrier est sorti en 1982.

Ce voyage a eu un autre prolongement : je commençais à être un peu connue pour être compétente en poterie « primitive » et j'ai été invitée à venir donner une conférence au premier Symposium international de Shigaraki, en 1991, pour expliquer les particularités de ces cuissons. C'était magnifique, j'étais logée dans un hôtel de luxe avec une immense fenêtre qui donnait sur le lac Biwa, offrant une vue presque jusqu'à l'autre côté du Japon...

Bibliographie

Claude Passet, « Poterie kabyle », in *Musées de Genève*, n° 188, sept. 1978, p. 12-17

Claude Passet, « Potières des Ouadhias en Grande Kabylie », in *La Revue de la Céramique et du Verre*, n° 53, juillet-août 1990, p. 14-21

Claude Passet, « Le feu des potiers », propos recueillis par Eric Golay, in *Feu dévorant, feu domestique, feu sacré. Le feu*, Musée d'ethnographie de Genève, volume publié à l'occasion de l'exposition *Le Feu*, 31 mars-17 octobre 1999, p. 77-93, repr.

Claude Passet (texte et photographies), calendrier *Poterie féminine d'Afrique du nord*, en français et en japonais (trad. Setsuko Nagasawa), Tile Calendar Series 8, Ed. Shino Toseki Co., Japon, 1982

Objets donnés au MEG par Claude Passet en 1978

Les dimensions sont indiquées hauteur x largeur.

RÉGION DE TIZI OUZOU

VILLAGE DE TAOURIRT ABDELLAH (TRIBUS DES OUAHIAS)

Jarre, pour la conservation, 660 x 505 mm | ETHAF 039511

Jarre, pour le transport, 390 x 185 mm | ETHAF 039520

Jarre, pour le transport, 310 x 225 mm | ETHAF 039519

Pot ou petite jarre à anses, pour le transport, 240 x 200 mm | ETHAF 039515

Pot ou petite jarre à anses, pour le transport, 200 x 165 mm | ETHAF 039516

Pot à eau, 250 x 225 mm | ETHAF 039514

Cruche à large ouverture, 195 x 215 mm | ETHAF 039518

Cruche gargoulette, 210 x 165 mm | ETHAF 039517

Plat de fête, 85 x 260 mm | ETHAF 039522

Marmite à couvercle, pour cuire le couscous, 200 x 240 mm | ETHAF 039512

Couscoussier, 130 x 215 mm | ETHAF 039513

Lampe à huile rituelle pour les mariages, 310 x 265 mm | ETHAF 039521

Ebauchoir en bois, pour façonner l'argile, L. 125 mm | ETHAF 039541

Outil en pierre pour lisser les pots avant cuisson, L. 55 mm | ETHAF 039541

Morceaux d'ousbou, pierre à couleur noire | ETHAF 039542

Morceaux de résine de pin, pour la fabrication des vernis | ETHAF 039543

VILLAGE DE MAÂTKAS

Plat de fête, à anse, 70 x 350 mm | ETHAF 039524

Pot à anse, 85 x 260 mm | ETHAF 039523

VILLAGE DE TIZI GHENIFF

Plat de fête à anse, 600 x 325 mm | ETHAF 039535

RÉGION DE GUELMA

Cruche gargoulette, 335 x 300 mm | ETHAF 039526

VILLAGE DE BOUMAHRA AHMED

Jarre, pour le transport, 360 x 390 mm | ETHAF 039525

VILLAGE DE EL FEDJOU DJ

Cruche gargoulette, 210 x 205 mm | ETHAF 039527

Cruche gargoulette, 155 x 165 mm | ETHAF 039528

RÉGION DE SÉTIF, DJEMILA

DJEBEL EL HALFA

Pot à anse, pour la conservation, 160 x 150 mm | ETHAF 039529

Pot à anse, pour la conservation, 185 x 165 mm | ETHAF 039530

Pot à anse, 265 x 225 mm | ETHAF 039531

RÉGION DE JIJEL

BAINANNE [?]

Pot à anse, 230 x 215 mm | ETHAF 039532

RÉGION DE MILA

PRÈS DU VILLAGE DE FERDJIOUA

Pot à anse, pour la conservation, 190 x 170 mm | ETHAF 039533

Cruche, 170 x 295 mm | ETHAF 039534

REGION DE BOUIRA

VILLAGE DE MERKALLA

Plat, 140 x 580 mm | ETHAF 039540

Cruche gargoulette, 230 x 205 mm | ETHAF 039537

Cruche gargoulette, 220 x 190 mm | ETHAF 039538

Cruche, 190 x 220 mm | ETHAF 039536

VILLAGE DE AIT MESHBA

Lampe à huile, 320 x 170 mm | ETHAF 039539

Don de Sœur Marguerite Laporte, Alger, par l'intermédiaire de C. Presset

INDE > Gujarat, Rajasthan | 1983

Jasleen Dhamija [1933-], qui avait organisé notre voyage vingt ans auparavant, m'invite à venir à Ahmedabad où elle vient d'emménager parce qu'elle souhaite améliorer la section céramique du National Institute of Design, dont le directeur est un de ses amis. C'est une spécialiste des textiles mais elle a travaillé directement sous la direction de Kamaladevi Chattopadhyay pour développer l'artisanat dans les villages et le travail des femmes.

J'étais logée dans l'Institut, je devais examiner l'état des choses, le but étant que j'améliore l'enseignement et les programmes. Mais la situation était beaucoup trop figée, les professeurs étaient accrochés à leur statut, ne voulaient surtout rien changer, en définitive rien n'était faisable.

Alors, je suis partie, avec une assistante d'atelier, à la recherche de poteries votives dans les régions du Gujarat et du Rajasthan, pour réunir une collection à donner au Musée d'ethnographie et c'était passionnant. J'ai aussi donné des conférences.

Le directeur de Shino Toseki, qui m'avait fait faire un calendrier sur les potières kabyles, a souhaité en faire un nouveau sur les poteries votives indiennes. La réalisation et le texte ont été confiés à Haku Shah [l'anthropologue indien spécialisé dans ce domaine], j'ai fourni les photographies et les explications techniques. Le calendrier est sorti l'année suivante, en 1984.

Bibliographie

Haku Shah (texte), Claude Passet (photo et explications), *Indian votive terra-cottas*, en anglais et en japonais (trad. Setsuko Nagasawa), Tile Calendar Series 10, Ed. Shino Toseki Co., Japon, 1984

Claude Passet, « Le feu des potiers », propos recueillis par Eric

Golay, in *Feu dévorant, feu domestique, feu sacré. Le Feu*, publié à l'occasion de l'exposition *Le Feu*, Musée d'ethnographie, Genève, 31 mars-17 octobre 1999, p. 77-93

Objets donnés au MEG par Claude Pesset en 1983

ETHNIE DES BHILS, POTIERS DE MOLELA

Tous les objets sont des bas-reliefs en argile rouge

Shiva et Amba, 565 mm x 390 mm

ETHAS 042246

Le nâga Ananta encadré de deux nâgas, 385 x 255 mm

ETHAS 042247

La déesse-mère Amba sur un éléphant, 277 x 215 mm

ETHAS 042248

La déesse-mère Amba sur un taureau, 440 x 295 mm

ETHAS 042249

Le dieu Ganesha, 218 x 153 mm

ETHAS 042250

La déesse-mère Amba sur un tigre, 577 x 365 mm

ETHAS 042251

Devakî, la mère de Krishna, portant son enfant à cheval, 533 x 354 mm

ETHAS 042252

HONGRIE | 1988

EUROPE (FR-LU-BE-DE-DK-SE) | 1989

J'avais traversé rapidement la ville de Kecskemét en 1982, lors du congrès de l'Académie internationale de la céramique en Hongrie, et j'y suis revenue en 1988, car j'étais invitée à participer au Symposium *International Salt Glaze*. C'était durant l'été, pendant les vacances scolaires, une réunion de céramistes qui pratiquaient la cuisson au sel, au four à bois. Nous devons payer notre voyage mais nous étions logés et nourris.

Nous faisons tous de la recherche et des cuissons, nous étions environ une douzaine. C'est là que j'ai rencontré Janet Mansfield [1934-2013], membre australienne de l'AIC, qui éditait la revue *Ceramics : Arts and Perception*. Elle préparait un livre sur la céramique cuite au sel⁵.

Il y avait deux types de fours, avec des techniques de cuisson différentes : Janet était responsable de l'un et jetait le sel par poignées ; moi j'étais responsable de l'autre avec Aage Dirk, un Danois, et nous calculions tout en mettant le sel dans de petits godets. C'était très intéressant ces différentes approches. Nous avons visité beaucoup d'endroits, vu beaucoup de monde. J'y ai notamment rencontré Imhre Schrammel, avec qui j'ai eu beaucoup de plaisir à parler, grâce à son fils qui lui traduisait en allemand ce que je disais en anglais.

L'année suivante Janet Mansfield est venue à Genève pour continuer son enquête et nous sommes parties en voiture rencontrer des céramistes qui pratiquaient la cuisson au sel. Nous avons voyagé à travers la France, le Luxembourg, la Belgique, l'Allemagne, jusqu'au Danemark et tout au sud de la Suède. Nous nous sommes entendues comme des sœurs. C'était une personne magnifique. Son livre est sorti en 1991, et elle a écrit aussi un chapitre sur mon travail.

5 Janet Mansfield, *Salt-glaze ceramics : an international perspective*, London, A&C Black ; Radnor (Pennsylvania), Chilton Book Company, 1992

JAPON › Hiroshima | 1989

En automne 1989 je suis retournée au Japon pour participer au symposium *Earthenware*, à Hiroshima. M. Takatoshi Misugi [spécialiste de la route maritime de la soie et de la céramique chinoise] avait invité dix personnes, venues de différentes parties du monde, à parler de la céramique traditionnelle qui disparaissait. Nous avons alors tenté de faire quelque chose pour enrayer ce déclin :

« Que pouvons-nous faire pour récolter avant leur disparition des informations sur les connaissances de métier, les savoir-faire, les contextes sociaux-culturels qui accompagnent depuis toujours la fabrication de poterie ? Que faire pour sauver à temps des exemples produits encore actuellement ? A la fin du congrès, nous avons décidé de créer l'*International Earthenware Society*, dans l'espoir d'amorcer le début d'un mouvement qui sauvegarderait ces poteries. » Suite à cette rencontre, j'ai réuni dans un article l'essentiel de mon intervention [Preset, 1990].

Ce projet n'a jamais vraiment abouti, il n'est pas possible d'aller à rebours de l'évolution. Les fabriques de vaisselle artisanale ont disparu depuis longtemps. Seuls quelques céramistes continuent à fabriquer des assiettes ou des bols, valorisés alors comme des créations artistiques personnelles bien au-delà de leur fonction utilitaire.

J'ai vécu à Hiroshima une chose très étonnante. Lorsque j'ai repris l'enseignement de Lambercy à l'Ecole des arts décoratifs, j'ai eu un étudiant indonésien. Je l'ai formé, je lui ai appris à construire un four à bois, ce qu'il a fait quand il est rentré dans son pays. Puis il a lui-même formé des potiers, et l'un d'eux était le délégué indonésien venu au symposium. Nous avons discuté, je lui ai demandé comment se passait la céramique en Indonésie, puis au fil de la conversation je lui ai demandé : « Comment est-ce que tu tiens tes mains ? » Et il a reproduit exactement mes gestes ! C'était assez incroyable...

J'ai aussi retrouvé M. Haku Shah, qui était venu représenter l'Inde. Il avait écrit le texte du calendrier sur la céramique votive et il a ensuite lui-même constitué une collection de céramiques votives. [Il a aussi beaucoup publié sur ce sujet]. Nous avons eu du plaisir à nous revoir. La « culture céramique » a aussi ses réseaux...

Bibliographie

Claude Pesset, « Sauver la poterie domestique », in *La Revue de la Céramique et du Verre*, n° 51, mars-avril 1990, p. 11-14

URSS > OUBÉKISTAN > Tashkent | 1990

J'ai participé en automne 1990 à l'*International Symposium of Garden Ceramics*, à Tashkent, en Ouzbékistan, qui à ce moment-là faisait encore partie de l'URSS. C'était la dernière année de l'Union soviétique. Il y avait sept étrangers et douze céramistes venus de toute l'URSS, de Léninegrad à Tallinn. Chacun devait réaliser une sculpture pour un parc, en six semaines. Le salaire était soviétique !

D'habitude je n'étais pas invitée à tous ces symposiums, mais Peteris Martinson [1931-2013], un céramiste de Riga, était auparavant venu rendre visite à Mathé qui m'avait demandé de le loger. Nous avons discuté, il m'avait parlé de ce qui se passait en Russie, et comme il organisait en partie ce symposium j'y ai été invitée ainsi que Janet Mansfield. Mais Janet ne pouvait pas venir, et j'ai pu emmener Sergio Gerosa, un de mes étudiants, à sa place. Il a fait une assez belle sculpture et s'est entendu avec tout le monde, au point qu'il a fini par épouser l'interprète russe qui nous accompagnait !

Autour du symposium, d'autres activités étaient organisées, notamment un voyage dans le pays qui m'a donné l'occasion d'aller à Samarkand et Boukhara. « A Samarkand et Boukhara je découvre la couleur turquoise dans l'architecture des palais et des mosquées, associée avec les teintes des sables, des rochers et des terres du pays. Cette couleur retrouvée dans les pièces des musées me propose une lecture à plusieurs niveaux. Tout d'abord c'est une approche très physique, même charnelle révélée par la forme et la plasticité de l'objet, à laquelle se superpose l'émotion plus spirituelle que donnent la transparence et la couleur de la glaçure; et enfin la perception intellectuelle suggérée par la présence d'allusions ornementales et symboliques des décors gravés dans l'engobe ou peints en noir sous glaçure. » [Sfeco, 2007]

En enseignant le décor j'ai rencontré un certain nombre d'élèves qui n'osaient pas mettre leur griffe sur leur pièce. Deux livres de Tsugio

Mikami sur la céramique islamique m'ont énormément aidée. Nombre de décors présentaient des formes qui se répondent et s'organisent selon des rythmes de un à sept. J'ai suggéré alors aux élèves, à partir d'une assiette vide, de dessiner un motif; puis de diviser une partie de l'espace restant en deux et d'y intégrer un motif qui réponde au premier; et ainsi de suite. Cela leur permettait d'apprivoiser peu à peu la surface à décorer.

J'ai sympathisé avec le secrétaire de l'Union des artistes Ouzbeks, Akbar Hakimov, qui a écrit un article publié par Janet Mansfield dans sa revue⁵ et je lui ai laissé mon adresse. Un peu plus tard, un artiste ouzbek vient à Genève avec un groupe de Russes qui cherchaient une galerie. Parmi eux se trouve une traductrice, étudiante en histoire de l'art, très sympathique, Lada Mamedova (Umstätter). On se rencontre, on se revoit, on regarde beaucoup de céramique et quand elle repart nous restons en contact.

En 1993, quand je fais les carreaux de la nouvelle zone didactique pour le Musée Ariana, j'ai tellement de travail que je n'arrive pas à tout faire. Alors je propose à Lada de m'aider pendant trois mois pour réaliser ces carreaux. Des amis allaient à Moscou, je lui ai transmis un billet pour qu'elle puisse venir. Par moments nous avons travaillé seize heures par jour. Finalement une amitié s'est créée. Ensuite elle est retournée finir ses études, mais est revenue assez souvent. Puis elle s'est installée en Suisse, a dirigé le Musée des Beaux-Arts de la Chaux-de-Fonds et est maintenant conservatrice du Département des beaux-arts au Musée d'art et d'histoire de Genève.

Bibliographie

La lettre SFECO, n° 11, Mars 2007, Edition Philippe Colomban, Société Française d'Etude de la Céramique Orientale, Paris, Musée Cernuschi.
<http://sfeco.free.fr/lettresfeco/lettre11.pdf>

5 Akbar Hakimov, « Ramtha. The God of Wind and Other works. The Union of Soviet Artists in Uzbekistan Hosts a Ceramic Symposium », in *Ceramic. Art and Perception*, 1991, n° 5, p. 70-76, repr. coul.

AUSTRALIE | 1995-1997-1998-1999-2001

1995

Ma relation à la culture aborigène d'Australie a commencé lorsque Janet Mansfield m'a proposé de participer à un symposium, *Clay-Sculpt Gulgong*, en 1995. Les artistes invités devaient réaliser une sculpture dans le paysage autour de sa ferme, près du village de Gulgong en Nouvelle-Galles du Sud. Des céramistes sont venus du monde entier. Il y avait aussi beaucoup d'assistants, c'était un moment extraordinaire, avec des gens magnifiques comme Ann Robert, Ryoji Koie, Peter Voulkos... J'avais emmené deux étudiants avec moi, Xavier Maudoux et Vanessa Simonet, et j'ai réalisé un fauteuil de méditation, pour Janet.

Avant de partir, un ami m'avait donné à lire un livre de Barbara Glowczewski, *Les Rêveurs du désert, Aborigènes d'Australie*. Cela m'avait passionnée, et comme je connaissais bien René Fuerst, le conservateur au Musée d'ethnographie qui s'occupait du domaine de l'Australie, je lui ai demandé comment je pouvais faire pour découvrir la tradition aborigène. Il m'a alors donné une lettre d'introduction auprès de Margie West qui était la directrice du musée de Darwin [Museum and Art Gallery of the Northern Territory]. Elle nous reçoit, discute avec nous, et nous envoie faire un stage de dix jours sur les îles de Bathurst et Melville où vit le peuple Tiwi, pour que l'on voie si l'on peut donner un cours ou faire quelque chose pour l'atelier de céramique là-bas. Il s'agissait aussi de rencontrer celui qui est considéré comme le premier artiste céramiste aborigène, Eddie Puruntameri.⁶

6 Eddie Puruntameri (1948-1995) est né à Nguuu dans l'île de Bathurst. A la fin des années 1960 il va étudier la céramique avec Michael Cardew et Ivan McMeekin, à la Bagot Ceramics Unit de Darwin. Puis, avec John Bosco Tipiloura, il crée la Tiwi Pottery à Nguuu en 1972.

Cf. Museum of Contemporary Art Australia (MCA) de Sydney (site consulté le 03.10.2018) : <https://www.mca.com.au/artists-works/artists/eddie-puruntameri>

Michael Cardew [1901-1983], un céramiste anglais, avait beaucoup travaillé avec des potières africaines et savait mettre en route une production en fonction des conditions locales et des personnes sur place (trouver les matières premières, construire des fours, utiliser le bois environnant...). En 1970-1971, il a mis sur pied un four à bois de haute température, avec son assistant Yvan McMeekin, au Centre d'art de Nguiv de Bathurst Island où travaillait Eddie Puruntatameri⁷. Mais la directrice du centre n'était pas du tout intéressée et elle a revendu les machines. Un deuxième atelier a alors été construit pour Eddie sur l'île de Melville à Pularumpi⁸. C'est là que j'arrive avec mes étudiants.

Les aborigènes ne savaient pas prendre des notes et reproduire par eux-mêmes ce qu'on leur apprenait. Il fallait donc qu'ils soient aidés par quelqu'un qui organise les choses. Une dame avait mis en place des cuissons au four électrique, avec des émaux criards, tellement loin de la beauté de l'art aborigène que j'ai tout de suite voulu introduire des techniques plus adaptées à leur culture. Nous avons mis au point une cuisson à même le sol. De fait, ils appartenaient traditionnellement à une civilisation de nomades chasseurs-cueilleurs, pas très concernés par la céramique. Lorsqu'ils se déplaçaient ils emportaient de petits récipients en bois, des arcs et des flèches faciles à transporter. Ils cuisinaient directement sur le feu. Ils n'allaient pas s'encombrer avec des poteries. C'était très surprenant d'accéder ainsi à la source des cultures.

Lorsqu'au bout de dix jours il est temps pour nous de repartir, nous allons à l'aérodrome : un tout petit bâtiment au bout d'une piste de sable. La famille d'Eddie nous accompagne, son fils aîné, ses autres enfants, sa femme Mary jouent avec les étudiants, ambiance joyeuse. Mais Eddie reste assis tout tranquille sous un petit arbre, un petit acacia très vert, il ne participe pas à la gaieté générale. Cela m'étonne et je fais une photo de lui pour me souvenir de ce moment. Ensuite nous avons été visiter les écoles d'art à Sydney et à Brisbane.

Je m'étais très bien entendue avec Lyne Helms, la coordinatrice

7 cf. Jennifer Isaacs, *Australian Aboriginal Paintings*, Sydney, 1989 (communic. C.P.)

8 La Pirlangimpi Pottery, intégrée en 1990 au sein de la Munupi Arts & Crafts Association dont Eddie Puruntatameri a été le premier président. cf. MCA, ibid.

du centre d'art de Melville (Munupi Arts and Crafts Association), une femme qui faisait un travail magnifique en contact profond avec les aborigènes⁹. Toute sa vie elle s'est occupée d'eux. Quelques mois plus tard, elle m'envoie des nouvelles : Cecil, le fils aîné d'Eddie, s'est noyé en essayant de dégager l'ancre de son bateau – ils vont pêcher pour se nourrir. Quand Eddie l'a appris il était en train de faire contrôler son pacemaker à l'hôpital à Darwin. Lyne organise son rapatriement, ambulance, avion, il arrive, les cérémonies de funérailles de son fils sont organisées. Puis il invite tous ses amis, toutes ses relations totémiques à venir le voir, et deux jours après il meurt. Je téléphone à Lyne et lui demande si je peux faire quelque chose. Elle me dit qu'il va y avoir une grande exposition à la mémoire d'Eddie dans un grand musée [*Tirwi Potters: Commemorating the Life and Work of Eddie Puruntatameri*, Parliament House, Canberra, 1996¹⁰] et me demande d'écrire quelque chose pour le catalogue. J'ai envie d'accepter, mais en même temps je sais que, pour les aborigènes, quand quelqu'un est mort on ne peut plus prononcer son nom, ni voir sa photo... Donc, les choses restent en suspens.

Puis Lyne reprend contact et me demande si je pourrais revenir pour faire repartir l'atelier de céramique. Alors je m'organise pour y retourner trois fois, pendant mes vacances d'été, en 1997, 1998 et 1999.

1997

Quand je reviens à Melville, en été 1997, c'est à la demande de la famille des défunts, pour voir s'il est possible de remettre en activité l'atelier de la Munupi Arts and Crafts Association¹¹.

A la même période¹² se tient au Museum and Art Gallery of the Northern Territory à Darwin le *Fulbright Symposium*, qui met en relief la culture aborigène. A cette occasion une exposition a lieu, à laquelle tous

9 Helms, Pisset, 1999

10 cf. MCA, *ibid.*

11 Le déroulement de ce projet durant les années 1997 et 1998 a été décrit en détail dans Pisset, 1999

12 24–27 July 1997. Voir à ce sujet : Heather Zeppel, « Indigenous cultural tourism : 1997 Fulbright Symposium », in *Tourism Management*, Volume 19, Issue 1, February 1998, p. 103-106

les artistes aborigènes sont invités, quelles que soient leurs techniques, et quelques prix sont décernés. J'y vois une grande écorce peinte avec un crocodile et elle me semble beaucoup plus importante que ce qui a été primé. Une jeune femme se tient près de cette écorce. Je lui demande qui l'a peinte et elle me répond que c'est son père, et qu'elle a aussi un peu travaillé avec lui. Il s'appelle Charlie Matjuwi Burrarwanga [vers 1934-]¹³. J'ai acheté cette pièce pour l'offrir à Henri, puis lorsque je l'ai montrée à René Fuerst et Louis Necker, ils m'ont demandé de ramener des écorces pour le musée lorsque je retournerai travailler avec le peuple Tiwi.

Les premières écorces ont été acquises par le MEG dès les années 1960, par l'intermédiaire de Karel Kupka [1918-1993], un ethnologue et collectionneur passionné d'art aborigène. C'est à partir de son travail que des pièces sont entrées dans les musées et que s'est diffusée la connaissance de la peinture sur écorce.

Lors de ce symposium j'ai également eu l'occasion de rencontrer Barbara Glowczewski, qui m'a donné des conseils pour la suite du projet.

1998

L'année suivante j'emmène trois étudiants avec moi pendant deux mois à Melville : Anja Koopmann - Seiler, Isabelle Schnederle et Olivier Poscia. Le but principal est de mettre en route le four à bois construit en 1988 pour Eddie, jamais terminé depuis dix ans, développer des procédés de décoration adaptés à l'aisance des aborigènes dans ce domaine, et préparer une exposition pour la Framed Gallery à Darwin. Barbara Glowczewski m'avait dit qu'un programme pour les aborigènes devait avoir un but très concret, bien clair, et être réalisable dans un délai court. Tout s'est heureusement bien passé, la première cuisson a été réussie, l'exposition a été magnifique et une grande partie des pièces a été vendue le soir même.

En parallèle, pendant que le four refroidissait après la cuisson, j'ai recherché des peintures sur écorce à rapporter pour le Musée d'ethnographie. Nous avons passé trois jours en Terre d'Arnhem pour visiter les centres de production d'écorces peintes.

13 cf. Colombo-Dougoud, 2010, repr. de l'artiste à côté de l'écorce, p. 139

1999 et 2001

Lors du troisième séjour prévu à Melville, en 1999, Lyne Helms était partie et la personne qui la remplaçait au Centre détestait notre travail. J'étais venue avec une étudiante, Francesca Lo Presti, et nous avons pu refaire une exposition, qui a bien marché. Mais je me suis vraiment rendue compte que sans notre aide, les aborigènes n'arrivaient pas à gérer ce genre de projet : la céramique implique de multiples étapes, il faut concevoir les objets, leur donner des dimensions qui permettent de bien remplir le four, conduire la cuisson, organiser l'expédition des pièces... En revanche, le décor leur sort des mains ! « Le grand talent des Tiwi est leur aisance dans le domaine de la décoration, de la composition, de l'organisation des lignes, du choix des couleurs. Ils ont une merveilleuse spontanéité face à une pièce à décorer. Ils sont capables d'inventer d'infinies variantes sur leurs thèmes de base issus de leur culture. Chaque pièce sera différente des autres. Chaque artiste a son propre style lié souvent à l'histoire de son *skin group*, à son totem. Points, lignes, couleurs prennent possession des surfaces à orner. » [Preset, 1999]

Nous avons donc organisé un nouveau programme en 2001, axé non plus sur la céramique mais sur les techniques de production de la gravure. Ce n'était pas à Melville puisque nous n'avions plus l'autorisation d'y revenir, mais au Centre d'art de Tiŋjikalā, dans la région d'Alice Springs. Nous apportions les plaques et les aborigènes n'avaient plus qu'à dessiner. Les résultats étaient très intéressants, car le sujet du dessin devenait prépondérant et n'était plus seulement un ajout décoratif sur des objets.

Douze ans plus tard, un projet lié à des peintures sur papier Arches prend sa source au même endroit [voir Australie 2017 *Terres Tracées*].

Bibliographie

Claude Presset, « Le peuple Tiwi et la poterie », in *La Revue de la céramique et du verre*, n° 51, mars-avril 1999, p. 11-14

Lyne Helms, Claude Albana Presset, Tiwi people « Working together » in *Ceramics Technical*, n° 8, 1999, p. 39-40 [Ampiji, the Rainbow Serpent]

Roberta Colombo Dougoud, Barbara Müller (dir.), *Traces de rêves : peintures sur écorce des Aborigènes d'Australie*, 2010, Gollion, Infolio Editions et Genève, Musée d'ethnographie de Genève

Roberta Colombo Dougoud (dir.), *L'effet boomerang : les arts aborigènes et insulaires d'Australie*, 2017, Gollion, Infolio Editions et Genève, Musée d'ethnographie de Genève

Pièces acquises par Claude Pisset en 1998, 1999 et 2011, entrées par la suite dans les collections du MEG

Les dimensions sont indiquées hauteur x largeur.

Peintures sur écorce : écorce d'eucalyptus, pigment, bois, fibre végétale.

Une description détaillée figure dans les catalogues d'exposition cités.

ACHATS EN 1998

TERRITOIRES DU NORD

PEUPLE TIWI Ile Bathurst, Nguiu

Les pièces ont été réalisées entre 1990 et 1996, pendant la saison des pluies.

Peinture sur écorce de Blanche Puruntatameri ou Concepta Kantilla ou Mary Jo Kantilla ou Gemma Munkara, ou Juanita Tipiloura

34 x 17 cm | ETHOC 054271 | cat. 2010 n° 34, p. 86, repr.

Peinture sur écorce de Mary Jo Kantilla (1972-)

65 x 44 cm | ETHOC 054272 | cat. 2010 n° 35, p. 86, repr.

Peinture sur écorce de Mary Jo Kantilla (1972-)

65 x 42 cm | ETHOC 054273 | cat. 2010 n° 36, p. 86, repr.

Peinture sur écorce de Mary Jo Kantilla (1972-)

49 x 29 cm | ETHOC 054274 | cat. 2010, n° 37, p. 88, 91, repr.

Peinture sur écorce de Concepta Kantilla (1945-)

50 x 19 cm | ETHOC 054275 | cat. 2010 n° 38, p. 88, repr.

Peinture sur écorce de Concepta Kantilla (1945-)

104 x 36 cm | ETHOC 054276 | cat. 2010 n° 39, p. 88, repr.

Peinture sur écorce de Concepta Kantilla (1945-)

50 x 16 cm | ETHOC 054277 | cat. 2010 n° 40, p. 89, repr.

Peinture sur écorce de Gemma Munkara (1955-)

62 x 35 cm | ETHOC 054278 | cat. 2010 n° 41, p. 89, repr.

- Peinture sur écorce de Gemma Munkara (1955-)
62 x 42 cm | ETHOC 054279 | cat. 2010 n° 42, p. 91, 84, repr.
- Peinture sur écorce de Gemma Munkara (1955-)
103 x 32 cm | ETHOC 054280 | cat. 2010 n° 43, p. 91, repr.
- Peinture sur écorce de Juanita Tipiloura (1957-)
72 x 28 cm | ETHOC 054281 | cat. 2010 n° 44, p. 92, repr.
- Peinture sur écorce de Juanita Tipiloura (1957-)
70 x 21 cm | ETHOC 054282 | cat. 2010 n° 45, p. 92, repr.
- Peinture sur écorce de Blanche Puruntatameri (vers 1920-)
42 x 22 cm | ETHOC 054283 | cat. 2010 n° 46, p. 92, repr.

TERRITOIRES DU NORD

PEUPLE YOLNGU Nord-Est de la Terre d'Arnhem, Rorruwuy

Wayin ga guya

- Peinture sur écorce de Mowarra Ganambarr (1917-2005)
152 x 52 cm | ETHOC 054286 | cat. 2010 n° 47, p. 96, repr.

Mäna at Rorruwuy

- Peinture sur écorce de Mowarra Ganambarr (1917-2005)
166 x 51 cm | ETHOC 054287 | cat. 2010 n° 5, p. 48, repr.

Warrukay (Barracuda)

- Peinture sur écorce de Mowarra Ganambarr (1917-2005)
150 x 57 cm | ETHOC 054288 | cat. 2010 n° 6, p. 49, repr.

Djanda (Varan)

- Peinture sur écorce de Mowarra Ganambarr (1917-2005)
182 x 58 cm | ETHOC 054289 | cat. 2010 n° 9, p. 51, repr.

Wititj at Nakutjpi

- Peinture sur écorce de Mowarra Ganambarr (1917-2005)
170 x 53 cm | ETHOC 054290 | cat. 2010 n° 24, p. 71, repr.

Djanda (Varan)

- Peinture sur écorce de Mowarra Ganambarr (1917-2005)
163 x 49 cm | ETHOC 054291 | cat. 2010 n° 10, p. 55, repr. p. 54

Nord-Est de la Terre d'Arnhem, île d'Elcho (Galiwin'ku)

- Peinture sur écorce de Charlie Matjuwi Burarrwanga (vers 1934-)
235 x 67 cm | ETHOC 054294 | cat. 2010 n° 71, p. 116, repr.

- Peinture sur écorce de Charlie Matjuwi Burarrwanga (vers 1934-)
199 x 61 cm | ETHOC 054296 | cat. 2010 n° 7, p. 50, 42, repr.

Peinture sur papier Arches de Charlie Matjuwi Burarrwarnga (vers 1934-)
Vers 1998 | 152 x 102 cm | ETHOC 054299 | cat. 2010 n° 72, p. 116, repr.

Quatre varans

Peinture sur écorce de Wilson Manyjarri (1948-)
123 x 54 cm | ETHOC 054297 | cat. 2010 n° 8, p. 50, repr.

Mäna the Shark

Peinture sur écorce de Wilson Manyjarri (1948-)
Août 1997 | 132 x 45 cm | ETHOC 054298 | cat. 2010 n° 53, p. 102, repr.

Goanna (Varan)

Peinture sur écorce de Mickey Daypurryun 1 (1929-1994)
129 x 61 cm | ETHOC 054295 | cat. 2010 n° 59, p. 106, repr.

Est de la Terre d'Arnhem, Biranybirany

Peinture sur écorce de Nancy Gaymala 1 Yunupingu (1935-2005)
162 x 66 cm | ETHOC 054292 | cat. 2010 n° 15, p. 60, repr.

Djirikitj ga gurtha (La caille et le feu)

Peinture sur écorce de Nancy Gaymala 1 Yunupingu (1935-2005)
161 x 57 cm | ETHOC 054293 | cat. 2010 n° 17, p. 62, repr.

AUSTRALIE-OCCIDENTALE

PEUPLE WUNAMBUL Kimberley, Kulumburu

Peinture sur écorce de Lily Karedada (1937-)
89 x 46 cm | ETHOC 054284 | cat. 2010 n° 32, p. 82-83, repr.

Peinture sur écorce de Rosie Karedada (1927-)
92 x 44 cm | ETHOC 054285 | cat. 2010 n° 33, p. 82-83, repr.

ACHAT EN 1999

TERRITOIRES DU NORD

PEUPLE YOLNGU Nord-Est de la Terre d'Arnhem, île d'Elcho (Galiwin'ku)

Makassan story (Histoire des Makassan)

Peinture sur papier Arches de Charlie Matjuwi Burarrwarnga (vers 1934-)
153 x 102 cm | ETHOC 065763 | cat. 2010 n° 70, p. 114, repr.

Don de Claude Passet en 2010

ACHAT EN 2001
TERRITOIRES DU NORD

PEUPLE YOLNGU Nord-est de la Terre d'Arnhem, île d'Elcho (Galiwin'ku)

Bultjan / The Fire

Peinture sur écorce de Peter Datjin Burarrwarnga (1953-)

141 x 59 cm | ETHOC 065791

cat. 2010 n° 16, p. 60-61, repr. | cat. 2017, p. 82, repr. p. 83

Pièce acquise de Claude Pisset en 2010, offerte par la SAMEG

EGYPTE › Le Fayoum | 1997

En 1997 je suis allée chez Evelyne Porret au Fayoum, une oasis au sud-ouest du Caire, avec Isabelle Tanner et plusieurs étudiants.

J'ai fait des photos sur les potiers traditionnels du Fayoum, et aussi dans un quartier près du Caire où nous avons assisté à des cuissons. Ils utilisent des fours à flamme directe, et trouver du combustible n'est pas facile dans un environnement semi-désertique ou urbain. Il leur arrivait d'utiliser des déchets de fabrication de chaussures Adidas, des pneus de voiture, de la sciure avec du mazout qu'on jette dessus, ça cuit très bien. Evidemment cela dégage une fumée noire qui empeste le plastique. Voir une cuisson faite avec des baskets, c'était vraiment étrange...

Nous avons entrepris au Fayoum un travail sur le lustre. Je me suis intéressée de longue date à la technique du lustre, faisant de nombreuses recherches aussi bien pour les étudiants à l'Ecole que pour moi, à l'atelier. Cet intérêt me conduira à organiser une petite exposition à Winterthur sur ce thème [voir page suivante] et donnera lieu vingt ans plus tard au projet *Iridescent* [encore en cours d'élaboration et non décrit dans ce volume].

Bibliographie

Claude Passet, « Le feu des potiers », propos recueillis par Eric Golay, in *Feu dévorant, feu domestique, feu sacré. Le feu*, Musée d'ethnographie de Genève, volume publié à l'occasion de l'exposition *Le Feu*, 31 mars-17 octobre 1999, p. 77-93, repr. p. 86-87

EUROPE – ASIE | 2007 - 2009

1001 Bols > Inde – Chine – Corée – France – Suisse

En hommage à un petit bol de thé indien

1001 bols est un projet conçu et réalisé à Genève par Claude Passet et l'association «Dialogue céramique», qui a donné lieu à une exposition itinérante faisant intervenir des céramistes de nombreux pays, un catalogue d'exposition et un film documentaire inclus dans le catalogue. L'exposition a circulé en Inde, en Chine, en Corée, en France et en Suisse. Le documentaire, *Voyages d'argile*, réalisé par le cinéaste Louk Vreeswijk en co-production avec Claude Passet, a été filmé en Asie et en Europe.

A l'origine, il y a ce bol à thé indien en terre cuite, le *kulhar*, rapidement fabriqué et que l'on jette après un seul usage. L'idée et l'envie me sont alors venues de fabriquer mille bols, qui représenteraient cent technologies céramiques. J'en parle avec Lada Umstätter et Anja Seiler, qui me disent : « C'est une très belle idée, mais quand pourras-tu être prête ? » Je calcule qu'au rythme de dix technologies par année, il me faut dix ans. Ce n'est pas possible, je serai trop vieille ! J'ai alors renoncé à faire ces bols moi-même, et nous avons invité cent artistes qui ont réalisé chacun dix bols. C'est toujours par le biais de contacts, de conversations, que les choses s'enclenchent.

Pour le film c'est pareil. Un jour je rencontre Antonio Leal, un céramiste qui m'avait un peu aidée pour la zone didactique de l'Ariana et avec qui j'étais restée en contact. Je lui parle du projet, et cela lui fait penser à un cinéaste qu'il connaît et qui habite à côté d'un potier en Inde, à Orchhâ. Il me suggère d'aller le voir, ce que j'ai fait, et c'est comme cela qu'est né le film *Voyages d'argile*.

En parallèle à l'exposition elle-même, un événement était organisé dans chaque ville où elle avait lieu : cela pouvait être un atelier, une conférence, une présentation... Par exemple, à Genève, nous avons fait

venir deux Coréens pour faire un workshop à la Fondation Bruckner à Carouge, et nous avons travaillé ensemble les techniques coréennes traditionnelles. Lors du passage de l'exposition à Winterthur, j'ai organisé une petite exposition autour de la technique du lustre, en invitant dix-sept céramistes à créer un bol lustré. L'idée était d'élargir les échanges entre céramistes ou personnes intéressées à partir des *1001 bols*. [Un nouveau projet autour du lustre, *Iridescent*, est en cours de réalisation en 2018.]

Bibliographie

Claude Passet, Lada Umstätter-Mamedova, Gabriel Umstätter et al., *Mille et un bols : hommage à un bol de thé indien | One thousand and one cups : tribute to an Indian tea cup*, Vendin-le-Vieil (France), Revue de la Céramique et du Verre ; Genève, Dialogue Céramique, 2010

Claude Passet, Philippe Magloire, Philippe Colomban et al., *Reflets. Céramique lustrée*, Winterthur, Gewerbemuseum, 25 février-6 mai 2012, Genève, Dialogue céramique, 2012

AUSTRALIE | 2013-2015

AUSTRALIE - EUROPE | 2017 ... *Terres tracées*

2013

Lors de la conception du film *Argiles vives*, Louk Vreeswijk, qui savait que je connaissais bien les aborigènes, m'a suggéré d'aller en Australie filmer les peintures rupestres et les artistes qui utilisent les ocres pour peindre. Mon amie Jane Easton, rencontrée en 1995 dans l'île de Bathurst et qui m'avait aidée lors de tous mes voyages en Australie, est justement une responsable du Centre d'art du village de Titjikala. C'est un petit village de 150 habitants à 110 kilomètres d'Alice Springs, dans le désert central, où les aborigènes dessinent avec des pigments d'ocres. Nous avons décidé d'y aller pour filmer leurs activités.

Jane espérait que j'introduise dans le film quelque chose de céramique. Ils ont un four, quatre bouts de planches, un peu de terre... Nous avons un peu filmé, mais nous nous sommes vite rendus compte que cela ne servirait à rien. Nous avons décidé d'aller plutôt accompagner les femmes lorsqu'elles vont chercher les ocres utilisées pour les peintures corporelles liées aux cérémonies ou pour les dessins.

Dans le désert, les aborigènes ne peignent pas sur des écorces mais sur des supports variés, toile, papier... C'est ici qu'avaient été réalisées les gravures sur métal en 2001. Janet avait chez elle une feuille de papier Arches, que nous avons divisée en petits morceaux, puis je leur ai fait faire des essais dans l'esprit de la céramique : on pose deux couches de couleur, puis lorsque la seconde est encore un peu humide on grave avec un clou son histoire de Rêve, qui apparaît dans la couleur de fond. On peut ensuite réintervenir avec des dots paintings, ou diverses traces. C'est un tout petit peu montré dans le film. Les femmes adorent ce procédé, et là-dessus nous partons.

2015

Au mois de décembre 2014, Jane me téléphone: « Claude, elles n'ont pas arrêté de travailler la technique que tu as apportée, il faut que tu viennes nous aider à continuer. » Louk, à qui j'en parle, souhaite venir aussi. Nous convenons donc d'y retourner l'été suivant, en 2015.

L'idée était de continuer à travailler avec des ocres sur du papier Arches. J'avais commandé de grandes feuilles, pas trop chères, qui peuvent se diviser en neuf. Je les ai coupées pour qu'elles puissent entrer dans ma valise. J'ai pu apporter quinze kilos de feuillets de 35 x 50 cm.

Nous sommes aussi allés tourner dans un autre lieu, au nord de l'Australie, dans l'île de Goulburn. Des amis, Steve et Brenda Westley, étaient en train de mettre sur pied un nouveau centre d'art dans cette île.

2017 TERRES TRACÉES

[projet en cours en 2018]

A partir de ces peintures aborigènes sur papier, l'idée est venue d'un projet qui mettrait en relation les manières aborigène et occidentale d'aborder une surface au moyen de pigments d'ocre. Le papier Arches est déjà utilisé comme support, en plus des écorces, par certains peuples aborigènes, et il accompagne depuis le XV^e siècle le travail des artistes occidentaux. Le papier porcelaine, de par ses qualités de blancheur et sa finesse, offre aux céramistes une surface en quelque sorte parallèle au papier Arches, une même « feuille » blanche.

Je sollicite des peintres et des céramistes pour qu'ils inscrivent sur leur support leurs propres traces. Au-delà de l'opposition entre arts majeurs et arts mineurs, chacun est confronté à une surface plane, ouverte, et à une couleur minérale brute généralement absente de leur pratique artistique habituelle. Chacun vit peut-être aussi un rapport différent au temps: le papier est très vulnérable, il peut être grignoté par les souris, froissé, il peut moisir avec l'humidité. Les céramistes travaillent sur un support qui peut se briser mais aussi durer des millions d'années.

La notion de « trace » vient de celles de Toyozo Arakawa sur ses céramiques, celles des femmes kabyles sur les murs de leurs maisons et sur leur poteries, et surtout celles des aborigènes qui dessinent sur écorce leur histoire de Rêve, leur terre de naissance, leur héritage.

Encore en cours de production fin 2018, le projet *Terres tracées* est une collaboration entre l'association « Dialogue céramique » et la fabrique de papier Arches. Il est constitué d'une exposition accompagnée d'un catalogue et d'un film.

L'exposition réunit, pour les occidentaux, six peintres intervenant sur papier Arches et six céramistes « dessinant » sur papier-porcelaine ; pour les aborigènes, six artistes de la partie centrale de l'Australie et six artistes de l'île de Goulburn.

Le film illustre l'esprit de ce projet : tenter d'accéder aux sources de la création. En filmant l'élaboration de ces traces, basées soit sur un rêve immémorial, soit sur un rêve peut-être fugace, il veut montrer comment une œuvre naît, et comment chaque artiste, au travers de ses gestes, en inscrivant sa trace, écrit peut-être sa propre histoire.

Bibliographie

Roberta Colombo Dougoud (dir.), *L'effet boomerang : les arts aborigènes et insulaires d'Australie*, 2017, Gollion, Infolio Editions et Genève, Musée d'ethnographie de Genève

Pièce acquise par Claude Passet en 2013, entrée par la suite dans les collections du MEG

TERRITOIRES DU NORD

PEUPLE KUNINJKU Terre d'Arnhem centrale, Maningrida

Yawkyawk

Sculpture de Owen Yalandja (1962-)

Bois, pigments

H. 222 cm | ETHOC 066899 | cat. 2017, p. 84, repr. p. 85

Don de Claude Passet en 2016

UN AUTRE VOYAGE

Suzanne me demande de relire et corriger si nécessaire les récits des *Chemins de terre*. Marie ma sœur accepte de m'aider et m'invite à la rejoindre chez elle. Un petit trajet en voiture vers Crissier près de Lausanne, un jour ensoleillé, émaillé de toutes les couleurs de l'automne.

C'est un autre genre de voyage, pour explorer les strates de ma mémoire, compléter une date, vérifier l'orthographe d'un nom, mentionner le titre du livre de Barbara... Faut-il aller plus loin dans les explications techniques ? Présenter plus en détail ce nouveau projet *Iridescent* sur lequel je travaille ? Il me tient à cœur car il propose à une vingtaine de céramistes de créer des stèles destinées à la méditation.

Cela veut dire laisser la parole aux céramiques elles-mêmes. Immobiles et figées dans leur matière d'argile, façonnées et ornées par d'autres mains que les miennes. Immuables dans les collections des musées, exposées ou dormant dans l'obscurité des réserves. Silencieuses.

Pourtant elles témoignent, de la période où elles ont pris forme, des usages souvent révolus qui étaient les leurs, des signes culturels de ceux pour qui elles ont été créées. Définitivement solidifiées par le feu, à la fois fragiles et inébranlables, elles parlent à qui sait les entendre.

Il y a quelques jours, je rendais visite à un ami cher. Devant une fenêtre, une de mes stèles en grès faite il y a plus de quarante ans, cuite à haute température avec vapeurs de sel et dépôt de cendres, dans le four à bois que j'avais construit au retour de mon premier voyage au Japon. Lors de mes cuissons cet ami aimait nous rejoindre, il y participait souvent des nuits entières, jetant des bûches dans la fournaise du foyer. J'avais oublié que cette stèle lui appartenait.

Engobée de blanc sous la brillance d'un émail transparent, elle symbolisait une porte, un désir de passage. Aller de l'argile au-delà de la matière, vers un espace de lumière. Posée ainsi devant sa fenêtre, traversée par le jour, elle invite à entreprendre un tout autre voyage.

Claude Passet, novembre 2018

Journal de voyage au Japon
1960 – 1961

CONVENTIONS ADOPTÉES

Les mots en japonais sont en italiques seulement lors de leur première apparition dans le texte. Généralement ils sont expliqués dans le récit, et certains sont devenus familiers en français. Ceux qui nous semblent mériter d'autres précisions renvoient à une note en bas de page.

Contrairement à l'usage japonais, le prénom des personnes citées précède ici le nom de famille. Les dates sont intégrées entre crochets, dans la mesure de nos connaissances, lors de la première occurrence du nom. De la même manière, les quelques autres compléments de la rédaction figurent entre crochets.

Rotterdam – Port-Saïd | 27-09_06-10_1960

MARDI 27 [SEPTEMBRE 1960]

Nous décidons d'aller à pied prendre notre bateau car le lunch du restaurant *Asia*, fort copieux, exige un peu de marche. Nous espérons trouver un taxi en route. Pas de taxi, il est 3 h 10, toujours pas de taxi. Un obligeant agent de police téléphone pour nous à la station la plus proche. Nous sommes à l'entrée du grand pont dont une partie se lève pour laisser le passage à de gros navires. Lorsqu'enfin le taxi nous prit, le pont était levé pour vingt minutes. Pour gagner le port, ou plutôt le quai où est amarré l'*Oldekerk*, nous sommes obligés de passer par le tunnel qui traverse tout le port, mais pour prendre ce tunnel nous dûmes retourner presque à notre point de départ.

Arrivés enfin à 3 h 25, victimes d'un nouveau malentendu, nous attendons jusqu'à 4 h 30 que l'agent de voyage s'aperçoive que nous ne sommes pas des parents ou amis, venus saluer les leurs. La tension monte. Nerveuses, nous regardons par la fenêtre les grues qui chargent l'*Oldekerk*. Nous avons une heure et demie de retard quand enfin nous pénétrâmes sur le navire, que nous visitons avec Maman, qui nous quitte bientôt.

On nous avait communiqué la liste des passagers. Les « quatre révérends » sont des sœurs qui partent en mission. Elles sont entourées de leur nombreuse famille, une trentaine de personnes qui se préparent à une séparation de dix ans. Le couple danois, accompagné de leur petit enfant, est vite repéré. Reste la comtesse et les trois autres passagers. Le soir, au dîner, nous sommes à la table du couple, qui semble végétarien. Les trois hommes : un premier qui semble chinois ou japonais, un second est bizarre, la tête rasée et parle l'anglais, et le dernier leur raconte d'interminables histoires. Pas de comtesse.

On nous apprend que nous partons ce soir à 11 h. En attendant ces quelques notes : au musée d'art de Rotterdam visité ce matin, un magnifique Rembrandt, des Jérôme Bosch et de la sculpture contemporaine (Gonzales, Giacometti, Rodin, Brancusi, des sculptures de Degas, Renoir, Matisse et Modigliani) nous donnent un dernier reflet occidental.

MERCREDI 28 [SEPTEMBRE 1960]

A 11 h hier soir

Pour assister au départ, toute l'immense famille des quatre sœurs est descendue au quai. Ils ont froid, ayant attendu jusque là. Ils se résignent, les petits enfants ont sommeil. Ils devront tous retourner dans la nuit en Belgique, d'où ils partirent le matin même.

Deux remorqueurs attendent collés aux flancs du cargo, deux taches noires dans l'eau sombre du port, avec leurs belles cheminées annelées de rouge. Sur le pont avant, les matelots amarrent les derniers tonneaux rouges embarqués il y a un instant. Nous allons voir d'un côté, puis de l'autre, pour ne rien manquer. Après quelques gémissements enrôlés des sirènes, la passerelle remontée, on lâche les amarres et le navire se détache lentement du quai...

Très lentement, nous quittons le quai. Le port est tout étoilé des lumières des grues qui travaillent encore, nocturnes. Le ciel est étoilé. Décor de reflets qui pailletent la nuit sombre et mouvante.

Transies de froid, nous regardons, enregistrant les dernières images du port, ne pouvant nous résoudre à aller nous coucher. Depuis une heure déjà les remorqueurs nous ont abandonnés, et nous sommes encore dans le port. Chantiers où d'immenses coques de bateaux résonnent du travail de l'équipe de nuit, réclames lumineuses, quais où de gros navires s'emplissent la panse au rythme des grues. Petit à petit, les étoiles reprennent leur vraie importance, la Grande Ourse à la droite du navire. Nous tombons de sommeil, tout est éteint et endormi sur le bateau. Nous sommes seules avec peut-être quelques officiers et sous la surveillance vigilante du radar qui tourne à la pointe du mât.

Ce matin, réveil en sursaut à neuf heures et quart. Le soleil dore les falaises de l'Angleterre. Au déjeuner, toujours pas de comtesse. Le garçon nous propose des œufs accommodés de diverses façons, prudentes, nous ne prenons que des aliment légers.

En remontant de la salle à manger, nous découvrons la comtesse qui fait la lessive. Dolly, son singe, salit énormément. C'était elle (car c'est une femelle) que nous avons aperçue près de la cabine du capitaine, qui n'a pas de barbe...

Peu après la disparition des côtes d'Angleterre, le ciel se couvre.

La comtesse nous apprend qu'elle travaille à l'ambassade d'Allemagne au Japon et qu'elle retourne à Tokyo, après avoir passé ses vacances dans un château de son pays natal. Personne sympathique, quelque peu étrange. Les quatre religieuses travaillent leur anglais sur le pont. M^{me} Anderson fait aussi la lessive. Johnny, son bébé, apprend à marcher, tenu en bride par son père.

Midi moins un quart : le temps se met définitivement au gris. Le balancement du bateau s'accuse. A 1 h nous prendrons le lunch que je me propose léger. Ciel gris, océan gris aux fines dentelles d'écume, à la crête des vagues. Je suis sur ma couchette, douillettement enfouie sous mon grand sac de couchage, côté jaune dedans, c'est plus chaud que le noir.

Dîner tranquille, avec M. Pun, citoyen anglais mais chinois de race et M. Paterson, américain qui doit avoir une jambe artificielle dénoncée par un mollet trop saillant. Il nous apprend qu'à 68 ans, il est rentier et voyage pour son plaisir. Très américain, il boit son gin avec M. Pun, qui lui raconte des histoires avec force grimaces et qui les font rire très fort.

Nous commençons de lire un livre sur l'étiquette japonaise. Après deux pages, le sommeil nous envoie en d'autres contrées.

Après le souper, pour lequel nous avons pris la précaution de nous habiller (notre arrivée à midi en pantalons fut plutôt gênante), nous prenons le café avec le capitaine et la comtesse. Très sympathique, la comtesse nous invite chez elle à Tokyo et nous promet une chambre si la nôtre n'est pas à notre goût.

JEUDI 29 [SEPTEMBRE 1960]

L'océan est plus agité aujourd'hui. J'essaye de ne rien prendre pour m'habituer au mal de mer, mais cela est assez pénible pour le dîner : à chaque vague, j'ai l'impression de tomber dans un trou. Au cours de la matinée, nous traversons un orage : éclairs, tonnerre, pluie en rafales magnifiques. La mer semble une estampe d'Hokusai, les hautes vagues frangées d'écume, martelées de pluie. Le capitaine nous dit ce soir que le temps n'est pas très mauvais, qu'en somme il fait très beau temps...

Nous prenons aujourd'hui notre deuxième leçon de japonais dans un livre. La sœur la plus âgée m'a raconté ce matin qu'elles partaient

toutes les quatre pour enseigner les peuples primitifs dans les montagnes des Philippines.

Après le dîner le capitaine me demande si je suis « engagée » en voyant mon alliance : je suis désignée sur les papiers du bord comme « Miss ».

Le capitaine, à ma requête, m'invite à visiter son pont et la chambre des cartes, nous montre tous ses instruments, ses cartes, nous présente ses officiers. Nous regardons les indications du radar. Pour Papa : le bateau file à 16 nœuds et 218 tours d'hélice minute, nous sommes à neuf heures du soir, au milieu du Golfe de Gascogne. Impression émouvante que celle d'un navire en marche à travers la nuit. Les reflets de lune (le ciel s'est maintenant ouvert) sont des reflets d'argent concrets et mouvants, surface précise sur l'eau profonde et noire. Deux officiers scrutent la nuit sur les passerelles. Ronronnement puissant du navire, sentiment rassurant, rythme régulier de l'hélice scandant le lent balancement de ce grand animal-machine. Seul le sommeil nous ôte l'obsession du tangage et du roulis.

VENDREDI 30 [SEPTEMBRE 1960]

Nous nous réveillons trop tard pour le breakfast. Le steward nous apporte deux pommes et un jus de tomate dans notre cabine. Nous lisons le livre d'étiquette japonaise.

A dîner, les trois sœurs qui supportent le mal de mer choisissent le poisson, les végétariens prennent des carottes garnies. A la table du capitaine, M^{me} Paterson et M. Pun mènent grand bruit. La comtesse fait des provisions sur sa part pour son singe. M. La Brign, le Hollandais, ne laisse rien deviner sur son sujet. Je n'ai pris aujourd'hui qu'une tablette contre le mal de mer et me sens tout à fait bien. Après la sieste, M. Pun nous montre les photos de ses trois enfants : un fils de 20 ans, étudiant architecte, un plus jeune, une fille qui étudie le piano à l'Académie royale. Ils vivent avec leur mère à Londres. Lui vit six mois à Hong Kong et six en famille. Le capitaine a lui aussi des enfants, un fils architecte-businessman en Afrique du Sud, une fille de 23 ans et une petite de 13 ans, qui aurait une voix merveilleuse. Quant à la comtesse, ses parents se sont fiancés à Château-d'Œx.

Nous voyons, dans les premières heures de la nuit, les côtes du Portugal, les lumières de Lisbonne. Avant-hier, nous longions les côtes françaises de la Bretagne. A 4h cette nuit, nous devons passer le détroit de Gibraltar. Pour ne pas le manquer, je mets le réveille-matin; si nous avons le courage, nous irons voir sur le pont.

SAMEDI 1^{ER} OCTOBRE [1960]

Ce matin nous avons fait rire tout le monde: nous nous étions levées pour voir le Cap Saint-Vincent d'un côté et une flotille de pêche de l'autre, les prenant pour le détroit et, fort contentes de nous, nous décrivons notre vision nocturne... Ce n'est qu'à deux heures et demie de l'après-midi que nous passons le détroit. Ce soir M. Pun nous souhaite bonne nuit, nous recommandant de ne pas manquer le détroit.

Nous longeons les côtes de l'Espagne l'après-midi, vision d'une terre brûlée, d'un petit port de pêche, tendrement abrité dans le creux des terres arides. Une gaieté générale s'installe sur le bateau. La mer est toute plate. Les sœurs courent d'un côté à l'autre à grands battements de jupe et de cornette pour voir l'Afrique, puis l'Espagne, puis re-l'Afrique, puis des poissons qui sautent à la très calme surface de la Méditerranée. Tout se couvre de douceur, nous quittons le rude père Océan pour Madame Méditerranée, tendre et baignée de lumière.

La tranquillité du bateau permet enfin une partie de ping-pong avec M. Pun. Plus tard M. Paterson me raconte qu'il voyage enfin, après trente-cinq ans passés au service du gouvernement des U.S.A. Puis M. La Brign, qui avoue ses 60 ans, dont vingt-cinq passés à apprendre le japonais, se met à réciter des vers de Lamartine. Il veut me prêter un livre d'Anatole France, je lui dis que nous avons beaucoup à faire pour apprendre quelques mots de japonais. Immédiatement, il se propose comme professeur et nous donne sur le champ une leçon. Il compte qu'il nous reste trente-deux jours de travail et est enchanté d'avoir trouvé des élèves.

La comtesse, ce soir, porte une robe de velours vert bouteille. A chaque repas elle a une nouvelle robe. M. Pun, très excité par plusieurs drinks, chante, et le steward, dans la soirée, met du Tchaikowsky. Etrange, avec la seule ligne de l'horizon eau et ciel, cadence de vagues reflats et jeux de lune.

DIMANCHE SOIR [2 OCTOBRE 1960]

Après ces quelques jours passés à lutter contre le mal de mer et à s'adapter à la vie de bateau, le calme de la Méditerranée laissant plus de loisirs, ouvre la porte aux réflexions dangereuses, sur la nécessité de faire ce voyage, sur ce qui a été abandonné, sacrifié à une telle entreprise. Sentiment de baigner une dernière fois dans la culture latine, de baigner dans des choses simples et claires, bien établies... sentiments empreints d'inquiétude quant aux prochains bains !

Aujourd'hui, le navire avance comme un bon cheval de labour dans le champ méditerranéen. Pas une vague. Le soleil nous fait oublier les premières rigueurs du continent.

Notre deuxième leçon de japonais s'est très bien passée : bonjour et au revoir n'ont plus de secrets pour nous. Nous voyons les côtes d'Afrique, hautes montagnes dans la brume de l'horizon. A midi nous sommes près d'Alger.

Le capitaine n'a donc pas de barbe, mais par contre une splendide robe de chambre et il se promène sur le pont avec la comtesse qui a le privilège d'y faire installer sa chaise longue. Dolly surveille tout cela d'un œil critique depuis la barrière où elle fait ses exercices. Demain, nous sommes invitées à visiter le cœur du bateau.

LUNDI 3 OCTOBRE [1960]

L'officier responsable des machines nous invite à mettre de vieux pantalons. Nous l'accompagnons donc, Christine et moi, dans l'antré mystérieux. Par une petite porte qui donne dans l'immense chambre des machines, nous entrons. D'innombrables escaliers conduisent aux galeries, ateliers divers, pontons suspendus, sous-sol, ou vers la grosse cheminée. Un bruit d'enfer, une chaleur immense, une odeur insupportable. D'innombrables machines, moteurs, manettes, des écrous gros comme des jambes. On nous montre pour commencer les machines qui servent à graisser les autres, puis la turbine qui fabrique l'électricité pour tout le bateau, puis la machine qui refroidit l'air et celle du frigidaire, puis les ateliers de réparations et une machine qui donne la pression à l'eau des cabines, et le gouvernail-robot, dont nous avons déjà vu une partie chez le capitaine, gouvernail qui rectifie automatiquement la direction

menacée par les vagues, par mauvais temps. Odeur d'huile terrible, tout est gras.

L'officier nous montre enfin les huit pistons qui actionnent l'arbre de l'hélice. Il y en a deux en réserve suspendus près des autres, presque invisibles sous leur énorme carapace de graisse. Petits pistons indicateurs, écrous, fenêtres, manettes, bizarres tuyaux. Les pulsations de ces huit cœurs rythment toute la traversée et ce sont elles qui pendant la nuit transmettent leurs vibrations à l'estomac, le provoquant à sécréter du suc gastrique, ce qui nous réveille mourant de faim. L'officier ouvre une manette : un sifflement puissant, l'air chauffé à blanc se pare de feu, haleine d'un dragon puant l'enfer. Partout des pistons ou autres engins tapent en cadence une symphonie de métal, violente et assourdissante.

Nous longeons la côte d'Afrique jusqu'à la dernière pointe de Tunisie, puis nous ne rencontrons plus que des navires, pétroliers, cargos qui, la nuit, envoient des messages en morse, que nous essayons de capter. La pleine lune nous accompagne.

MARDI [4 OCTOBRE 1960]

Chaleur 30°, beau temps, mer tranquille. M. La Brign, notre professeur, nous fait tous les jours des petits cadeaux : une banane, une poire (qui ressemble à celles de la nature morte de Picasso), ou une photo de star de cinéma japonais où il écrit notre nom en japonais. M. La Brign est un professeur d'histoire à la retraite qui travaillait en Insulinde. Il a été fait prisonnier par les Japonais pendant trois ans et demi et il servit d'interprète entre ceux-ci et les 2'300 prisonniers hollandais; il ne connaissait pas suffisamment le japonais pour éviter des malentendus ne lui apportant que des coups et de la misère. Sous-alimenté, il attrapa le béri-béri et la malaria. Plus de 30 % moururent de misère.

MERCREDI [5 OCTOBRE 1960]

Nous passons la journée à écrire. Le soir, nous faisons une partie d'échecs acharnée. M. Pun joue avec moi et M. Anderson aide Christine qui n'a encore jamais joué. M. Pun, excité par plusieurs drinks, trouble le jeu de l'adversaire par un flot de paroles incessant, laissant apparaître son caractère rusé.

JEUDI 6 [OCTOBRE 1960]

Ce matin vers 11h l'eau change de couleur: nous sommes sur des fonds plus élevés. Nous approchons de Port-Saïd, d'où j'enverrai ces pages. Peut-être irons-nous visiter le port. J'espère trouver de vos nouvelles.

Port-Saïd_06-10_10-10_1960

JEUDI 6 [OCTOBRE 1960] PORT-SAÏD

Nous descendons, Christine et moi, à terre, traversons le port en petit bateau. Toutes sortes de recommandations : ne pas aller dans les petites rues, etc., nous sont faites, et surtout d'être rentrées avant 9 h du soir.

Il est 3 h. Après quelques pas dans une ville désertée par ses habitants qui font la sieste, désemparées, ne sachant comment nous débarrasser d'un petit arabe qui nous tire pour nous mener Dieu sait où, nous commençons à songer au retour quand un jeune homme égyptien nous demande dans un excellent français s'il peut nous aider en quelque chose. Nous lui disons que nous voulons visiter la ville. Il nous offre, étant en congé pour l'après-midi, de nous la montrer. Il est professeur de sciences dans un collège de garçons de Port-Saïd. Enchanté de trouver deux personnes qui parlent une langue qu'il aime, il nous décrit la vie égyptienne, les rapports sociaux, sa vie à lui, difficile dans un milieu rigide ; les hommes qui ne se voient qu'au café, ne s'intéressent à rien d'autre qu'à de banales courses sportives, etc. ; les femmes de leur côté bavardent chez leurs voisines. Jamais d'invitations, aucun échange de pensées. En plus de cela, il n'est pas permis de penser certaines choses qui pourraient nuire au pays (comme en Yougoslavie). Il y a eu 2'500 martyrs pour la libération et les étrangers ne sont pas vus d'un bon œil. On nous dévisage secrètement.

Nous longeons les quais, pour commencer, jusqu'à la statue brisée de Ferdinand de Lesseps. Puis, marchant dans la mer au bord d'une immense plage, nous regrettons de n'avoir pas prévu la possibilité d'un bain. Le professeur nous propose ensuite de louer des bicyclettes et de faire le tour de la ville sans fatigue. Aucune femme ne va à vélo, nous avons donc des bicyclettes d'homme. Nous traversons la ville : le mausolée aux martyrs de la libération, entouré de palmiers, dans l'ombre des enfants, des familles se reposent ; chaleur, laisser-aller, lenteur des pays chauds. La ville n'est pas bien intéressante, nous en sortons pour suivre une longue bande de terre qui sépare la Méditerranée et un grand lac.

Roseaux, sable, eau, des pêcheurs rentrent, deux sur un vélo, à pied. Puis la route devient déserte, il n'y a plus que la beauté d'un gros soleil qui enflamme tout l'horizon.

Nous rentrons précipitamment en ville, n'ayant pas de phares à nos bicyclettes, qui sont rendues bientôt. Notre cicérone nous invite alors à boire du jus de canne à sucre qui est préparé sous nos yeux. Pour l'accompagner, nous achetons à un marchand ambulant des gâteaux de sucre et farine sertis de graines bizarres. Notre égyptien nous parle avec nostalgie de Paris, du Maroc, pays où il connut plus de liberté. Un agent de je ne sais quel office nous avait arrêtés au retour de notre promenade et questionné longuement notre compagnon; inquiètes, nous regardions la nuit tomber, ne sachant pas ce qui arrivait. Tout s'est arrangé pour finir, mais l'amertume s'est glissée dans les propos du professeur.

Le soir, la ville est très animée : partout des vendeurs, leurs grands paniers de gâteaux, de petits pains ou de fruits, sur la tête. Notre compagnon sombre dans une profonde tristesse : cette amitié d'un jour ravive en lui toute la solitude d'un homme qui a goûté de la liberté et de l'ouverture d'une société plus intéressante, comme celle du Maroc. La nuit nous surprend dans les petites rues marchandes, achetant des fruits pour notre souper. Puis nous quittons ce compagnon d'un après-midi, fermant l'échange de réflexions, le contact qui nous a permis de voir un peu d'une ville et d'un peuple. Bien heureuses aussi d'avoir évité, grâce à sa présence, les pénibles demandes d'une ville touristique. C'était peut-être la seule personne correcte et amicale de Port-Saïd.

Nous devons retrouver Jimmy Glasgow, notre batelier. Lui et sa compagnie nous escroquent d'un dollar : ils ne voulaient pas démarrer avec le juste prix qu'on nous avait indiqué et que nous leur donnions. Nerveuses, car nous avons juste le temps, nous cédon. Sur le bateau, tout le monde est sur le pont, inquiet. Curieux, ils trouvent Port-Saïd très laid.

Le soir, le maître d'hôtel pour se remettre de son inquiétude, partage avec nous, à l'insu des autres, une bouteille de Beaujolais, tellement merveilleuse après quinze jours de l'eau douce-amère et du thé d'encre et sans goût du cargo, que nous entrons dans une douce euphorie, sous le soleil étoilé d'orient. Nous voulions attendre le départ de Port-Saïd,

fixé à minuit, mais les vapeurs du vin nous précipitent dans les bras de Morphée. Je me réveille vers 6 h le lendemain.

VENDREDI 7 [OCTOBRE 1960]

Les sables du désert défilent aux hublots, lentement. Nous ne faisons que 15 km à l'heure dans le canal. Il nous faut douze heures pour atteindre le grand lac où les convois se croisent. Le rivage du lac est bordé du désert, les sables coulent vers l'eau : impressionnante pureté du désert, eau, lumière éblouissante, chaleur. Nous faisons partie d'un convoi de vingt-et-un bateaux. Après deux heures d'attente, le convoi se reforme pour passer le deuxième canal qui nous mène à Suez vers les cinq heures. Suez est une ville brûlante entourée d'immenses citernes et de hautes cheminées qui fument, signe de la présence de pétrole. De l'autre côté, un désert immense, inhumain, flambe de tous ses sables au coucher de soleil, puis s'estompe dans les vapeurs mauves de l'approche de la nuit.

SAMEDI 8 [OCTOBRE 1960]

Nous sommes dans la mer Rouge, métal liquide, écrasé de chaleur. Chaleur inouïe vers le milieu de la journée, humide, et éblouissante... L'adaptation à l'air conditionné est plus dure que celle à la chaleur. Il fait très froid dans notre cabine, le changement éprouve le cœur. Il faut prendre les habitudes et les gestes lents des pays chauds.

J'ai eu aujourd'hui 10 sur 10 à l'examen d'écriture que notre très sérieux professeur avait préparé. Nous connaissons 20 *kanas*³⁶, lettres qui représentent des sons. Le soir, parties d'échecs nombreuses.

DIMANCHE 9 [OCTOBRE 1960]

Mer Rouge toujours. Nous avons déjà deux heures d'avance sur l'heure en Suisse.

Nous voyant faire des croquis du singe de la comtesse, le capitaine, ou plutôt le commandant, nous commande le portrait de celle-ci. Œuvre délicate, car si elle a du caractère et de beaux yeux, elle n'est plus

36 *Kana* 仮名 : système japonais de transcription syllabique des sons

toute jeune. Et il faut la rendre comme le commandant, qui doit en être amoureux, la voit.

Nous guettons le coucher de soleil, peut-être le rayon vert sera-t-il visible. Des hirondelles sont venues se reposer sur le bateau, si fatiguées qu'on pouvait les caresser lorsqu'elles se posaient sur la barrière.

CE LUNDI MATIN [10 OCTOBRE 1960]

Les oiseaux nous ont quittés pour un petit archipel d'îles rocheuses apparues à l'aube. J'ai assisté, ne pouvant plus dormir, au lever de soleil : ciel jaune citron, pâleur de lait, puis tout devient orange. Quelle joie de retrouver le soleil quand on l'a vu tomber la veille dans la mer. On ne peut s'empêcher de penser aux mythes égyptiens.

Trois heures et demie de japonais ce matin, c'est extrêmement difficile, tous les mots semblent pareils.

Les Andersen et leur bébé Johnny nous quittent demain. De Djibouti, ils se rendront en Ethiopie où M. Andersen sera professeur dans un collège.

Nous espérons visiter Djibouti. Les quatre sœurs ont le projet d'aller sur terre à 6 h du matin (nous arriverons la nuit, vers 11 h) pour aller à la messe dans l'église catholique de Djibouti.

Les soirées sont bien tristes à bord. Tous vont se coucher à 9 h quand ce n'est pas 8 h 30.

Il y a dix-huit officiers à bord : le commandant et le capitaine, puis quatre officiers pour la conduite du bateau, le capitaine des machines et ses quatre officiers, quatre apprentis-officiers, l'*hostmaster* [commissaire de bord], le télégraphiste et l'électricien-chef; douze matelots, douze mécaniciens et huit cuisiniers et stewards, et douze passagers : soixante-deux personnes, plus Johnny, plus Dolly-Singe. Il manque le haut de l'oreille du commandant : on la lui aurait prise lors d'une bataille, dit-on... Il paraît aussi que lorsque M. Peterson règle ses notes de whisky à l'*hostmaster*, il prend l'argent au creux de sa jambe artificielle. En exagérant, on pourrait se sentir enlevées par une bande de pirates écumeurs de la mer Rouge.

La suite viendra depuis Singapour, plus chaud encore, paraît-il.

Djibouti – Singapour_11-10_21-10_1960

MARDI 11 [OCTOBRE 1960] DJIBOUTI

Nous décidons d'aller avec MM. Pun et Peterson en taxi jusqu'à la ville. Nous faisons un grand circuit tout autour de la ville, traversons une oasis perdue entre le désert et la côte et la brousse qui couvre les collines de l'arrière pays. Puis nous coupons une plaine désertique où pâit un seul chameau et rejoignons la ville.

Sur la route, des femmes venues de la brousse, chargées de lourds fardeaux et se rendant probablement à quelque marché de la ville; des hommes habillés tous semblablement avec des bâtons de chef.

MM. Pun et Peterson s'installent sur une terrasse pour «take a drink». Nous errons un moment dans la ville, partie occidentale ennuyeuse. Il fait très chaud. Ayant rencontré les quatre «sisters» nous décidons d'aller ensemble dans la partie indigène de Djibouti. Quatre religieuses vêtues de blanc et deux filles aux cheveux blonds ne passent pas inaperçues. De porte en porte on se fait des signes. Les maisons basses, serrées, construites en blocs, sont pauvres. Toutes les femmes sortent des maisons avec les enfants, nous caressons des joues noires et serrons des petites mains noires, au grand plaisir de certains, mêlé d'inquiétude chez d'autres. Les noirs ont la peau très sombre et sont de petite taille. Leurs chèvres sont à l'ombre des maisons ou dans celles-ci. Tout le monde nous salue «Salam». Les sœurs répondent «Salam», ne connaissant pas le sens de cette salutation : «Qu'Allah te protège». Je le leur dis, elles se contentent alors d'un bonjour. Les femmes ont de magnifiques vêtements, robes longues et colorées, toujours accompagnées d'un grand voile choisi avec goût. Quelques-unes sont voilées. De très beaux bijoux côtoient la ferraille et la plastiquaille importées d'Occident.

Soudain à un carrefour, une femme se mit à hurler avec une voix perçante. Deux policiers la prennent par les bras et la portent à l'ombre. Le soleil, trop violent sur sa tête non protégée, l'a rendue folle. Nous nous empressons de rajuster nos foulards.

Nous retrouvons nos deux compagnons pour rentrer. Un dernier marchand nous offre des bracelets en plastique. Il a lui-même au cou un

magnifique collier d'environ dix rangs de perles.

Ville colorée, bruyante de tous ses corbeaux croassant sur les arbres qui bordent les rues. A midi, nous quittons l'Afrique pour la grande traversée de l'océan Indien qui doit durer dix jours.

MERCREDI 12 [OCTOBRE 1960]

Nous sommes encore protégés par l'extrême pointe de l'Est de l'Afrique. Beau temps.

Nous sommes seules à notre table maintenant. Depuis déjà un jour, M. La Brijn nous fuit, refuse toute conversation et ne dit même pas bonjour. Complètement seules nous passons le temps en jouant aux échecs. Tristes et longues journées sans travail.

JEUDI 13 [OCTOBRE 1960]

Aujourd'hui, l'officier chef qui mangeait à notre table à midi avant Djibouti, est revenu. Il demande pourquoi nous sommes si tristes. Nous lui demandons en plaisantant de nous laisser faire les peintures sur le bateau. Des matelots peintres rafraîchissent constamment les couleurs du navire. Nous prenant au mot, il nous donne rendez-vous à 2h.

Deux pots de peinture jaune sont prêts, on nous donne des salopettes et nous sommes engagées jusqu'à 5h comme peintres. A 3h le premier officier vient nous chercher pour prendre le thé avec les matelots du pont dans leur salle-à-manger (cambuse). Tous les officiers sortent leurs appareils de photo, la comtesse vient même faire des premiers plans. Evènement sensationnel, tous rient. A 5h l'officier nous donne l'autorisation d'utiliser la douche des officiers : salaire de notre travail. Quelle joie de se doucher après quinze jours de petite toilette dans des lavabos, le temps exige plusieurs douches par jour. Salaire aussi, les drinks offerts par les officiers, nous mourrons de soif après trois heures de travail assidu sous un soleil ardent. Salaire aussi, le plaisir de ne plus être seules.

Les repas deviennent de plus en plus lugubres. Chacun tourne ses pensées et ne dit mot. Avant le dîner, M. La Brijn ne peut échapper à mes questions. Nous sommes fâchés parce qu'il y a trois jours, je n'ai pas bien compris sa demande en anglais de venir voir un cadeau qu'il

compte offrir à Christine, qui a sa fête le 15. Ses reproches me mettent dans une colère folle, je dois m'enfuir pour ne pas éclater en sanglots. C'est absolument stupide. Un quart d'heure plus tard, M. La Brijn me donne une lettre disant que nous reprenons nos leçons interrompues depuis trois jours. Vous voyez de quelle peccadille la vie journalière est faite. Ce soir partie d'échecs acharnée avec M. Pun et le *Chief officer* [le second].

VENDREDI 14 [OCTOBRE 1960]

Aujourd'hui nous rafraîchissons les morceaux de la piscine en vert tendre, à l'arrière du cargo. Les vibrations de tangage et roulis sont devenues plus violentes car nous avons quitté les dernières protections de l'Afrique, une longue houle balance le navire. Un début possible d'appendicite et une sorte de dysenterie me laissent couchée, luttant contre des nausées épouvantables, aux pieds du contremaître, lorsque celui-ci vient nous chercher à 5 h pour rendre nos pots de peinture. Lamentable tableau. Dans l'odeur d'huile, de pétrole, de goudron, de peinture et du dîner que l'on prépare à la cuisine, je suis étendue dans la rouille, vêtue de ma salopette toute tachée. Je lutte deux jours, ne mangeant presque rien en dehors d'entérovioforme.

SAMEDI ET DIMANCHE [15 ET 16 OCTOBRE 1960]

On ne travaille pas, heureusement. La dysenterie gagne une des nonnes qui a 40° de fièvre. Je m'en tire heureusement rapidement. La comtesse est aussi quelque peu atteinte par le mal.

Le navire tangue fortement, mais le temps est splendide. Poissons volants, baleines, eau d'un bleu merveilleux. Nous fêtons les 22 ans de Christine, chacun lui offre quelque chose.

LUNDI 17 [OCTOBRE 1960]

Nous avons dix jours de traversée à faire depuis Djibouti. La vie à bord devient une vie d'habitude. Levées à 8 h ou plus tôt quelquefois pour assister à de magnifiques levers de soleil, nous prenons le petit déjeuner avant 9 h. Puis lecture en anglais, discussions en anglais aussi, devoirs de japonais, leçon et ping-pong sur le pont. Nous faisons la

lessive de temps en temps. Après le lunch qui est à 1 h nous nous mettons en tenue de peintre et travaillons de 2 h à 5 h. Peinture jaune citron (antirouille), noire (goudron), vert tendre (à l'huile).

Aujourd'hui nous longeons Ceylan, île pleine de végétation avec ses côtes de rochers ou de plages, roses ou rouges, bordées de l'écume des vagues longues et puissantes qui viennent de l'Océan Indien.

Avec toujours des nuages plats dessus qui font des taches sombres sur la verdure des collines. Henri te rappelles-tu les peintures de Thierry Vernet³⁶. C'était exactement cela.

Après notre travail, nous nous douchons avec un immense plaisir, puis nous montons prendre notre drink et bavarder avec les officiers jusqu'au souper. Ils nous apprennent à prendre la position du navire en visant les étoiles juste au crépuscule. Mais ils nous refusent de nous expliquer de façon approfondie les calculs qui paraissent extrêmement compliqués : il nous faudrait deux jours avec des connaissances de trigonométrie, astronomie et autres sciences.

Après le dîner, parties d'échecs, rêveries sous le ciel étoilé d'Orient, musique. Nous sommes en général les seules à veiller si tard. Chaque jour nous avançons nos montres d'une demi-heure.

MARDI 18 [OCTOBRE 1960]

La vie continue, le navire se balance. Aujourd'hui, des oiseaux se posent à bord, ils nous quitteront à la prochaine île.

MERCREDI 19 [OCTOBRE 1960]

La vie continue, les vagues nous balancent.

Ce soir, après une partie de ping-pong acharnée, on a installé une lampe pour nous permettre de jouer la nuit.

Le soleil se couche vers six heures, nous sommes sous les tropiques. Les trois stewards et l'*hostmaster*, le *chief officer*, nous invitent au

36 *Thierry Vernet* : (Grand-Saconnex / Genève, 1927 – Paris, 1993), peintre, dessinateur, décorateur de théâtre, fit dans sa jeunesse un grand voyage en Orient en compagnie de l'écrivain Nicolas Bouvier. Il en illustrera *L'Usage du monde*, livre écrit à la suite de ce périple.

bar pour un drink qui se termine à 1 h du matin. Soirée joyeuse, disques, coca-cola et gin-whisky, bière pour d'autres, farces pour tout le monde. Nous nous couchons, les autres continuent. Un steward s'est encoublé dans l'escalier avec une caisse de limonade, immense bruit. La comtesse, fâchée, gronde. Les autres sont presque saouls. Le capitaine dort sur ses deux oreilles. Nous avons rendez-vous à 4 h du matin pour une partie de ping-pong!

Nous sommes près de Sumatra et longeons l'île depuis midi. Les officiers suivent sur les cartes et nous montrent la côte décelée par le radar. A chaque navire que nous croisons, un officier lance un message morse avec une lampe, indiquant le nom, la nature, etc. du bateau et souhaitant un bon voyage. Nous assistons au lever de soleil. Des requins, semble-t-il, dorment près de nous, dans l'aube bleutée, une nageoire à l'air.

JEUDI 20 [OCTOBRE 1960]

Peinture, îles que nous croisons, joie générale sur le bateau : nous arrivons demain à 5 h du matin à Singapour. Coucher de soleil merveilleux, impossible d'imaginer ces couleurs si tendres, si variées, quand on ne les a pas vues ; roses, bleues comme des imageries orientales.

VENDREDI 21 [OCTOBRE 1960]

Arrivée entre de petites îles plantées de cocotiers et d'autres végétations merveilleuses dans le port de Singapour. Beaucoup de bateaux attendent au large une place à quai. Mais, en attendant, ils déchargent leurs marchandises dans de petits chalands ventrus. Les débardeurs viennent à bord avec leur dîner : des grands seaux de riz et des boîtes contenant de mystérieux condiments, un grand panier rempli de baguettes et de bols en porcelaine. A midi, tous s'arrêtent et viennent manger leur riz, qu'ils font sauter directement du bol à leur bouche.

Nous n'irons pas à terre aujourd'hui, car demain toute la journée et peut-être aussi dimanche, nous serons à quai. Il sera donc plus facile de descendre et rentrer quand nous le voudrons. Nous passons l'après-midi dans le salon du premier officier à boire du thé et raconter des blagues. Vers cinq heures et demie des marins apportent une série de

petits paquets étranges, emballés dans des feuilles de bananier ou dans des herbes entrelacées. Les officiers prennent ces petits sachets, que nous ouvrons : ce sont des brochettes de viandes grillées que nous trempions dans une boîte de conserve contenant des épices violentes ou dans de la purée d'ananas. C'est un régal. Quand les épices ont trop échauffé la bouche, on pique une rondelle de concombre ou d'oignon cru.

Le deuxième officier est un pitre, nous passons toute la soirée à faire des jeux de mots en anglais, français, hollandais, nous sommes malades de rire.

Je termine ici cette partie de notre voyage. Vous aurez la suite de Hong Kong ou de Manille. Deux passagers américains, un couple je crois, viendront à bord pour le reste du voyage. La comtesse nous quitte, elle termine son voyage, étant pressée, par avion. De magnifiques barques passent devant nos fenêtres. Les stewards chantent dans les corridors.

Singapour – Hong Kong 27-10_30-10_1960

SAMEDI 22 [OCTOBRE 1960] SINGAPOUR

L'après-midi nous allons à terre avec « Sensei-san³⁶ » (notre professeur de japonais) faire quelques courses. Il a été prisonnier de guerre à Singapour et connaît très bien la ville. Nous sommes pris par un orage, Sensei-san achète alors un parapluie en papier huilé qu'il nous offre pour traverser les rues sous la pluie tropicale. Il nous mène ensuite au marché des fruits et légumes : couleurs, odeurs, noix de coco débitées à la serpe, haricots longs de 50 centimètres, poivrons, épices de toutes couleurs. Puis nous nous promenons dans la ville chinoise, rencontrons des petits temples aux lanternes rouges ornés de guirlandes de fleurs en papier. Sur les autels brûlent des bâtons d'encens.

Nous rentrons au bateau émerveillées, chargées de fruits exotiques, mangues, papayes, ananas, petites bananes. « Sensei San » est charmant et il nous évite bien des ennuis.

Le soir nous sortons avec les premier et quatrième officiers qui nous invitent au cinéma, un film américain des plus mauvais. Mais la salle est climatisée ce qui est agréable quand on se trouve à 2 degrés de l'équateur. Les femmes chinoises sont vêtues de magnifiques tissus de soie brodés, leurs robes, ornées d'un petit col officier, sont fendues jusqu'au milieu de la cuisse. D'autres sont en pantalons de soie avec une petite veste assortie. Après le cinéma nous allons danser. Une heure dans un dancing où les chansons occidentales sont chantées par une chinoise ; mélodées nasillardes. Nous rentrons en taxi, heureuses de connaître un peu Singapour nocturne.

DIMANCHE 23 [OCTOBRE 1960]

Sensei-san nous conduit ce matin au jardin botanique. Nous traversons la ville en bus. Au coin d'une rue nous voyons des funérailles :

36 *Sensei-san* : littéralement « Monsieur le Professeur ». *Sensei*, « professeur » est aussi souvent employé comme terme honorifique. *San*, accolé à un nom, signifie indifféremment Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

le cercueil, sur des tréteaux, est entouré d'encens dont nous recevons des bouffées dans l'autobus; sur un tapis blanc, des prêtres *Sensei-san* sont agenouillés, vêtus de blanc, prosternés; des plats d'aliments colorés, des fleurs, des clochettes, beaucoup de monde, vision fugitive d'un monde différent. Dans le jardin botanique: des singes partout, des fleurs aux parfums lourds, des arbres immenses, des lianes et le silence troublé de quelques cris d'oiseaux ou quelques crissements de cigale. Il fait une chaleur étouffante, humide de la pluie du matin. J'ai l'impression de me trouver au commencement de la terre. Bougainvilliers roses, blancs, oranges, rouges... palmiers de toutes sortes, bambous aux immenses pousses rouges, lotus rouges et blancs...

Nous prenons ensuite le repas de midi dans un restaurant chinois avec Sensei-san (délicieuse soupe aux crabes). De retour au bateau, nous regardons le chargement et déchargement qui n'a guère cessé depuis que nous sommes à quai. Oignons de Hollande, oxyde de fer, fers à béton sont déchargés. Nous prenons des caisses de corned beef américain en échange et d'autres caisses mystérieuses.

Les nouveaux passagers ne sont guère intéressants. M. Stevenson, retraité américain qui ne parle que de « money » avec M. Paterson. Le couple est assez âgé, 40 ans, très américain: Madame très arrangée, maniérée, Monsieur avec un chat sur un numéro 13 tatoué sur son bras. Madame taquine le capitaine avec ses beaux yeux bleus très encadrés; pas du tout intéressant.

A 11 h, nous quittons Singapour. Deux matelots sont saouls, il leur est un peu malaisé de retirer les amarres. Singapour se perd petit à petit. Sous les étoiles, nous sommes de nouveau seuls entre mer et ciel. Je suis complètement prise par la joie de repartir, de retrouver le balancement et les vibrations du navire qui m'ont manqués ces derniers jours.

Il y a trois jours, pendant trois soirs de suite nous mangeâmes avec les officiers ces brochettes chinoises que je vous ai décrites. J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous parler de cette nuit où nous traversâmes une mer peuplée de minuscules bêtes phosphorescentes. L'écume des vagues était d'un vert lumineux, plus vive que le phosphore d'une montre, tout le bateau en était éclairé. Mais par contre une très forte odeur est restée plusieurs heures dans le bateau.

LUNDI 24 [OCTOBRE 1960]

La vie reprend : peinture, échecs, ping-pong.

La lune, mince croissant, s'est couchée sur le dos, ce qui n'est visible que près de l'équateur.

MARDI 25 [OCTOBRE 1960]

Nous peignons la tour de la cheminée. La lune se couche encore sur le dos.

MERCREDI 26 [OCTOBRE 1960]

Pas de peinture : nous sommes fatiguées de l'adaptation à un autre climat : il fait de nouveau plus humide. La lune se couche toujours sur le dos.

JEUDI 27 [OCTOBRE 1960]

Nous arrivons à Manille ce matin à 11 h. Les quatre sœurs vont nous quitter. Le ciel s'est couvert, des oiseaux annoncent la proximité du port. Nous croisons une belle barque aux voiles noires. Nous passons la visite des passeports. Nous n'avons encore aucun projet pour Manille.

LE [JEUDI] 27 OCTOBRE [1960]: MANILLE

Christine et moi sortons seules l'après-midi. Nous prenons une jeep-bus, assez embarrassées d'expliquer où nous allons, quand une étudiante en architecture nous sert d'interprète. Elle ne nous lâche pas avant de nous avoir conduit elle-même où nous voulions aller. Nous errons un moment dans la ville, dans les petites rues où nous trouvons un bistrot et prenons un coca-cola coûtant 15 centimes chacun. Puis nous reprenons notre promenade à l'aventure, perdues au milieu de tous les Manillois, qui regardent toujours nos cheveux. Les enfants s'arrêtent de jouer pour mieux voir. Ville immense avec ses cinémas et tous ses magasins. Beaucoup de gens, beaucoup de circulation, chaleur, odeurs, enfants mignons. Nous entrons dans une boutique et achetons chacune 3 mètres de tissu. Le mien est japonais et la robe que j'en ferai ne m'aura coûté que 4 francs suisses. Tout est très bon marché. Enchantées de nos achats, nous nous perdons dans une rue marchande très

animée. La nuit tombe, la ville est bruyante, pleine de lumières, de chaleur. Nous perdons complètement le nord et après maintes explications, rentrons dans le sens contraire à la route que nous croyons la bonne. Nous reprenons une jeep-bus (environ six passagers) qui nous laisse devant l'entrée de notre port. Chacun est aimable à Manille : dans le bus du retour, deux jeunes filles nous posent mille questions charmantes. Nous rentrons juste à temps pour le dîner.

Après le dîner, les ingénieurs nous invitent à une party, un des leurs ayant son anniversaire. Ils boivent beaucoup et rient très fort.

J'ai oublié de vous raconter le départ des sœurs. Elles étaient excitées, courant d'un bord à l'autre du bateau, tout émues de voir leurs compagnes de Manille venues les chercher. Tous les marins et officiers étaient attendris de les voir, telles des enfants.

VENDREDI 28 [OCTOBRE 1960]

Nous quittons Manille vers midi et longeons les Philippines toute l'après-midi. Dans la soirée le navire commence à rouler plus fort.

SAMEDI 29 [OCTOBRE 1960]

Ce matin, tous les objets qui sont sur les tables tombent : le temps est beau, mais les vagues fortes. Si nous restons accoudés au bastingage, nous recevons des paquets de mer en plein visage. Il n'est plus question de peinture. La vie sur la mer m'enchanté, je commence à tant aimer le roulis et le tangage que je me trouve malheureuse à terre.

DIMANCHE 30 [OCTOBRE 1960], à 7 h

Je me réveille avec le malaise de ne plus sentir le bateau se mouvoir : nous sommes à Hong Kong.

Hier et avant-hier, nous avons cousu nos robes qui sont terminées. La mienne est comme un sac.

Levées de bonne heure pour voir le soleil se lever sur Hong Kong, nous allons plus tard avec Sensei San voir les magasins. Charme de la ville, toujours l'odeur d'encens. Femmes chinoises, qui portent leurs enfants sur le dos, porteurs avec leurs grandes perches où pendent deux paniers... Les couleurs des habits chinois sont presque toujours soit

bleues soit noires ; ils ont des petits boutons faits d'un cordonnet. Les mines sont précieuses, les visages soignés, fins. A la rue des marchands d'aliments : anguilles séchées, nouilles larges comme la main, petits poivrons, poissons de toutes sortes, secs, merveilles de couleurs et d'odeurs.

Après le lunch, le télégraphiste et le quatrième officier nous invitent à les accompagner pour l'après-midi. Comme vous le voyez, chacun est charmant avec nous. Nous sommes toujours invitées et nous tâchons de contenter chacun. Tout le port est entouré de collines. Nous prenons un ferry-boat pour traverser le port, puis, par un funiculaire, nous allons sur une colline qui domine toute la ville. Temps merveilleux, le soleil dore la ville, la mer brille, des îles-collines dans le lointain s'estompent entre ciel et terre, baignées de lumière. J'ai eu un choc en voyant cette vue, je l'avais déjà vue en rêve, exactement. Cela me mit dans un état d'irréalité : je ne savais plus où était la réalité... Dans mon rêve, une grosse baleine blanche nageait sous la ville puis, toujours dans ce même rêve, je rencontrais Ramdas³⁷ qui m'expliquait des choses merveilleuses... Nous ne l'avons pas rencontré, mais si j'avais été Alexis Zorba, je me serais mise à danser jusqu'à la nuit, tout était si merveilleux. Pleine de lumière cette vision d'Hong Kong. Je tâcherai de trouver demain une reproduction.

Nous rentrons à 6 h, l'officier devant reprendre son travail. Une trentaine de jonques sont venues s'accoter au flanc du navire. Sur chacune vit une famille. Les enfants jouent, ou bien l'on mange, accroupi, chacun avec son bol de riz.

Je laisse là mon journal, vous saurez la suite depuis Kobe.

37 *Swami Ramdas* (1884-1963) : né Vittal Rao, philosophe, maître spirituel indien.

Hong Kong – Kobe_30-10_04-11_1960

HONG- KONG, LE [DIMANCHE] 30 OCTOBRE [1960]

Vers 10 h 30, Christine et moi décidons d'aller seules visiter Hong Kong selon nos goûts et notre fantaisie. Nous prenons le ferry-boat, une sorte de bateau-tram à deux étages qui peut aller dans les deux sens, pour traverser le port.

Après avoir traversé le quartier des banques, agences de voyage, marchandises et gratte-ciel, nous entrons dans la ville chinoise. Dans les halles aux poissons et volailles, nous errons, émerveillées par toutes ces sortes de poissons, de crustacés ; c'est un va-et-vient continu de seilles de bois pleines de poissons couchés sur leur lit de glace, de paniers de crevettes. Ici l'on pèse une poule, là des canards cancanant bien ignorants de leur sort. Un petit coq doré comme un faisan chante. Chaque ménagère rentre avec ses achats non pas emballés dans du papier, mais attachés avec un brin d'herbe.

Nous ne voyons plus d'Occidentaux, seuls des Chinois au visage détendu, souriant. Ce peuple semble vivre avec plus de bonheur, il ne se laisse pas tourmenter par nos préoccupations occidentales. Les femmes portent leurs enfants sur leur dos, dans de petits sacs brodés aux courroies rouges. Souvent, c'est un petit enfant qui porte son frère ou sa sœur. Les bébés dorment et leur tête ballotte au rythme de la marche de leur mère où à celui des jeux de leur frère. Quelquefois, ils vous regardent de leurs grands yeux sérieux.

La ville de Hong Kong est bâtie sur le flanc d'une colline qui va jusqu'à la mer. Après avoir visité les halles, nous montons par les étroites ruelles qui mènent au haut de la ville. Ruelles merveilleuses, encombrées de marchands de légumes, de riz, de fleurs, fruits, orangeade, tissus ou pâtisserie. Ruelles merveilleuses, bruyantes des socques de bois que l'on traîne à chaque pas et des petites imprimeries qui exhalent leurs odeurs d'encre fraîche, bruyantes de la réclame des marchands, qui souvent ont une radio à leur étage pour attirer la clientèle. Ruelles merveilleuses, colorées de leurs enseignes rouges. Le vent sèche les lessives qui pendent sur de grands bambous piqués aux fenêtres. Des poires jaunes,

les vêtements bleus ou noirs, les orangeades, les petits bouquets verts de cresson, ici une grande coupe de petits haricots germés, là un collier de poissons fumés, ou un grand panier de ces fameux œufs conservés des années dans la terre ; ils sont noirs poudreux d'un côté et rayés gris et blanc de l'autre, c'est une des plus grandes délicatesses chinoises, paraît-il. Ruelles merveilleuses, toutes parfumées de leur vie marchande, odeur fraîche des ananas, mêlée à celle des légumes ou des poissons secs, senteurs d'encens. Dans le fond d'une boutique, le marchand de riz vanne dans de grands paniers son grain qu'il fait sauter à larges volées. Ici, un petit cordonnier, assis sur un minuscule tabouret, à côté de trois petites boîtes de clous, répare la chaussure d'une chinoise qui attend le pied levé. A côté, un drapier coud à la machine, surveillant la rue par-dessus ses lunettes. Des poules picorent tout ce qu'une rue marchande peut offrir. Une famille accroupie autour d'une grande marmite, mange avec la précision des baguettes, les petits poissons roses qui garnissent chaque bol de riz. Partout des lessives sèchent, judicieusement accrochées dans un petit coin de soleil. Les Chinois sont très propres, petits visages lisses des enfants qui rient avec leurs longs yeux fendus en découvrant la couleur de nos cheveux.

Nous vagabondons jusqu'à 2 h à travers l'animation bruyante et colorée de Hong Kong. Les enfants vont à l'école, au coin d'une rue, un marchand de pâtisseries est assailli de leurs petites mains gourmandes. Nous sommes de retour à 3 h.

Le navire partira peu avant le coucher du soleil. Les jonques chinoises accotées à l'*Oldekerk* pour prendre sa cargaison sont parties, emmenant leurs familles, leurs chiens, leurs lessives, leurs cages à poules et leurs petits pots de plantes vertes vers d'autres quais. Les débardeurs ont fini leur travail, on remet les mâts en place. Bientôt, on lâche les amarres, et l'*Oldekerk* quitte doucement ce port de rêve. Dorées, les fumées de la ville chinoise traînent sur les collines. Les gratte-ciel de Hong Kong s'éloignent, se perdent entre la mer et les montagnes. Quelques jonques, avec leurs grandes voiles rapiécées, si belles qu'un Ubac ne peut l'imaginer, rentrent aux dernières lueurs d'un jour de soleil. Nostalgie profonde, amertume du départ. Les dernières îles se profilent encore, noires, entre le bleu sombre de la mer et le ciel qui s'étoile déjà.

Le soir au dîner, quatre nouveaux visages. Le couple américain et M. Peterson sont restés à Hong Kong. Les nouveaux visages sont trois dames américaines et un monsieur hollandais retraité, qui habite Genève depuis quelque temps, à l'Hôtel de la Résidence. Il aime notre ville et compte s'y installer. C'est un homme très distingué, aimable – bien plus intéressant que tous ces Américains. Nous pouvons parler de mille et une choses. L'atmosphère change, les trois dames sont fines, élégantes. On joue au bridge, on ne parle plus de « money », rires, vie de salon, toilettes.

LUNDI 31 OCTOBRE [1960]

Ce matin les officiers ont revêtu leurs habits d'hiver, ils sont bien plus impressionnants ainsi qu'en blanc. Le temps se rafraîchit, beaucoup de vent, beaucoup de tangage. Nous allons vers Kobe où nous serons probablement vendredi.

MERCREDI 2 NOVEMBRE [1960]

La vie continue. La mer est plus agitée. Tous le soirs, nous nous habillons en plus chic maintenant. Après le dîner (canard aux oranges) parties d'échec, bridge pour les autres, tout le monde est très galant, très courtois. Clair de lune, musique (*Petite Fleur* de Bechet), vie joyeuse.

JEUDI 3 NOVEMBRE [1960]

Ce matin nous passons près d'une île avec un grand nuage accroché à son sommet, un volcan, peut-être? A midi, le premier officier nous le confirme. Nous longeons l'île de Kyushu toute l'après-midi, le temps se rafraîchit de plus en plus. Sensei, notre professeur de japonais, nous quittera à Kobe. Il est très ému lorsque nous venons lui dire au revoir avant le dîner auquel il est arrivé en retard parce qu'il avait pleuré, explique-t-il.

VENDREDI 4 NOVEMBRE [1960]

Levée à l'aube pour voir notre arrivée entre des îles voguant dans les dernières brumes de la nuit, je suis impressionnée : le sol japonais est vraiment proche. Tous ces projets, toutes ces démarches aboutissent,

mon rêve se réalise. A 8h, nous entrons dans le port qui ressemble à la plupart des ports avec ses citernes en aluminium. Nous n'arrivons à Yokohama que le 7 ou le 8 novembre, l'*Odekerk* s'arrêtera à Osaka pour deux jours je crois.

Kobe – Yokohama_04-11_10-11_1960

KOBE, LE [VENDREDI] 4 NOVEMBRE [1960]

Premier contact avec le Japon. Le matin, nous errons à l'aventure dans les rues marchandes, au marché. La propreté des marchés suisses est bien inférieure à celle des étalages japonais. Chaque légume épluché avec soin, rangé avec amour en petites piles, brille de toute sa fraîcheur : petites bottes de cresson, grosses raves blanches ; couleur des carottes.

En fin d'après-midi, nous traversons la ville pour gravir les collines. La ville est étendue le long de montagnes qui bordent la côte, elle est couchée sur le flanc des collines. Plus nous montons, plus les rues deviennent simples, plus on nous dévisage. Les femmes portent en partie le kimono, la plupart ont des *getas*³⁶, socques de bois, sortes de petits tabourets qui toquent à chaque pas, plus traînant si c'est une femme ; quelquefois ils sont très hauts. Les kimonos sont quelquefois élégants, même somptueux, d'autres, tout simples, sont portés par de vieilles femmes ou par des gens moins aisés. Il est rare de voir un homme en kimono, mais nous en rencontrons tout de même. Au Japon, les enfants sont portés sur le dos comme en Chine, mais ils sont dans le kimono. Les rues sont si mauvaises qu'on ne peut y mener une poussette ou un pousse-pousse. Petites boutiques où l'on entre après avoir déposé ses chaussures, en montant une marche qui sépare le seuil et la rue du reste de l'échoppe. Boutiques de biscuits, blanchisseries (ce sont des hommes qui repassent), marchands de fruits, menuisiers, toutes avec leur petit rideau devant la porte, devantures des restaurants où l'on expose toutes les variétés de plats dans la vitrine avec les prix. Appétissantes devantures...

Nous atteignons le pied de la colline peu avant le coucher du soleil. La nuit tombe doucement sur la ville. Ici tout est silencieux. D'un petit vallon creusé au flanc des forêts s'élèvent les dernières maisons, les minces fumées du soir annonçant les repas. Silence merveilleux, serti d'un seul chant de grillon, silence coloré des derniers feux du jour qui

36 *Geta* 下駄 : chaussure formée d'un plateau de bois, souvent surélevé par des traverses et retenu au pied par des brides en tissu

jouent sur la forêt automnale, qui frissonne au petit vent parfumé des fumées rodant à l'approche de la nuit. Nous restons une heure à goûter ces délices de la terre, laissant tomber le soir, puis à travers la ville qui s'anime et s'allume, nous regagnons le bateau.

LE LENDEMAIN [SAMEDI 5 NOVEMBRE 1960]

Nous gagnons le port d'Osaka voisin de Kobe en une demi-heure. L'entrée au port est longue, le bateau doit attendre qu'on lui désigne sa place (qui sera la bouée 11). Nous ne sommes donc pas à quai et même assez loin car il faudra dix minutes pour atteindre en ferry-boat la terre. Cette fois il n'y a plus de problèmes d'argent : le ferry-boat est mis à notre disposition selon un certain horaire, par notre compagnie. Descendues à deux heures et demie après le dîner, nous prenons le bus qui nous mènera au centre d'Osaka (deuxième ville du Japon, trois millions d'habitants) en quarante minutes.

Il y a eu des troubles au bateau : le capitaine, jaloux des officiers qui ont une très bonne entente ensemble et sont très aimables avec nous, nous interdit tout contact, nous ne devons plus leur parler, le *chief officer* ne doit plus passer ses moments libres avec les autres, bref l'atmosphère du bateau se tend. Nous en sommes toutes nerveuses, le capitaine est très peu aimable, nous ne savons pas vraiment ce qui est interdit ou pas. Notre seule envie est d'aller au cinéma pour nous détendre et oublier cette vie communautaire si pénible ces derniers jours.

Dans le bus, deux jeunes gens nous renseignent en anglais au sujet du prix et engagent une longue conversation. Apprenant notre désir de cinéma, ils offrent de nous accompagner. Ils sont libres, ayant terminé leur travail : ils sont tous deux policiers au port d'Osaka (contrebande). Nous voyons un magnifique film japonais difficile à comprendre, car nous sommes entrés vers le milieu de la projection. Film de la qualité de *La porte de l'enfer*, un peu inférieur.

Après, nos deux aimables compagnons, tout heureux d'exercer leur anglais, se proposent de nous montrer le centre de la ville. Rues sans automobiles, couvertes, très animées, aux mille boutiques, bars, restaurants, avec leurs enseignes lumineuses ; leurs lampions, les réclames peintes sur des drapeaux, le bruit des getas, de la conversation,

de la musique japonaise qui s'échappe des boutiques. Nos gardes nous conduisent au restaurant où nous goûtons des sushis, mets japonais, servis sur un plateau ovale de bois laqué : petits pâtés de riz, entourés d'une algue, parés de différentes sortes de poissons crus, relevés de moutarde, le tout en bouchées mesurées que l'on saisit avec les baguettes sans les couper avant. Si elles sont trop larges, il faut en mordre une partie, sans lâcher le reste que l'on trempe dans la sauce de soja (toujours sans le lâcher) pour le porter ensuite à la bouche, épreuve difficile pour notre premier repas japonais. Le repas, accompagné de thé vert, est excellent, le poisson cru délicieux.

Puis nos deux policiers nous emmènent dans une sorte de cabaret où l'on écoute, après avoir bu un drink (qui sert de ticket) à l'étage en dessous, du jazz ou de la musique de danse jouée par un orchestre. Nous sommes installés bien tranquilles, comme au concert pour écouter les trois orchestres qui se relaient : chansons américaines, italiennes, japonaises, sud-américaines, tous les refrains à la mode, un peu japonisés. Les chansons italiennes y gagnent, deviennent des mélopées, moins romantiques, plus nostalgiques et plus retenues. Le public, très jeune, étudiants pour la plupart, écoute sans manifestation les chansons les plus déchaînées d'Elvis Presley dans une étrange ambiance, à la fois exubérante et mesurée.

Il est trop tard pour attraper le ferry-boat de 8 h. L'un des policiers nous invite chez lui. Ils sont célibataires et vivent dans des chambres louées. Nous allons chez eux écouter des disques de musique japonaise, des chansons de soldats... Nous bavardons, assises sur des coussins, ayant laissé nos chaussures à la porte. Ils descendent de samourais et continuent le métier de leurs ancêtres sous une forme plus moderne. Aimables et courtois, ils nous raccompagnent au port en taxi. Nous avons, grâce à eux, été initiées à la vie japonaise.

DIMANCHE [6 NOVEMBRE 1960]

Nous visitons l'après-midi le *Big Castle* d'Osaka. Reconstitué en 1925 en béton, l'aspect extérieur fidèlement copié. Triste construction à l'intérieur : ascenseur et béton. Des foules défilent toute la journée, on monte au sommet du château, on fait le tour de la galerie : vue automnale

sur la ville immense baignée des fumées rouges noires ou blanches des usines et des brumes de novembre. Pas un seul étranger, seule la foule japonaise endimanchée, chacun avec son appareil de photo, en prend sans cesse. Des étudiants font mille stratagèmes pour nous photographier, ayant l'air de rien si nous nous apercevons de leur dessein. Familles ahuries de la campagne ; grand-maman avec son petit chignon qui serre ses très rares cheveux, toute ratatinée dans son kimono gris ; les petits enfants ont noués leurs friandises dans un beau foulard ; le père explique, le grand-père palpe les pierres des murailles et la mère rajuste le dernier-né sur son dos. Le temps est doux, ensoleillé. Les couleurs des kimonos, la gaieté des étudiants sont presque plus intéressants que le château lui-même.

Le soir, deux officiers nous invitent à les accompagner au port. Sortie de marins dans les bars, où quatre, cinq ou six filles en kimono ou robe de poupée occidentale, en chignons-tours et à la voix pointue, papillonnent, un peu étonnées de voir les marins accompagnés. Musique à la mode, chewing-gum. Les matelots, en général, se saoulent, vont d'un bar à l'autre et rentrent au bateau, ayant oublié un moment leurs tracas ou la nostalgie de leur port d'attache. Il s'agit pour eux de passer le temps le mieux possible : boissons, filles, rires trop violents, brutalité d'Occidentaux auxquels sont habitués leurs hôtes.

LUNDI [7 NOVEMBRE 1960]

Fatiguées par nos sorties, nous restons au bateau pour sortir de nouveau avec deux autres officiers le soir. Même ambiance, pas très drôle : discussions, whisky. Nous regardons la vie nocturne des marins, qui ne nous semble pas si amusante.

MARDI [8 NOVEMBRE 1960]

Nous avons juste le temps d'aller au musée municipal d'Osaka ce matin. Nous prenons le bus. Quarante minutes pour atteindre la gare principale et 15 centimes suisses environ le prix du transport. A la gare, nous nous renseignons : en vingt minutes de métro, nous atteindrons le musée. Dans le métro, un étudiant nous voyant très embarrassées avec d'étranges tickets, nous aide, tout heureux de parler anglais. Il nous

accompagne au musée qu'il n'a jamais vu. Nous avons une chance extraordinaire : une splendide exposition de céramique. Céramique vieille de trois mille ans avant J.-C. jusqu'au premier millénaire de notre ère, magnifiques pièces. Il y a encore des vieilles poteries chinoises, coréennes, égyptiennes, grecques, étrusques, iraniennes, péruviennes, finlandaises, toutes très anciennes. Notre étudiant nous emmène ensuite au restaurant où il prend ses repas quelquefois. C'est un restaurant populaire, au va-et-vient continu, où l'on nous sert un grand bol de riz, garni d'œufs et de champignons, des légumes accompagnés de bouillon et de thé. Un taxi a juste le temps de nous ramener au dernier ferry-boat. Nous quittons Osaka vers 3 h.

MERCREDI 9 NOVEMBRE [1960]

Vingt-quatre heures plus tard, nous arrivons à Yokohama, port perdu dans les brumes. Un télégramme envoyé le matin aura averti Kimie Takeda de notre arrivée. Effectivement, quand nous arrivons à quai vers 5 h, elle nous attend. Le capitaine ne nous a pas dit au revoir, l'ambiance du bateau devenait insupportable. Nous le quittons avec bonheur, mais un peu nerveuses dans l'appréhension de notre nouvelle vie. Il a fallu deux heures et demie au taxi pour nous mener chez Kimie-san. Le trafic congestionné de fin de journée ralentissait au pas quelquefois notre route. La chambre réservée n'est pas prête, car, par erreur nous avons annoncé notre arrivée pour le 11. Kimie nous invite chez elle. Nous sommes mortes de fatigue, d'émotion. Je peux à peine suivre la conversation des hôtes de Kimie, très questionneurs. La maison de Kimie, située près du centre de la ville, est charmante : maison japonaise avec parois coulissantes en papier. Nous partageons son dîner, puis on nous prépare nos couchés. Les futons³⁷ sont sortis de l'armoire et étendus sur les tatamis³⁸ et garnis d'épaisses courtépointes. Kimie dort à côté de nous. Elle est charmante, sa maison très confortable.

37 *Futon* 布団 : matelas fin posé sur le sol, replié et rangé durant la journée

38 *Tatami* 畳 : natte en paille de riz servant de revêtement de sol traditionnel. Leur mesure standard sert d'unité pour définir la taille des pièces.

JEUDI 10 NOVEMBRE [1960]

Cette fois, nous entrons dans la vie japonaise. Réveillées par la lumière que tamisent les cloisons de papier et les bambous du jardin que le soleil perce, nous nous préparons à vivre notre première journée japonaise. La délicatesse de Kimie nous met tout de suite à l'aise. Après le petit déjeuner, elle nous emmène, avec un de ses locataires, Bill, Américain en permission qui fait son service militaire en Corée où il organise les séances de télévision pour l'armée. Elle nous conduit à un temple ancien de 300 ans, très beau ; si beau, au milieu des tombes anciennes, parmi les arbres automnaux, que l'émotion nous coupe les jambes. Une femme en kimono arrange un bouquet devant un tombeau : chrysanthèmes.

Puis nous allons visiter le parc d'un grand général : merveille, à chaque pas une estampe, un petit pont rouge, des lanternes de pierre, un ruisseau où tourne la roue d'un moulin, une carpe dans l'eau d'un petit lac, l'ombre d'un bambou, un parapluie en papier posé contre une vieille poutre, des pierres disposées si harmonieusement...

Christine et moi sommes si sensibilisées par toutes ces découvertes que nous ne tenons plus sur nos jambes. Imaginez la beauté des plus belles estampes rencontrée à chaque détour d'un sentier aménagé avec art, dans un jardin où chaque détail est conçu pour la beauté. Nous visitons une maison destinée à la cérémonie du thé, un pavillon plutôt, merveille d'équilibre, de proportions architecturales à l'échelle intime de l'homme, si dépouillé que seule la beauté des matériaux émeut. Dans le *tokonoma*³⁹ (niche aménagée dans la pièce) une estampe dédiée à l'automne, un bouquet de chrysanthèmes, Kimie nous apprend qu'elle a un diplôme de l'art de la cérémonie du thé.

Nous poursuivons notre promenade dans le jardin : ici, un arbre qui porte les fruits kakis⁴⁰ oranges, mûrs à cette saison. Nous en avons goûté un hier soir. C'est une nouvelle estampe. Là, des canards dorment au soleil, sortis eux aussi d'un pinceau de peintre. Kimie a pris des leçons

39 *Tokonoma* 床の間 : Alcôve surélevée où est exposée une calligraphie, une composition florale, ou autre création généralement en lien avec la saison ou les circonstances.

40 Kaki 柿 : Diospyros kaki L.f., ou plaqueminer

de peinture, elle nous propose de nous montrer une fois la préparation des pinceaux, des encres. Elle nous parle de la carpe : son nom en japonais, *koi*, signifie aussi amour, associé avec le caractère *hito* (homme) cela donne *amant*. Kimie nous promet des merveilles, elle connaît beaucoup de gens, elle est elle-même très cultivée, délicate. Hier soir elle nous a présentées à un de ses amis photographes, Japonais né en Amérique et qui loge dans la même maison que nous et s'occupera de nous. Il connaît une masse de choses et nous mènera voir des expositions, etc.

Notre séjour s'annonce merveilleusement. Notre futur hôte, Monsieur Yamamoto, est paraît-il professeur de français et d'anglais. Nous logerons dans un très beau quartier résidentiel.

Tokyo_10-11_22-11_1960

TOKYO LE [JEUDI] 10 NOVEMBRE [1960]

Donc nous sommes à Tokyo... Je ne peux le croire, ce rêve se réalise au-delà de mon imagination.

TOKYO, LE MERCREDI 14 OU 15 [16] NOVEMBRE [1960]

Voici une semaine de vie passée à Tokyo. Apprentissage d'une ville, adaptation à la vie japonaise. Assise sur les tatamis, dans notre chambre japonaise, je vous écris, grignotant des petits pois rôtis, sirotant une tasse de thé vert. Nous habitons dans le quartier de Seijo, à une heure du centre de Tokyo, treize stations de train, puis le métro (subway) pour arriver au centre.

Un ange gardien nous protège, nous conduit, la chance nous accompagne. Le locataire de M. Yamamoto, Japonais né en Amérique, photographe, son nom est Henry Yamada, nous accompagne, nous initie aux achats, aux divers parcours des trains, bus et métro ; il partagera notre appartement dans quelques jours et installera son atelier de photo dans notre cuisine. Il veut nous conseiller pour l'achat d'un appareil de photographie et nous apprendre son métier. J'ai été hier à l'ambassade suisse signaler ma présence ; pendant que je parlais avec le secrétaire, M. Nicolet, la porte s'est entrebâillée et on a demandé si le fromage était arrivé, toute l'ambiance suisse... Christine, à l'ambassade de Suède, a été beaucoup plus chaleureusement reçue, nous fûmes invitées à un buffet froid le lendemain. Soirée où se trouvait M. Koyama, célèbre connaisseur en céramique, qui a écrit plusieurs ouvrages à ce sujet, dont un qui est celui, je crois, que Lambercy a, il nous a invitées à venir le voir chez lui à Kamakura. Il est charmant et nous offre son aide pour tout ce dont nous aurions besoin. Le secrétaire, M. Falkman, de l'ambassade suédoise, a vécu à Genève ; ses parents habitent à Asnières. Nous avons rencontré encore un célèbre explorateur suédois, M. Bergmann ; nous étions très intimidées lors de cette soirée, douze à quinze personnes parlant anglais, suédois, français et japonais dans les magnifiques salons de l'ambassade. Nous avons fait aussi la connaissance de M. Hara, chef

de rayon (artisanat) dans un très grand magasin, qui organise pour nous un voyage à Mashiko, centre potier célèbre où vit M. Shôji Hamada [1894-1978], un des trésors nationaux [« Trésor national vivant » (TNV) depuis 1955] que nous irons voir. Il devait venir à la soirée suédoise mais la cuisson d'un four l'en a empêché. Vous voyez donc, tout le monde s'empresse de nous procurer le plus de choses possibles.

Dimanche passé nous avons visité le musée du *Mingei-kan* (art folklorique), en compagnie du photographe qui nous traduit les explications japonaises. Il nous accompagnera à Mashiko et aussi probablement à Kyoto et Nara ou Seto, voyage que M. Hara prépare aussi pour nous. Aujourd'hui, j'ai enfin réussi à joindre les Herbert qui nous invitent à passer la soirée de vendredi avec Hélène Kazantzaki [la femme de l'écrivain].

Je laisse ici ma lettre, nous allons nous coucher, il faut sortir de l'armoire le futon, grand matelas, qui sera recouvert d'une sorte d'épaisse courtepointe, un petit oreiller complètera notre lit. On y dort très bien, les lits sont bien plus vite faits le matin, on plie en quatre la courtepointe, en deux le futon et hop dans l'armoire, plus trace de chambre à coucher. Le soleil, le matin, nous éveille, réchauffant la chambre à travers les *shoji*³⁶, portes en papier qui séparent la chambre du couloir qui l'entoure.

MARDI 22 NOVEMBRE [1960]

Je vous donne rapidement mon journal depuis mon arrivée.

Donc le [jeudi] 10, visite au jardin du Général

le 11, vendredi, déménagement chez M. Yamamoto

le 12, samedi, promenade dans les petites rizières voisines

le 13, dimanche, visite au musée d'art folklorique

le 14, lundi, visites aux ambassades de Suisse et de Suède

le 15, mardi, invitées le soir chez l'ambassadeur de Suède

le 16, mercredi, après plusieurs heures de recherches, nous retrouvons M. et M^{me} Herbert et M^{me} Kazantzaki.

Jeudi 17, nous allons seules, Christine et moi en ville, une demi-

36 *Shoji* 障子 : écran coulissant en papier translucide servant de paroi dans l'architecture traditionnelle japonaise

heure de train et ensuite une demi-heure de métro nous conduisent au centre de Tokyo, près de la Ginza, rue principale, où se trouve un grand magasin qui présente chaque semaine, dans un espace réservé pour cela, quelques expositions intéressantes. Cette semaine, exposition de poterie « vieux Bizen », grès sans émail, datant du X^e au XII^e siècles. Pièces magnifiques, même technique que celle de Saint-Amand-en-Puisaye ou Verneuil ; les cendres du feu vernissent le grès donnant de magnifiques matières. Formes extrêmement belles, simples, pures, quelques incisions les décorent parfois. Beaucoup de visiteurs, de vieux hommes en kimono (ou en habits occidentaux), très révérencieux envers les poteries, étudiants dans leur uniforme, tous admirent longuement chaque pièce, des femmes en kimono ou en habits occidentaux. En rentrant nous nous trompons et prenons un train au lieu du métro qui prendra deux fois plus de temps ; qu'importe, nous nous débrouillons très bien, sachant trouver l'entrée ou la sortie des gares, des trains ou des métros, prenant nos billets toutes seules, nous faisons nos courses, achetant toutes sortes d'étranges nourritures.

Vendredi 18. Dîner avec les Herbert, ce fut un grand plaisir de parler français toute une soirée, je dois dire que j'ai énormément parlé, la langue déliée par le *saké*³⁷, alcool japonais que l'on boit chaud, délicieux, qui vous procure un état de bonheur. Ils nous ont invitées dans un petit restaurant japonais spécialisé dans l'*O*³⁸ *fugu*³⁹, poisson le plus fin du monde, dangereux s'il n'est pas préparé par quelqu'un qui a une patente de l'Etat. Certains Japonais n'en ont jamais mangé. Préparé cru, en minces tranches, que l'on saisit délicatement avec des baguettes, puis

37 *Saké* 酒 : vin de riz, produit par brassage et non par fermentation. Assez peu alcoolisé, il se boit généralement tiède.

38 *O* 御 : Ce préfixe, prononcé « o » ou « go » selon l'origine des mots qu'il précède, sert de formule de respect pour désigner quelque chose qui n'appartient pas à la personne qui parle. Souvent traduit par « honorable », son usage devant certains mots est devenu systématique au point de les rendre indissociables (cf. plus loin *ofuro*).

39 *Fugu* 河豚 : poisson contenant un neurotoxique mortel, la tétrodotoxine. Seuls les cuisiniers patentés, capables au terme d'un long apprentissage d'en retirer les parties toxiques, sont autorisés à les préparer. En manger est considéré comme particulièrement raffiné.

trempé dans une sauce préparée par l'hôtesse même devant nos yeux, c'est un délice ; puis on nous apporta un réchaud et l'on fit cuire le même poisson, mais en plus grosses tranches, dans une eau fine que l'on utilisait aussi pour bouillir des petits cubes, faits avec de la farine de haricot et des feuilles de chrysanthème, tout était délicieux ; puis on nous sert du riz que l'on mange avec l'eau de cuisson, le tout se couronne par la dégustation d'un kaki qui par sa douceur calme la bouche enflammée par les sauces. Assis sur les tatamis, les femmes doivent servir les hommes en premier, on ne se sert jamais soi-même, votre voisin remplit toujours votre bol de saké. Quel plaisir de revoir Heleni. Nous nous racontons nos voyages. Huguette Herbert prend des cours de cérémonie du thé, Jean Herbert va d'une conférence à l'autre. Ils partent le 28 pour Kyoto. Heleni ne restera que jusqu'au début de janvier, Huguette désire rester une année. Nous nous reverrons certainement souvent.

Samedi 19. Les Herbert ont rencontré un professeur de la plus grande université de Tokyo, M. Fujisawa, qui s'occupe d'échanges culturels Orient-Occident. Herbert lui parle de nous, à lui et à un samouraï présent aussi, qui offrent de faire quelque chose pour nous ; nous sommes donc invitées le soir à un dîner où nous rencontrons ces deux hauts personnages. Dîner dans une nouvelle petite auberge où, sur les tatamis toujours, nous dégustons des petites viandes de bœuf et de poulet rôties sur un feu de charbons de bois, posé sur la table ; après un long interrogatoire sur nos problèmes financiers, sur notre ambition d'étude de poterie (éthique, technique, idéal), le samouraï qui est le donateur se faisant traduire par le professeur qui parle le français toutes les explications, nous offre une bourse de 5000 ¥ par mois pour une année nous promettant plus pour le mois d'avril... Herbert assis à mon côté me conseille pour ma réponse avec toute sa diplomatie. Les remerciements sont un moment émouvant, je fais de belles phrases qui sont traduites, le samouraï qui est poète en déclame de son côté, traduites elles demandent de nouveaux compliments. Puis le samouraï poète nous chante des poèmes ou des chansons de Kyoto, du Kinshu, de samouraï : soirée japonaise charmante, et nous voilà riches d'une bourse qui nous paie tout juste le métro chaque jour pour les deux, mais pour une année ; nous voilà devant la possibilité de rester, enfin cela se décidera plus

tard, peut-être Henry pourra-t-il nous rejoindre. Le samouraï qui habite dans la même direction que nous, nous reconduit à la gare de Shinjuku en taxi, il nous invite à prendre du café, nous offre une grande boîte de pâtisserie japonaise, dans le taxi nous nous apprenons mutuellement à compter. Il a tout à fait l'attitude d'un samouraï, noblesse, générosité, franchise, il s'est, paraît-il, coupé les deux doigts qui lui manquent, en signe de protestation lors de la dernière guerre.

Dimanche 20. Nous mangeons les pâtisseries, elles contiennent toutes de la pâte de haricot ou blanche ou rouge, très sucrée... très nourrissantes elles demandent d'être accompagnées par du thé, ce délicieux thé vert bu sans sucre, qui vous parfume la bouche, qui vous transporte dans un état de pensées heureuses. Dimanche soir, nous sommes invitées à voir la bibliothèque d'une dame américaine, vivant au Japon depuis trente-cinq ans. Pénible réception. La dame énorme, excitée, ne parlant que l'anglais avec un fort accent américain, ne possède que des porcelaines et des sculptures chinoises-japonaises, dans une maison orientalisée au siècle dernier, elle rit et fait trembler toute la pièce. Ses livres sont vieux, style 1900, seul avantage : deux petits bons gâteaux servis avec de l'affreux café.

Lundi 21. Visite des magasins. J'ai oublié de vous dire, dimanche soir quand nous rentrons, M. Yamamoto nous invite pour déguster une nouvelle pâtisserie dans une chaude atmosphère familiale, il avait préparé une sorte de leçon japonais-français. Il nous apprend le japonais, nous apprenons le français à sa femme, à sa fille et à Henry [Yamada], nous corrigeons sa prononciation, toute la leçon est accompagnée par la télévision, télévision que chaque foyer possède, les plus misérables baraques ont leurs antennes. Ils sont charmants et nous réchauffent le cœur.

Mardi 22. Nous prenons le train, trois stations vers la campagne, promenade le long d'un fleuve, calme entre ses digues, roseaux d'automne, galets gris, noirs, roses, pêcheurs, ciel gris de novembre, fermes dans la campagne au toit de chaume. La terre noire ou jaune ocre, maisons aux tuiles bleues, campagne-banlieue, dans le lointain des collines boisées, que nous irons revoir un autre jour.

NOURRITURE

Au Japon, toujours légère, facile à digérer, souvent salé et sucré ensemble, sur du riz une sorte d'omelette un peu sucrée avec des petits légumes et des crevettes – ou des champignons, sauce de soja – le thé vert subtil au palais, goût fin, l'aliment est goûté pour lui-même. Nous allons souvent au restaurant où pour 100 ¥ nous avons une grande assiette, plutôt un grand bol de riz ou de nouilles accompagné de poisson, d'huîtres, de saucisses, de champignons, de légumes, de moules, de mille choses diverses, à son choix. Petit poisson d'un centimètre, salé, que l'on déguste avec une rave râpée. Tranches de crustacé élastique, bizarre, mais très fin de goût, macérées dans une sauce au citron, poisson cru, poisson sec, poisson fumé, bouilli, rôti, frit dans la pâte, rose, blanc, noir, roulé dans une algue... Pâte de haricots rouges, blancs... en pâtisserie, en soupe, en petit cube, préparée de toutes sortes de manières. Dans les magasins nous sommes tentées par des boîtes qui contiennent des algues apprêtées de mille façons, par des grains de haricots confits, par des crevettes encoquillées macérant dans une sauce noire, des tranches de champignons, des poudres jaunes, rouges, brunes, grasses et odorantes, nous goûterons à tout cela, il nous faudra des mois pour tout connaître.

Les légumes sont énormes, des carottes longues comme le bras, on en achète une à la fois, des navets-courges, des laitues comme trois des nôtres, des choux, des céleris, des concombres, radis, poivrons, cresson, épinards... Hier soir nous avons acheté à un marchand ambulancier qui parcourt les rues en criant, tirant sa charrette où elles rôtissent sur un feu de charbons de bois, des patates douces délicieuses. Partout nous voyons ces charrettes éclairées de leur lanterne rouge, voguant dans la nuit, balancées par la démarche de l'homme; elles laissent une traînée d'odeur douce, fleurant le bois et la patate douce grillée [焼芋 *yakiimo*]. A Tokyo ils psalmodient ou sonnent des clochettes pour annoncer leur venue, à Osaka, perdus dans la nuit, c'était une nostalgique mélodie jouée à la flûte. Ils réchauffent les nuits froides de novembre.

TEMPS, CLIMAT

Certains jours de soleil, d'autres couverts, quelquefois la pluie, le soleil chauffe très vite les maisons, les nuits sont très froides, humidité

toujours présente. Le temps est assez semblable à celui de novembre à Genève quand il n'y a pas de brouillard, peut-être un peu plus chaud. Toute la végétation prospère, les kakis sont juste mûrs maintenant. Fruits oranges sur les arbres dénudés sans feuilles, nuits étoilées souvent, il ne gèle pas.

MÉTRO, TRAIN

Les sièges sont bas, on se précipite sur les places libres, sans égard pour les personnes âgées ou pour les femmes, la plupart font de grands trajets et dorment, leur tête tombe sur l'épaule d'un voisin. Il est rare de voir des blancs dans les trains et les métros, on nous dévisage souvent, nous avons l'impression d'être des noirs à cause de la curiosité que nous éveillons.

Les Japonais restent toujours très calmes même au moment très animé de six heures du soir. Ils ont toujours une attitude très correcte vis-à-vis de nous, bien souvent nous voyant embarrassées à un carrefour, ils nous conduisent à l'endroit que nous cherchons. Si nous sourions à un enfant, la mère sourit toujours avec nous, enfants portés sur le dos, bien au chaud, dans une grande veste kimono doublée, à col de velours. Femmes âgées, portant de lourdes charges emballées dans de grands foulards, souvent de beaux batiks. Jeunes filles en kimono, aux coiffures savantes, maquillées soigneusement, les mains toujours soignées, chez toutes les ongles polis, taillés en amande ; jeunes filles modernes en pantalon et pull ; vieux ouvriers vêtus de vestes de toile bleue, imprimées des lettres ou du signe de l'usine où ils travaillent ; étudiants avec leur col de celluloïd et leur uniforme noir aux boutons de métal ; écolières en vestes marines à grand col. Nous sommes tellement habituées à leur physionomie que lorsque nous apercevons nos images dans les glaces nous nous étonnons de notre pâleur, de nos cheveux jaunes, de notre nez proéminent, des yeux si enfoncés dans le visage et si bleus. Quelquefois de vieux hommes de la campagne quittent leurs getas et se mettent en tailleur sur les banquettes couvertes de velours bleu des trains. Dans les rue la démarche traînante donnée par les getas (ou pantoufles tenant mal aux pieds) donne une allure plus douce surtout si le pas est entravé par un kimono étroit ; démarche balancée, rythmée par le son des socques

de bois. Attitude toujours calme, fatiguée dans les trains le soir, toujours correcte, d'égal à égal vis-à-vis de nous, humaine comme partout.

Dans les trains je vois jusqu'au fond du wagon par-dessus les têtes, Christine se perd dans la bonne moyenne. Bruit de la rue, bruit des voitures, des klaxons, des trains sur leurs rails qui crient au contour, bruit fatigant, ininterrompu, odeur de voitures ; je n'ai jamais vu un cheval, quelques pigeons dans les coins tranquilles. Plus que le bruit, le mouvement des affiches lumineuses constamment changeantes, néons de couleurs partout, est fatigant. Chaque boutique a son néon, les toits supportent d'énormes constructions de néons qui changent d'allure, vagues de couleurs différentes aux variétés multiples, glorifiant quelque pâte dentifrice.

ARCHITECTURE

Tout Tokyo a été reconstruit depuis la guerre. Il y a le faste des grands *Department Stores*, luxe de marbre, granit, laiton, aluminium, aux huit ou neuf étages, le lépreux noirci des immeubles en béton sans recherche architecturale, l'improvisé des petites boutiques accotées entre deux buildings ; il y a quelques façades très belles, aux matériaux purs, justes de rapport entre eux, plots de béton façonnés, céramique (carreaux), bois, béton, verre, pierre, métal ; il y a les charmants petits restaurants, bois, bambous, papier, proportions humaines, portes coulissantes, sol en tatamis, écran de papier ; l'entrée est toujours protégée d'une série de trois ou plus morceaux de coton aux beaux caractères blancs sur le bleu de bains de batiks ; les lanternes rouges ou d'autre couleur. L'intérieur d'une maison japonaise – avec ses justes proportions, ses matériaux purs – est toujours harmonieux, la lumière douce traverse les shojis. Chambres réservées à la vie de l'homme qui s'assied par terre, délicatesse des matériaux pour ceux qui enlèvent leurs chaussures, fragilité et légèreté d'une maison qui subit les tremblements de terre.

La ville de Tokyo est immense, et immensément variée dans son architecture, par ses habitants conservateurs ou modernisés – chewing-gum et getas : petites maisons le plus souvent d'un étage, belle la nuit, animée des couleurs des néons, laide souvent par l'hétéroclite de ses constructions, charmante dans une petite rue, villageoise quelquefois par

ses maisonnettes dans leur jardin, banlieusarde aux carrefours, industrielle avec ses hautes cheminées dans certains quartiers; variée, mais vivante, joyeuse souvent, immense avec peut-être sa cinquantaine – ou plus – de *Grand Passage* [ancien grand magasin genevois]. Nous traversons une rue entière de bouquinistes.

Une chose merveilleuse au Japon : les chants que chacun chante, doux et nostalgiques, rythmés quelquefois ; vous vous rappelez peut-être le chant du petit garçon dans *L'Homme au pousse-pousse*, il en existe beaucoup de semblables.

Tokyo et Mashiko_23-11_11-12_1960

Tokyo, le [jeudi] 1^{er} décembre [1960]

RÉCIT DU MERCREDI 23 NOVEMBRE [1960]

ET DES JOURS QUI SUIVENT

A cinq heures du soir nous sommes invitées avec Henry le photographe, au *Seibu Department Store* – ce grand magasin – pour mettre au point un plan de voyage, premièrement à Mashiko, deuxièmement dans tout le Japon. M. Kato, potier à Yokohama, M. Hara, chef du département « artisanat » du magasin que nous connaissons grâce aux recommandations du professeur de céramique de Christine, élaborent pour nous tout le plan. M. Ando, chef général du *Seibu* nous rejoint après, et tous ensemble, dans les splendides voitures avec chauffeur de ces messieurs, nous allons dîner. Mal avertie de leurs projets, je n'ai mis que ma petite jupe de velours et un pull, tant pis ! Nous traversons tout Tokyo, entre autres un immense cimetière, pour arriver dans une petite ruelle, à la porte d'une très discrète, mais très raffinée auberge japonaise ; à l'entrée, des servantes nous apportent des pantoufles, puis nous mènent dans une autre aile de la maison, séparée par un pur jardin japonais, pin tordu, eau où nagent des poissons rouges, très belles pierres moussues, gravier, lanternes sculptées en pierre. Dans la salle, où tout était préparé pour nous, elles nous apportent des serviettes bouillantes pour nous essuyer le visage et les mains, coutume très agréable, puis du thé vert. Salle parfaite, tatamis et table basse, dans le tokonoma un poème calligraphié, une branche de pommier du Japon blanc fleurie. Puis nous allons dans la pièce voisine pour goûter au tempura³⁶, repas composé de poissons en hors-d'œuvre avec sauce relevée, des fruits de ginko (d'étranges et délicieux légumes) et des morceaux de poulpe *inkfish* ou seiche, puis des écrevisses en beignets, frits devant nous par le cuisinier qui saisit avec des longues baguettes les beignets de poisson de diverses sortes, de concombre, de poulpe, qui varient le menu. Après, on nous apporte un

36 *Tempura* テン普拉 : mot dérivé du portugais ; beignets de poisson et légumes servis sur un bol de riz

grand bol de riz blanc et de la soupe aux haricots ; bouillon merveilleux de délicatesse, de velouté, merveilleux par la finesse de ses goûts. Nous sommes, je pense, dans un des plus fins restaurants de Tokyo et probablement un des plus chers, et si mal vêtues... Nous retournons dans la première chambre pour peler une mandarine. Conversations gaies, gaîté allumée par le saké qui accompagne tout le repas, saké qui est versé à mesure que nous vidons nos coupes par la servante qui s'occupe de chacun personnellement. Nous allons ensuite admirer le jardin tout brillant de pluie, ce soir-là. Et après... selon la coutume japonaise qui veut qu'un dîner d'« affaires » se termine ainsi, nous allons dans un des plus sélects night clubs de Tokyo, le « Hanabasha », achever notre soirée, toujours mal vêtues, à notre grande honte. Strip-tease, danses espagnoles, acrobaties, danse sud-américaine, danse du feu, chansons... Avec des intermèdes, où les couples dansent, conduits par deux orchestres amenés sur des podiums roulants, en grande livrée. Nous sommes invitées à danser par nos hôtes, moi, si grande avec ma pauvre petite jupe à côté de grandes toilettes décolletées, mais qu'importe... M. Hara dit que l'essentiel est de rendre la vie gaie. Whisky de la meilleure marque « Old quelque chose » [Old Suntory], discussion poterie, philosophie, voyage : M. Ando était l'année dernière à Zurich pour visiter entre autre les jouets « Weber ». De ravissantes japonaises viennent s'asseoir à notre table, une par monsieur. A minuit le directeur nous ramène avec sa propre voiture à Seijo, voyage de trois quarts d'heure sur les très mauvaises routes qui conduisent à notre quartier. Nous étions ébahies de notre soirée, nous pensions aller de cinq heures à sept heures pour discuter un moment dans des bureaux, puis revenir à la maison ; au lieu de cela, nous vécûmes une nuit fastueuse à la charge du *Seibu*, je pense. Bref, notre voyage à Mashiko est organisé, nous partirons lundi, puis de retour, nous achèverons nos préparatifs pour celui qui ira jusqu'au sud, dans l'île de Kyushu.

JEUDI 24 [NOVEMBRE 1960]

Nous sommes encore invitées ce soir par M. Yokoyama, l'ami de Tante Hilde, à six heures à la gare de Tokyo, nous devons le rencontrer à tel guichet. Nous nous trouvons facilement ; il est charmant, distingué tout en étant très cordial. Il nous emmène à la Ginza Street pour nous

montrer les magasins, il parle très bien le français et nous raconte mille choses intéressantes. Il nous emmène ensuite dans un restaurant très animé où l'on mange de l'Ofugu, poisson que nous avons goûté avec les Herbert. Puis il nous invite à un dessert japonais dans une pâtisserie plus calme où il nous parlera de son fils et de sa fille. Pâtisserie étrange faite de carrés de gelée d'agar-agar, de fèves haricots, en grains confits, de quatre fraises et de pâte de haricot rouge le tout arrosé de sirop ; un peu difficile à terminer. Il nous conduit ensuite jusqu'à notre train en nous promettant son aide pour la prolongation du visa de Christine. Il me semble que je ne vous parle que de nourriture mais elle est si fine, si équilibrée au Japon, si délicate...

VENDREDI 25 [NOVEMBRE 1960]

Vu une exposition de céramiques d'un groupe de potiers de Bizen, intéressante, mais souvent on sentait la décadence, le reflet du vieux Bizen. Même technique approximativement qu'à Saint-Amand-en-Puisaye. Les cendres du feu tombant sur les pièces créent la glaçure par leur combinaison avec la terre.

SAMEDI 26 [NOVEMBRE 1960]

Derniers arrangements pour notre voyage à Mashiko. Nous achetons chacune une caméra *Pentax* de 28'000 ¥, 224 francs environ, avec le conseil d'Henry qui utilise professionnellement un même appareil. On peut prendre des photographies jusqu'à cinquante centimètres. On peut régler très facilement la netteté, impossibilité de tirer deux photos sur le même cliché, etc... J'espère pouvoir illustrer ce journal de bonnes photographies.

DIMANCHE 27 [NOVEMBRE 1960]

Repos, couture, lettres de remerciements.

LUNDI 28 [NOVEMBRE 1960] MASHIKO

[Le récit de cette journée à Mashiko sert de base à l'article « Chez les potiers traditionalistes du Japon » publié dans le *Journal des Musées de Genève*, n° 21, 1962, p. 10-13.]

Premier voyage seules au Japon

Parties à neuf heures ce matin, pleines de courage et d'appréhension, parties seules pour quatre jours environ. Nous prenons le train jusqu'à Shinjuku, une des gares de Tokyo, puis un autre train nous mène à Ueno, autre gare de Tokyo, où nous trouvons sans trop de difficulté le train pour Oyama, station où nous changerons de ligne. Seijo-Ueno. 9h à 10 h 13. De Ueno à Mashiko, deux heures et demie de route. Nous quittons tout doucement les faubourgs de Tokyo, aux usines se mêlent de plus en plus les champs de riz, qui sont fauchés à cette saison, champs verts piquetés de chaume, la paille de riz sèche soit en gerbes sur des perches de bambou soit pendue en petits chapeaux pointus le long des vignes qui cernent chaque champ. De plus en plus de maisons couvertes de chaumes. Le ciel s'éclaircit, nous laissons les fumées de la ville pour l'air pur et vif de la campagne (il a gelé assez fortement la nuit dernière).

Les voyageurs changent aussi; à chaque station nous abandonnons quelques citadins, pour prendre des paysans rentrant du marché, rieurs, bruyants, des mères avec leurs enfants, des écoliers qui, plus nous nous éloignons de la ville, nous dévisagent de plus en plus. Une troupe de petites filles reste sur le quai de leur village jusqu'au départ du train pour détailler nos traits, notre allure, nous nous sentons comme des noirs.

Harmonie de la campagne, les fermes, en bois et paille, papier et bambous, font partie de la nature comme si elles en étaient des plantes. Petites fermes avec leur cour de terre battue, des gerbes de paille en rangées ou en meules, des épis de maïs pendus au toit, petites fermes dans leur collier d'arbre, enclos que le soleil chauffe, tout colorés des futons que l'on sort les jours ensoleillés pour qu'ils absorbent la chaleur du jour, chaleur qu'ils conserveront jusqu'à la couchée, si on les rentre avant la fraîcheur du soir; futons revêtus d'étoffes rouge, jaune, verte, couleurs chaudes et vives. Au mur blanc d'une maison sèchent de grands navets-raves, longs comme le bras. Ici des colliers de poivrons, là des laitues en feuilles sèchent sur un grand bambou.

A Mashiko, petite gare de village grandeur de celle de Pont-Céard près de Genève, nous débarquons. Une grande rue, puis un carrefour, nous demandons l'adresse d'un monsieur qui doit nous aider à trouver un logis; attroupelement, on lit la carte de visite, enfin une vieille mama

nous fait signe de la suivre ; rues, ruelles, nous arrivons près d'une belle maison. Une dame vient s'agenouiller et salue «Mama» très bas et longuement, elle lit la carte de visite puis nous invite dans sa maison. Nous quittons nos chaussures pour entrer dans une grande pièce où un monsieur nous rejoint. Après une longue explication, il ne parle que le japonais, nous découvrons que le monsieur de la carte de visite habite un kilomètre plus loin et que M. Hamada, potier célèbre que nous venons voir ici est à deux kilomètres. On nous fait un plan et nous repartons. Quelle paix dans ce village, vie tranquille au rythme de la campagne. Nous allons directement chez Hamada, encouragées par une recommandation donnée par M. Kato, potier rencontré à Tokyo. Je vous décris cette visite dans une autre lettre. Bref, vers cinq heures, Hamada fils nous indique le chemin d'une auberge japonaise à qui il téléphone pour prévenir de notre arrivée. Difficile à trouver, la première pièce visible de la rue étant réservée aux bicyclettes. Maison de bois, polie par l'usage, compliquée : un corridor, puis un jardin intérieur avec un ruisseau que nous traversons sur un petit pont courbe, jardin de pierres, un pin, de l'eau, puis un couloir courant tout autour des chambres, à droite un autre jardin, à gauche les *shojis*, cloisons-porte en papier, fermant les chambres; la nôtre est tout au fond, grande de huit tatamis, une estampe avec un tigre dans le *tokonoma*, une table basse au centre, il fait très froid ; l'hôtesse apporte des braises, qu'elle pose délicatement dans le brasero, il fait peut-être 5° centigrades. Nous mettons nos pyjamas, nos pantalons, nos manteaux, collées au brasero avec ses trois charbons, nous avons peine à nous réchauffer, on nous apporte le thé, puis le souper, toutes choses sont toujours offertes à genoux, au Japon. Riz, poisson conservé dans du sel puis frit, omelette farcie de germes de haricots, bouillon d'algues, choux crus délicieux. Puis on nous propose le bain japonais. Il fait si froid, nous acceptons, cela nous sauve. On se lave d'abord dans une petite cuvette, toute nue sur les planches de bois, puis propre, bien rincée on entre dans le bain *ofuro*³⁷, c'est une grande

37 *Ofuro* お風呂 : Bassin d'eau très chaude, pouvant dépasser les 40°. A l'origine, il était composé d'une cuve en bois sous laquelle se trouvait un foyer. Pouvant être utilisé successivement par les membres de la famille, il ne sert pas à se laver mais à se détendre ou se réchauffer.

cuve d'eau bouillante, peut-être 45°. Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour y rester, eau brûlante mais bienfaisante, la peau nous cuit, mais nous emmagasinons de la chaleur pour la nuit. On nous a donné des kimonos tout propres, un de toile blanche avec des carrés bleus, l'autre doublé, brun et jaune avec un col de velours noir. Nos pyjamas puis les kimonos vont conserver la chaleur. Pendant ce temps, on nous a préparé nos futons, deux dessous, deux dessus, un petit oreiller, plutôt un petit sac bleu de balle de riz, couvert d'une serviette couverte de caractères bleu marin. Toutes chaudes, nous nous glissons entre nos futons, comme deux petites crevettes roses, tout ébouillantées. Quel délice, quelle merveilleuse invention que le bain japonais. Je vous écris de mon futon bien chaud, il fait probablement moins de 0° dehors, 4° dans la chambre, 37° dans notre couche. Nuit calme, au loin de la musique japonaise. A côté, un shoji glisse. Le bruit de l'eau de l'ofuro dont un autre voyageur jouit. Séparées par les seules cloisons de papier nous entendons vivre nos voisins. C'est notre première nuit vraiment japonaise. Demain nous irons visiter des poteries rurales, dans la région. Mashiko est accoté le long de collines boisées, toutes rousses de l'automne. J'ai oublié de vous dire, les bambous sont ici immenses, grands comme des arbres, gros à leur base quelquefois de dix à quinze centimètres. Ils les coupent en lamelles et en font des paniers, ou bien en morceaux pour des boîtes, en moitié des palissades. Le bambou est le symbole de la virilité; bambou qui orne la peinture de notre chambre.

Quand nous parlons, un petit nuage de vapeur nous cache l'autre, qui donne des réponses-brouillard.

VISITE À HAMADA

Nous arrivons donc après avoir traversé la ville de Mashiko et déjà nous apercevons plusieurs poteries avec leurs pots qui sèchent au soleil. Ici l'on taille des bambous en fines lamelles pour en faire des paniers que les femmes tressent, là une fabrique de tuyaux de grès; village paisible aux petits artisanats. Encore quelques rizières et nous atteignons le pied des collines où les imposantes maisons de Hamada sont construites. Nous franchissons, sans trop de courage, l'impressionnant portail.

Là-bas, sur la galerie qui entoure une grande maison, deux hommes

discutent avec une noble vieille dame, l'introduction est transmise et l'on nous conduit tout de suite à travers un vaste jardin potager vers le four où M. Hamada nous rejoint, four encore chaud d'où le maître va tirer tout à l'heure ses dernières pièces. Nous arrivons à l'instant le plus intéressant mais le plus mauvais aussi car M. Hamada doit préparer une exposition qu'il emportera le soir même à Tokyo. Il s'approche de nous et très gentiment nous parle en anglais. C'est un homme petit, jovialement rondet. Ses getas, sa veste aux larges manches de toile de laine brune, ses pantalons vastes resserrés à la cheville l'attachent aux traditions ; il porte des lunettes aux montures rondes toute noires, pliantes, qui cachent ses sentiments ; très poliment il nous montre sa maison, ses collections de poterie, vieux coréen, chinois, japonais, exposées dans les grandes pièces à la solide architecture campagnarde. Bois poli par l'usage et les ans, poutres énormes, noircies par la fumée du brasero, foyer qui se trouve au centre de la chambre. Même les cabinets sont une harmonie de sobriété et de grandeur architecturale, grand honneur que d'utiliser une cuvette faite dans ses fours. Tout est simple, grand et beau. Puis aidé de son fils, ils défournent, nous sommes un peu déçues. Tout à fait les mêmes émaux que ceux que Bernard Leach a utilisés dans le bol que Lambercy possède. Les décorations sont belles mais les formes ne sont pas extraordinaires... Plusieurs personnes sont venues assister au défournement, nous sommes assez mal à l'aise, nous sentant de trop, ayant froid, le soleil se couche. On nous montre encore les ateliers, les têtes de tour sont au même niveau que le banc qui l'entoure où l'on s'assied. Ils font aussi des pièces dans des moules. Atelier aux cloisons de papier, au centre un grand tas de terre à tourner, immense motte. Très propre ; avec son foyer au centre, où l'on fait peut-être chauffer l'eau du thé. A la nuit tombante, nous sommes invitées à l'intérieur de la grande maison où brûle le feu sur lequel la noble vieille dame cuit des nouilles, personne charmante avec son grand chignon au sommet de la tête, ses gestes délicats. Elle nous offre ses nouilles mais nous décidons de rejoindre au plus vite notre auberge. Le lendemain, nous la reverrons aller puiser de l'eau, elle tire le seau de ses gracieuses mains, avec des gestes d'une telle noblesse... Elle semble être M^{me} Hamada, elle dirige toute la maisonnée avec autorité et douceur. Le troisième fils Hamada, Atsuya

de son prénom, s'accorde aujourd'hui un jour de repos et offre de nous accompagner et de nous faire visiter quelques poteries.

La première, celle de Tatsuzô Shimaoka [1919-2007, TNV depuis 1996], a un four en feu, four chinois composé de plusieurs chambres disposées sur une pente. Deux hommes chargent le feu, qui, latéralement, sort par des regards, sortes de hublots ; le four, peut-être long de dix mètres est placé sous un toit tout noirci.

Puis nous visitons une deuxième poterie, poterie plus industrielle où les pièces sont façonnées par calibrage ou coulage. Ici nous assistons à l'enfournement. Chaque chambre aura un espace réservé pour le bois qui s'enflammera de chambre en chambre, jusqu'au haut du four.

La troisième poterie, la plus intéressante, perdue au creux d'une colline, est plus traditionnelle ; toute la famille travaille. Poterie merveilleuse de désordre, avec ses enfants, sa chienne et ses chiots, la vieille grand-mère porte le dernier petit-fils sur son dos, bambous, toit de chaume, la terre jaune sous les herbes vagabondes qui parfois recouvrent les « cassonniers » (tas où l'on dépose les pièces fêlées, tout ce qui n'est pas utilisable). Le potier nous invite à boire du thé dans son atelier, où la lumière est si douce, tamisée par les shojis. Un coin est spécialement réservé au thé, au centre le foyer, où la bouilloire chauffe, la fumée se perd dans les poutres. Dans des gobelets, nous buvons le thé, thé aux senteurs du feu. Le potier, son père, les femmes, tous joyeux, prêts à rire, aspirent bruyamment le brûlant liquide. La merveilleuse hospitalité japonaise, cordiale, vous fait oublier votre qualité d'étranger, le soleil luit sur le gobelet du potier, je ne peux résister à l'envie de le lui demander, il me l'offre, précieux présent. Puis nous allons fouiller les alentours, partout des tas de bols, d'assiettes, de théières, nous ramassons une coupe à demi enfouie dans le sol, des gobelets, une vingtaine de pièces qui seront soigneusement emballées avec de la paille.

La quatrième poterie, celle de Sakuma Totaro [1900-1976], vieux potier distingué, plus raffinée, plus « artistique », tout est en ordre, froideur après le désordre vivant de la précédente. Puis nous retournons à la maison des Hamada où l'on nous prépare un repas.

Nous visitons encore, avant de repartir, la maison de Tatsuzo Shimaoka, bien étonnées de trouver un intérieur très moderne, parfaite

sobriété de paille et de bois, sièges de style occidental, nous nous trouvons chez un esthète. Sa poterie est d'ailleurs très belle, nous lui demandons s'il nous prendrait comme élèves, sa réponse très polie est négative. Bien dommage... Enfin, nous trouverons le maître qu'il nous faudra plus tard.

La rentrée fut très amusante, dans le train un prestidigitateur vient s'asseoir à côté de moi. Il nous fait toutes sortes de démonstrations, amusant tout le wagon. Nous sommes arrivées assez tard à Seijo, trouvant heureusement des trains moins bondés qu'à l'aller, nous avons pris un express si bondé que nous sentions battre notre cœur, j'avais un bras en l'air en entrant, j'ai dû le garder ainsi, ne pouvant trouver la place pour le placer le long du corps. Christine était perdue sous mes omoplates, nous fûmes prises de fou-rire, ce qui secoua tout notre entourage. Quand le train freinait ou accélérât tous les corps s'inclinaient, vidant l'air de nos poumons par compression. Expérience à éviter : il vaut mieux attendre le train suivant.

J'ai oublié de vous dire qu'à l'auberge de Mashiko, le soir où nous eûmes si froid, Christine m'a violemment reproché, lorsque je cherchais un renseignement dans mon cahier jaune, de faire du vent en tournant les feuilles, c'est vous dire combien nous grelottions.

MERCREDI 30 [NOVEMBRE 1960]

Repos. Nous restons à la maison pour soigner un léger rhume et pour digérer nos impressions de Mashiko.

JEUDI 1^{ER} DÉCEMBRE [1960]

A la *Royal Interocean Line*, nous apprenons que nous pouvons réserver nos places sur le cargo qui nous ramènera soit le 28 avril, soit le 28 mai, nos visas expirent le 9 mai. On nous enverra la semaine prochaine les exactes possibilités. Le retour ne prendra qu'un mois car nous pourrons descendre soit à Gênes, soit à Marseille, gagnant ainsi le prix Rotterdam-Marseille, ce qui payerait notre retour en train au cas où personne ne viendrait nous chercher.

Question : est-ce que Suzon [la soeur jumelle de Claude] a donné des précisions sur la date du jour où elle perdra son nom de Bonnard ?

Cela peut influencer notre retour. Si nous prenons le bateau le 28 mai, nous serons probablement le 2 à Gênes et le 5 juillet à Marseille. Celui du 28 avril nous déposerait un mois plus tôt.

VENDREDI 2 [DÉCEMBRE 1960]

Nous visitons dans le parc d'Ueno à Tokyo le musée dessiné par Le Corbusier, terminé il y a une année. Très beau musée, à l'architecture simple, exécutée dans de beaux matériaux. La façade est recouverte de plaques de béton, où sont incrustés des pavés de pierre verdâtre. Il y avait une exposition de l'École de Paris, peinture et décoration : Bissière, Manessier, Tal Coat, Matisse, Villon, etc... En céramique, nous avons vu des pièces de Le Praz, Arlette doit se souvenir du couple de potiers de la Borne qui faisaient des figurines et des épis de fâitage. Nous avons parlé d'Anne avec le fils de Hamada à Mashiko, Anne potière rencontrée également à la Borne, qui travailla une année chez Bernard Leach avec Atsuya Hamada. Le monde semble petit, parfois.

Puis nous allons voir le musée national, où il y a une exposition de peintres, sculpteurs, calligraphes, artisans décorateurs japonais. Terrible sous-produit occidental, faux Bonnard, Matisse, Vlaminck, Modigliani, Cézanne, Utrillo, etc. La sculpture est particulièrement lamentable : une salle entière, immense, remplie de nus, tous grandeur nature, il n'y a de beau que les patines, mais le reste... Par contre, la calligraphie est passionnante, nous avons visité des salles entières de magnifique calligraphie, tantôt retenue, carrée, architecturée, tantôt vagabonde et sensible, ou en traits violents, tantôt pâle et raffinée, ou traditionnelle ou moderne, extravagante parfois. Nous espérons voir des artistes chez eux, je veux croire qu'il y a quand même de bons peintres et sculpteurs, peut-être refusent-ils d'exposer avec une telle quantité de mauvais artistes. On nous a promis de nous montrer l'école de Sofu, sculpteurs en arrangements floraux.

SAMEDI 3 [DÉCEMBRE 1960]

Rendez-vous au *Seibu Department Store*, pour des arrangements pour notre deuxième voyage qui nous conduira à Kyoto et Nara et leurs environs, voyage qui durera quinze jours. Il est merveilleux de voir toute

la peine qu'ils prennent pour nous aider, nous n'avons qu'à nous laisser conduire.

DIMANCHE 4 [DÉCEMBRE 1960]

Nous sommes invitées aujourd'hui pour dîner chez le consul de Suède, M. Olofson, rendez-vous près d'un grand magasin ; il y avait tant de monde que nous avons mis une heure pour nous retrouver, tournant dans le même sens, à quelque distance autour du bâtiment. Il est connu qu'à Tokyo il est extrêmement difficile de se rencontrer. Le consul avait invité un peintre suédois, en séjour à Tokyo, Einar Palme, 60 ans, parlant le français, joyeux, aimant la bonne vie. Dîner à quatre, (le consul est célibataire), vin de Bordeaux, cherry, aquavit, alcool de pomme de terre suédois, feu de cheminée; occidentale après-midi, vers six heures on nous sert du saumon avec de la bière, puis, fatalement nous allons dans un night club. Discussions animées sur la situation des artistes en Suisse par rapport à la Suède. Histoires humoristiques en anglais. Au night club le peintre danse comme un jeune homme, même mieux, inventant des figures ; nous dansons toute la soirée entre les séances de danse, de music-hall et les acrobaties et les chansons des acteurs. Nous dansons si tard que nous oublions l'heure du dernier train pour Seijo. Fatal oubli, le consul ne peut pas nous inviter chez lui, étant célibataire, il ne peut pas nous ramener à Seijo : nous ne connaissons pas plus que lui le chemin par automobile et les routes sont trop mauvaises, il pleut. Les taxis sont rares, le consul préfère nous offrir une chambre à l'hôtel. Il nous emmène donc, non sans s'arrêter à une pizzeria, (le peintre est affamé) au Shiba Parc Hôtel, où nous avons rencontré les Herbert et où le peintre habite. Etrange situation, mais quel plaisir de dormir dans une chambre chauffée avec des lits moelleux, après avoir pris une douche dans notre salle de bain privée... Quand nous sommes invitées, nous vivons fastueusement, puis le lendemain, nous reprenons nos habitudes modestes, dînant d'un bol de nouilles copieuses pour 70 ¥, allant, non plus en Mercedes ou Ford 1939, mais en train, en métro, en bus cahotant. Vie contrastée entre la paisible famille Yamamoto, la petite auberge de Mashiko et les night clubs de ces messieurs, leurs restaurants... Heureusement, nous sommes deux et ainsi nous pouvons mieux faire face aux événements.

LUNDI 5 [DÉCEMBRE 1960]

Vu l'exposition de Hamada, notre impression est bien meilleure ; à Mashiko, nous n'avons pas tout vu et trop vite. Beaux émaux tout de même, décorations sobres...

MARDI 6 [DÉCEMBRE 1960]

Rendez-vous au *Seibu Department Store* à nouveau, pour préciser nos projets de voyage. Le soir nous sommes invitées chez Kimie. Elle est habillée d'un beau kimono rouge, elle est charmante, distinguée, si douce ; nous rencontrons à cette soirée M. Kando, chirurgien, neurologue, qui parle le français, l'allemand, l'anglais, a été à deux congrès en Europe, a rencontré des chirurgiens-neurologues suédois et zurichois. Il est très intéressant, discussions passionnantes, puis Kimie nous montre des estampes, elle est maître en peinture, elle a peint des bambous à l'encre de Chine ; il semble que c'est en cela qu'elle excelle, ses bambous sont merveilleux, elle nous promet de nous dévoiler les secrets de cette recherche, à notre retour de Kyoto.

MERCREDI 7 [DÉCEMBRE 1960]

Nous allons dans les magasins pour voir des expositions diverses quand nous avons le temps. Aujourd'hui nous voyons une exposition de *Good design center* et une d'artisanat. C'est extrêmement intéressant, tous les grands magasins font des efforts pour favoriser l'artisanat d'une part, et d'autre part, pour moderniser, plutôt styliser les productions de fabrique, genre *Gute Form*³⁸. Il y a des objets très beaux. J'ai acheté une petite surprise pour Arlette... pour sa fête.

JEUDI 8 [DÉCEMBRE 1960]

Je vous écris après le repassage. Nous nous reposons en vue de notre voyage à Kyoto.

38 *Die Gute Form* : principe défendu par Max Bill, illustré par l'exposition «Die Gute Form» qu'il présente à Bâle en 1949 : un objet doit allier beauté et fonctionnalité, la beauté faisant intrinsèquement partie des fonctions de l'objet.

VENDREDI 9 [DÉCEMBRE 1960]

Visite au musée Nezu, très belle exposition d'estampes. Puis errance dans les jardins du musée, jardins de décembre, feuilles mortes dans le petit lac, feuilles mortes sur le petit pont courbe, seule la tache violette d'un iris dans la grisaille du jardin, les eaux calmes où se reflète l'estampe d'une branche, où une dernière feuille tourne au ventelet tombé du ciel froid.

SAMEDI 10 [DÉCEMBRE 1960]

Nous achetons nos billets, aidées de Henry le photographe, qui nous emmène ensuite visiter des librairies où l'on peut feuilleter des heures de magnifiques livres sur l'architecture, la peinture, les estampes, les jardins ; puis nous allons déguster des anguilles frites dans un petit restaurant, très joyeux car nous nous sommes arrêtés entre-temps dans un grand débit, bistrot, *sake room*, pour boire du saké, boisson merveilleuse, mœlleuse, qui vous transporte au pays du saké, pays d'heureux contentement, pays d'au-dessus la ville, où nagent des êtres souriants ; nous étions à peu près les seules femmes dans la grande salle, entourées de buveurs plus ou moins gais ; Henry nous fit goûter aussi pour accompagner le saké des oursins, des huîtres bouillies accompagnées de petites branches d'épinard, des œufs de poisson que l'on mélange avec du *horse radish*, sorte de raifort violent, mille subtilités, contrastes du mœlleux saké d'avec le piquant des épices, atmosphère chaude aux senteurs sucrées, serveuses en kimonos rouges, raffinement de la nourriture, petites pincées d'œuf de poisson, petite coupe toujours pleine du chaud saké, et discussions entre hommes, viriles, violentes parfois, toujours correctes, hommes qui nous dévisagent de multiples paires d'yeux, vous regardant à travers les vapeurs de l'alcool. Samedi soir les rues sont houleuses de la foule qu'une soirée douce invite au baguenaudage, vagabonde et détendue, les getas sonnent aux pavés irréguliers, les néons toujours en mouvement, cascades de couleurs, qui ont toutes sortes d'audaces, arc-en-ciel où glissent les sept couleurs, étoiles tournantes, très haut dans le ciel se balance un gros ballon rouge et blanc, avec sa longue queue de lettres. Quand nous croisons des occidentaux, je suis toujours frappée par leurs visages tendus, contractés, si rouges aussi, si laids en général,

avec leurs cheveux tellement filasses. Je crois que j'ai oublié que je leur ressemble, tant l'habitude de voir des Japonais nous imprègne de leur beauté.

CE DIMANCHE MATIN [11 DÉCEMBRE 1960]

Je termine ma lettre, nous partons ce soir pour Kyoto, douze heures de train, nous avons pris des couchettes en deuxième classe pour 2000 ¥ c'est extrêmement bon marché. Un étudiant qui retourne dans sa famille à Kyoto nous accompagnera, il loge à Tokyo, chez Kimie. Il nous aidera à trouver l'adresse d'un grand manitou de la poterie à Kyoto, à qui nous sommes recommandées par le *Seibu Department Store*; notre plan de voyage a été établi avec précision, à chaque ville, nous avons quelque haut personnage qui nous recevra, Henry nous a traduit une des recommandations et il est bien spécifié de nous faire goûter de ce sanglier si fameux. J'ai l'adresse des Herbert, qui sont à ce moment à Kyoto, j'espère les rencontrer, peut-être passer les fêtes de Noël avec eux et Heleni. Nous suivons exactement mes projets : un mois à Tokyo, puis voyage. Après nous ne savons pas encore où nous irons, cela se décidera à notre retour de Kyoto.

Kyoto_11-12_18-12_1960

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE [1960]

Dans le wagon-lit, nous avons réservé les deux couchettes supérieures, il y en a six par compartiment, utilisées par hommes et femmes. Au Japon le sens de la pudeur n'est pas le même qu'en Europe; dans le couloir les hommes se déshabillent, ils sont tous en caleçon long et chemise de laine à manches, tout à fait à l'aise. Les couchettes sont très petites, nous ne pouvons nous y asseoir, trois échelons, et nous voilà dans notre petite cage; en bas couche un couple assez âgé, un jeune homme et un jovial, rondelet et joyeux compagnon à l'étage suivant.

Henry le photographe et Kimie-san nous ont accompagnées à la gare. Départ trop précipité, nous n'avons rien mangé depuis midi, il est 10h et nous n'avons que six mandarines. Nous nous couchions le ventre creux, quand une main sortit d'entre les rideaux bleus qui ferment la couchette sous la mienne accompagnée d'un «take, please», le jovial petit bonhomme nous offre sur un petit bâton des morceaux de crabe secs. Enchantées, nous mâchons nos crabes qui se mettent à gonfler dans la salive, véritable repas qui durera très longtemps, le crabe est si sec... «Sayonara, sayonara» (bonne nuit), la main disparaît, notre joyeux père nourricier s'enferme avec la bouteille de saké que nous avons aperçue dans ses bagages, saké qui glougloute puis nuages de fumée s'échappant du rideau bleu, senteurs de tabac. Quelle joie d'être en route, bercée de nouveau: j'ai attrapé le microbe du nomadisme.

LUNDI 12 [DÉCEMBRE 1960]

Nous arrivons à Kyoto à 8h, notre étudiant nous rejoint sur le quai. Setsuya est son nom, il nous emmène chez lui. Première vision de Kyoto: des torrents de pluie. Nous entrons chez les parents de Setsuya, petite tranche de maison d'un long pâté, blotti le long d'un canal où court l'eau claire. Chaleureux accueil, «Okasan» la mère nous prépare un somptueux déjeuner, aidée de la sœur de Setsuya.

Puis nous allons, munies d'une recommandation, prendre des renseignements dans un bureau de la ville. On nous trouve un hôtel,

où nous logerons tout notre séjour. Immense bâtisse moderne, où sont aménagées des chambres japonaises « tatamis, futons, shojis », cela sonne un peu artificiel, mais qu'importe, l'essentiel est d'avoir un toit.

Dans l'après-midi nous visitons une petite fabrique de porcelaine, petite organisation ; on enfourne aujourd'hui, on met les pièces dans des cusettes (petites caisses en terre réfractaire), sur des sortes d'hosties de terre qui supporteront les objets, parant aux accidents de collage.

Chez Kiyoshi Suzuki [1903-1967], maître potier. Il nous reçoit très gentiment, nous fait visiter son atelier, longues explications sur la porcelaine, car il travaille la porcelaine, sur les couleurs cuites à différentes températures, des oxydes de fer multiples. Ses pièces sont décorées de délicates fleurs ; il travaille aussi avec des engobes sur porcelaine gravés puis cuits en réduction. Il a un petit four électrique pour cuire les décorations et les biscuits.

La mère de Setsuya nous offre les repas pour tout notre séjour à Kyoto. Nous sommes adoptées par la famille ; avec les parents nous parlons par gestes, ce qui déclenche des rires bruyants. Le père nous verse des verres de saké, le chat blanc nous saute dans les bras, maman-san nous sert des excellents plats qu'elle prépare sous nos yeux.

MARDI 13 DÉCEMBRE [1960]

Nous visitons ce matin une école d'art (section céramique de la ville de Kyoto), après avoir fait une grande promenade dans le haut de la ville, visite d'un jardin d'arbres et de pierres vieux de mille ans, moussu et calme. Promenade à travers les ruelles qui vont d'un temple à l'autre, *torii*³⁶ rouge (portail) des temples de shinto, pierres des ruelles, clôtures en lames de bambou... Visite du Kyomitsu, temple au sud-est de la ville.

A l'école de céramique, où nous sommes introduites par Setsuko-san [Nagasawa], jeune fille amie de Setsuya, nous faisons la connaissance de M. Koyama, assistant, très sympathique. Il nous propose de nous accompagner chez M. Kenkichi Tomimoto [1886-1963, TNV depuis 1955] que nous avons l'intention d'aller voir. Setsuko-san vient

36 *Torii* 鳥居 : portail traditionnel des sanctuaires shintô et bouddhistes, qui symbolise la frontière entre le monde réel et le monde spirituel.

également. Dans l'atelier de Tomimoto, au rez-de-chaussée, un potier prépare avec soin les pièces de porcelaine que le maître peindra au premier étage. Il creuse dans un bloc de terre une boîte rectangulaire. Le maître Tomimoto nous reçoit avec gentillesse. Il abandonne le vase qu'il décore à l'oxyde de fer rouge. Un élève est là qui surveille son maître dans tous ses gestes, regards admirateurs et fidèles du disciple. N'ayant que des pièces en travail, M. Tomimoto nous invite chez lui ce soir à 7h pour nous montrer son œuvre; sa maison n'est pas dans le même quartier que son atelier.

Entre temps nous allons voir le potier Ushida, homme orgueilleux qui nous montre des chefs-d'œuvre de technique, mais froids, sans vie. Il tourne deux terres de couleurs différentes, et forme ainsi une spirale parfaite tout autour d'un vase, technique effarante mais laide.

Après nous visitons les ateliers de Kyomizu Hiroshi [Kyomizu Rokubei VII, 1922-2006], fils adoptif du célèbre Kyomizu Rokubei. Hiroshi était en train de monter un grand vase carré en terre réfractaire, très beau de forme; il nous montre ensuite dans la maison familiale, les œuvres de son père.

Vous voyez que nous ne perdons pas notre temps, nous mangeons en vitesse un bol de nouilles, court moment de détente où nous prenons tous trois (Koyama et Setsuko-san sont partis) un tel fou rire que cela prouve l'attention et la densité de ces visites.

Soirée chez Tomimoto. Un écran après l'entrée, le jardin très clos, quelques dalles nous mènent selon une courbe à la grosse pierre couchée qui sert de seuil à sa maison. Nous y laissons nos souliers, puis de la galerie qui entoure la maison, nous entrons dans l'antichambre, très intimidés tous quatre, Setsuko-san nous accompagne. Dans la chambre, le foyer au centre plus bas que les tatamis, des coussins tout autour, d'une couleur délicate; le maître est assis dans son coin préféré, entouré d'objets familiers; au tokonoma, une très belle calligraphie, près du maître, le disciple agenouillé, silencieux.

M. Tomimoto parle anglais, il nous raconte la visite de Werner Bischof, il y a quelques années, qui fut tant émerveillé par la lumière des shojis et les lignes des bordures des tatamis. Puis une à une il nous montre ses œuvres. Boîtes de porcelaine décorées d'or et de rouge ou

de cobalt et d'argent ; une petite bouteille de saké ; chaque pièce est emballée d'une étoffe, puis précieusement mise en une boîte en bois, à sa mesure juste, entourée d'un ruban violet. Sa femme prépare avec rite du thé vert, trésor de délicatesse, pour lequel on a cherché l'eau d'un puits ; elle en versera une goutte à chacun, dans un petit bol, œuvre du maître. Puis l'on déballe une petite théière de voyage, qui contient trois bols entrant l'un dans l'autre, objets amoureux inventés. Il remballé tout et semble ne plus rien vouloir nous montrer. Il nous parle des cuissons, pour lesquelles le bois de pin est le meilleur, puis du cobalt plus beau quand il contient des impuretés, donnant plus de chaleur au bleu. Puis il ouvre sa petite armoire, d'où il prit les pièces pour nous les montrer, et longtemps fouille, lisant sur les couvercles ce que la boîte contient, enfin il sort avec grand soin une collection de douze petites tables, destinées à soutenir les baguettes. Chacune est décorée, celle-ci avec le caractère du vent du Nord, celle-là du vent du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, cette autre par le signe de fleur, sur une autre il a écrit les caractères disant « Il faut que la fleur meure pour qu'une fleur renaisse » ou « Par la fleur qui meurt la fleur croît ». Il fit un geste sur la cendre du foyer accompagnant son explication... Je sentis alors profondément ce qu'il voulait dire... Sur une autre : « Les nuages passent l'eau tombe », instant fugitif, moment éternel. Poème de quatre signes qui expriment l'essence d'une intuition, poème peint avec amour sur un petit morceau de terre que le feu vitrifiera, transmis par un des plus grands potiers du Japon. Cet homme est si simple, si humble, il doit pénétrer profondément les secrets de la nature, être sur un plan spirituel... Ses décorations sont très pures. Rencontre merveilleuse qui me laisse une forte empreinte, une ouverture.

Sa femme a préparé une nouvelle tasse de thé, dont le parfum vous ouvre les portes de délices. Lui, il doit être un sage, et l'on comprend l'adoration qui brille aux yeux de son disciple. Nous nous retirons silencieusement le laissant seul, ses belles mains aux braises du foyer, son visage tranquille, rêveur.

MERCREDI 14 [DÉCEMBRE 1960]

M. Yoshida a arrangé pour nous des rendez-vous avec les potiers [Kazuo] Yagi [1918-1979], Kamakura et Fujimoto [?]. Nous allons chez

Yagi, potier sculpteur très intéressant et sympathique : brasero, thé, discussion, il est grand admirateur de Paul Klee et Henry Moore, whisky, puis Kamakura nous emmène chez lui, potier sculpteur aussi très intéressant, formes libres, saines, belles matières.

Après le lunch nous allons à l'école de céramique, retrouver Fujimoto qui y est professeur. Son travail, sa personnalité sont moins intéressants ; les deux autres pourraient être de très bons amis pour Henri et Lambercy. Puis M. Koyama, rencontré à l'école, nous propose de nous conduire chez Kanjiro Kawai [1890-1966]. Malheureusement il est en train de surveiller la cuisson de son four ; nous sommes reçues par son fils, bizarre personnage qui nous laisse en plan dans la grande maison familiale, au milieu des céramiques de son père et de lui-même. Très belles pièces, mais l'ambiance est si bizarre qu'il est impossible de les apprécier ; Monsieur Kawai fils, avant de nous quitter, déclare haïr M. Lindberg, le professeur de Christine, qui lui avait rendu visite lors de son séjour au Japon. Partout ailleurs le souvenir de Lindberg nous ouvre les portes ; c'est grâce à lui que nous avons des introductions pour la plupart des potiers que nous rencontrons.

Il nous reste la fin de l'après-midi, nous décidons de prendre le train pour aller voir M. [Munemaro] Ishiguro [1893-1968, TNV depuis 1955], maître potier qui peut-être nous recevra malgré sa maladie, il est âgé, il n'a pas de téléphone, nous espérons arriver à un moment favorable.

Visite chez le maître potier Ishiguro.

Setsuya, Monsieur Koyama et Setsuko nous accompagnent.

Munemaro Ishiguro habite dans les montagnes qui bordent l'est de Kyoto ; le train nous abandonne au creux d'une douce vallée, caressée des dernières lueurs du jour. Le roux des cerisiers défeuillés court en longues taches au flanc des collines boisées de pins. Froid des montagnes, l'air pur... Le ciel s'étoile et chante l'eau claire du ruisseau dans le silence des bois. Nous montons un long chemin pierreux, là-bas un village accroché dans l'estampe du paysage. La maison du maître potier, à la pente des champs, luit de tous ses shojis de papier ; il est là, mais malade ; nous avons la grande chance d'être admis à le voir. Il est venu sur ses genoux, il semble souffrir de rhumatisme, il est venu près du beau bra-

sero en grès où sur la cendre brûle le charbon de bois. Nous pénétrons dans la chambre, il est assis près des shojis, d'un geste très doux il nous invite à nous agenouiller sur les coussins qui entourent le feu. Son visage, pierre polie par l'eau des ans, visage si fin, équilibré comme une sculpture de Bouddha, où brille toute la vie des yeux, son visage est celui d'un maître.

Il nous parlera longuement dans le doux accent de Kyoto, ville de culture, accompagnant ses paroles par des gestes mesurés qui construiront l'espace autour de lui ; ses longues mains sont belles, mains calmes qui ont créé avec tant d'amour leurs œuvres. Il nous montre un plat décoré de carpes *Koi*, gravées dans les taches d'émaux noirs, semées sur le corps blanc de la terre, gravure si vivante. Deux assiettes où, d'un seul coup de pinceau, il traça un large carré ; geste longtemps travaillé, résultat d'une vie, humble geste interprète d'un sentiment profond. Sur les montagnes la nuit est descendue, ici, dans la chaude architecture de bois et de papier, agenouillés, nous buvons le thé de l'hospitalité japonaise. Ishiguro-san chauffe ses très belles mains aux braises qu'il retourne avec délicatesse. Il nous donne son enseignement qui ne sera pas interrompu quand nous le quitterons, enseignement d'un homme qui d'abord a cultivé l'esprit, chemin de la connaissance, que son œuvre ne fait que traduire ; il nous l'a répété maintes fois : l'essentiel est de développer son être profond, qui, par sa vie, s'exprimera à travers le geste créateur. Enseignement chanté par le ciel étoilé, par les montagnes dans la nuit où croissent les pins et les cerisiers.

Dans le train, M. Koyama nous a traduit en anglais les paroles du potier, traduction de ce que l'on pressentait par la présence du maître, par ses gestes, par son œuvre. Confirmation d'un sentiment obscur.

JEUDI 15 DÉCEMBRE [1960]

J'ai retrouvé la trace des Herbert à Kyoto. Par téléphone, j'ai pris rendez-vous aujourd'hui avec Huguette et Heleni pour visiter Kyoto. Christine, fatiguée, reste au lit.

Ce matin, le clair soleil d'hiver joue dans les brumes de la ville. Nous visitons un grand parc où des temples mêlent les courbes de leurs toits aux courbes des arbres. Danse de beauté, où nature et architecture

participant au même rythme. Visite d'un petit cloître aussi avec ses maisons de thé d'une parfaite sobriété. Dans une des salles de ces temples j'ai vu une très belle calligraphie (trésor national d'ailleurs) avec les deux caractères: fu = vent, souffle; ten = ciel d'éternité.

Calligraphie geste violent et mesuré

Composition à la fois statique et dynamique.

Nous visitons aussi le jardin Shisen-dô dessiné par le fameux poète Ishikawa Jozan (1583-1672). Le gravier est peigné en ondes et en lignes droites, des rochers entourés de mousse.

En fin d'après-midi nous allons toutes trois visiter le pavillon d'argent [Ginkaku-ji] au nord-est de la cité. Pavillon qui n'a jamais été recouvert d'argent, mais si beau paraît-il dans la lumière argentée de la lune. Pavillon situé dans un jardin merveilleux, jardin suite des collines qui tombent en pentes boisées jusqu'à l'étang. Bois sauvage qui se discipline, s'équilibre pour amener l'architecture du pavillon. Les pins sont taillés, non comme nos pièces d'échecs occidentales, mais de façon à leur donner l'élégance d'une liberté harmonieuse; le pin se reflète dans l'eau de l'étang sur le fond des douces courbes des montagnes, reflets coupés au juste point par la dalle d'un petit pont. Le soleil doré du soir vient sur la mousse des sous-bois jouer avec les fleurs blanches des camélias, tombées aujourd'hui de leur branche. Quel raffinement, de mêler les sauvageries des montagnes par la beauté du jardin japonais, à la plus exquise architecture. Dans ce jardin une maison de thé a été construite par un grand maître de thé; elle sert de modèle à toutes celles qui furent construites depuis.

Entendant du bruit, nous contournons la galerie de la maison de thé, une vieille dame nous crie alors d'entrer dans une chambre; un homme en kimono est assis près du tokonoma il semble être le maître; quatre femmes à sa gauche, trois à sa droite et un vieux monsieur forment un rectangle que la vieille dame ferme en bas; chacun a devant lui un petit morceau de papier et un petit écritoire. Avec des gestes très compliqués, retournant plusieurs fois dans ses mains un singulier petit coffret de porcelaine, chacun des élèves est invité à respirer le parfum qui s'en dégage. Il prononce le mot « enoshima » puis passe l'étrange objet à son voisin. Nous n'osons rester, épouvantées à l'idée de recevoir le coffret et de

commettre quelque terrible erreur. Le maître avait une très belle figure, telle quelque sage peint sur les estampes, il baignait dans l'atmosphère dense de cette extraordinaire cérémonie.

Nous n'avons jamais su s'il s'agissait d'une rencontre de poètes ou d'une rencontre de connaisseurs goûtant un concert de parfums d'encens... étrange Japon aux mille subtilités.

Plus tard nous retrouvons Jean Herbert dans son auberge ; il est en train de classer ses notes, il prépare un livre sur le Shinto, religion traditionnelle des Japonais. J'ai un très grand plaisir à les retrouver, nous nous racontons nos découvertes du Japon ; ils ont assisté hier soir à un culte shinto, célébration du feu très importante.

VENDREDI 16 [DÉCEMBRE 1960]

Aujourd'hui, accompagnées par Setsuya, nous allons visiter le jardin des rochers. Il faudrait retourner le voir, j'en suis un peu déçue, peut-être en ai-je trop entendu parler, aussi peut-être parce qu'une vingtaine de jeunes filles apprenaient par cœur le texte qui décrit le jardin, pour quelque école de guides.

Il faudrait être seul, s'asseoir sur la galerie de bois qui borde le jardin et le regarder, le méditer des heures entières : quinze rochers pas bien gros, émergeant d'une mer de gravier blanc ratissée dans sa longueur, quinze rochers noirs, dressés ou couchés violents et doux, accrochant la lumière à leurs arêtes, projetant leurs ombres aux ondes de gravier qui entourent chaque groupe.

Puis nous prenons un petit train de banlieue qui nous mènera à un fameux pont, qui passe une large rivière miroitant paresseusement au soleil. Au pied des collines, un village aux fumées bleues sur le sombre des bois de pins. Un autobus nous cahotera au long des routes de plus en plus campagnardes, rivières et petites fermes bosquets de pins et de bambous, jusqu'au creux d'une calme vallée, où le jardin des mousses [Kokedera] se cache. Un étang, dont le dessin forme la lettre, le caractère qui signifie cœur (siège des émotions) avec des îles couvertes de mousse ainsi que tout le jardin. Il y a paraît-il plus de cent espèces différentes ; des arbres et des montagnes le gardent humide et ombreux, jardin d'un temple zen, fait pour la méditation. Une forêt de bambous, aux tiges

de plus de dix centimètres de diamètre, très hautes, sépare le jardin des mousses de celui du haut, construit de pierres et de sable blanc. Étrange lieu, dans le calme des collines; un miroir simple, verre transparent, est pendu par une corde de paille (symbole religieux) à une branche et tourne lentement, reflétant le ciel, les rochers, les arbres. Étrange lieu, dans le calme des montagnes, seul deux notes sonnées, chacune à son rythme par deux fontaines: un morceau de bambou se remplit d'eau à une source, plein, il perd son équilibre et culbute et retombe sur une pierre, sonnait son beau bois dur.

SAMEDI 17 [DÉCEMBRE 1960]

Cette mesure du temps, au silence des bois, / sonnée par l'eau d'une source pure / qui coule depuis toujours... vous plonge / dans une profonde rêverie, intuition d'un / monde... jardin très spirituel chargé / des temps de méditation.

Les Herbert et Heleni sont partis hier pour Nara, qui fête trois jours de festival. Ils nous ont invitées à les rejoindre, Christine, peu bien, renonce à venir, je pars toute seule, de bonne heure; il faut prendre le bon train qui, en une heure et demie, me mènera à Nara. C'est la première fois que je pars pour un lieu totalement inconnu. Le matin se lève dans les rizières, bleuté; des collines, une petite vallée, des rizières et buissons de thé – comme la culture des lavandes au midi de la France, mais plus grands, plus sombres.

A Nara, je retrouve les Herbert pour prendre le petit déjeuner avec eux. On m'accueille très chaleureusement, ils me donnent le programme de la journée et du lendemain et m'encouragent à rester avec eux; Heleni m'offre de partager sa chambre pour la nuit; je suis venue avec juste un appareil de photo et mon ticket de train, ignorant absolument ce que je trouverai à Nara, je me félicite d'avoir osé partir toute seule.

Hier le *Kami*³⁷ divinité shinto d'un petit temple de Nara, a quitté son autel pour rendre visite, porté par la lente procession des moines, en un temple construit pour deux jours seulement. Procession paraît-il impressionnante, trois quarts d'heure au travers du très beau parc de

37 *Kami* 神: divinité, esprit, du culte shintô

Nara en pleine nuit. Ce soir, après les danses sacrées, à 11 h il regagnera son autel. Un prêtre et deux interprètes japonais-français et japonais-anglais nous accompagnent après le lunch pour voir le cortège qui précède les danses. Nous nous plaçons tout près d'un endroit où vient s'installer un prêtre en kimono orange suivi de son assistant en violet. Le cortège s'arrêtera là pour les saluer. Ils dansent de très vieilles danses datant d'avant le Nô, accompagnées par la musique rythmée sur des tambours et chantées par les musiciens. Majestueuses, lentes, dansées par de vieux hommes habillés avec magnificence, leur visage serein et fermé ne traduit aucun sentiment. Courte promesse de ce que nous verrons plus tard. Des adolescents à cheval ou en palanquins, des jeunes filles prêtresses d'un temple, le maire de la ville en redingote, un peu ridicule au milieu des très vieux costumes du Moyen Age japonais. Des musiciens, des jeunes gens habillés de noir ferment le cortège. Ils dansent une étrange marche et se passent des sortes d'oriflammes en de magnifiques mouvements. Le rythme est donné par un lourd tambour porté par quatre hommes qu'accompagne la mélodie jouée sur des faisceaux de flûtes attachées (il y en a un exemple au Musée d'ethnographie).

Nous suivons le cortège jusqu'à l'estrade du petit temple, une place carrée en face du temple ; aux deux angles, deux tambours immenses, la surface a peut-être un mètre cinquante, ils sont vieux de mille ans, chinois de décoration et magnifiques. Les prêtres présentent des offrandes, sortes de gâteaux colorés, au Kami, puis les prêtresses viennent danser face au temple, accompagnées par le *koto*³⁸ (rappelez-vous celui que jouait la jeune femme dans les *Portes de l'enfer*) et par des chants. Puis viendront danser alternativement des danseurs des deux confréries, celle du Nord et celle du Sud, habillés de bleu et d'orange. Les danseurs du Nord danseront au rythme du tambour du Nord et ceux du Sud à celui du tambour du Sud; danses lentes, rituelles, à quatre ou à un seul (rappelez-vous la danse des *Portes de l'enfer* dans le temple). J'ai vu cela et de tout près, il y avait peu de monde, le temps était très froid, nous étions assis ou agenouillés sur des nattes de paille qui entourent l'esplanade.

Vers 5-6h, nous rentrons tous dîner et nous réchauffer. On nous

38 *Koto* 箏 : Instrument de musique à treize cordes de soie pincées

a préparé dans la grande salle des banquets deux plats de tempura, déjà décrit je crois, puis la nuit tombée, nous retournons dans le parc, où les danses commencées vers 4h continueront jusqu'à 11h. Six flambeaux ont été allumés, autour desquels se sont assis les spectateurs, six flambeaux qui éclairent les danseurs, allumant les ors et argents de leurs costumes, faisant chatoyer les soies. Comment décrire l'émotion que donnent ces danses destinées au Kami ? Un homme seul prend par la majesté de ses gestes, la grandeur du monde, il construit l'espace ; entre les feux, le ciel et les arbres et la terre se mettent à danser avec lui ; les musiciens et chanteurs, *shamisen*³⁹, flûtes et tambours emplissent le temps de leur musique. Les arbres dansent dans la musique des étoiles et le danseur semble immobile, centre de la danse cosmique du monde. Il a sur son habit un cercle peint sur la poitrine ; concentré en ce cercle, la danse entre en vous, ou plutôt, tout votre être participe à la danse, oubliant ses mesures. Puissance d'expression de cet homme qui, par ses gestes, par son rythme et celui de la musique, fait danser le monde devenant lui-même le centre immobile de l'espace mouvant. Très rares moments inexprimables...

Danse à quatre avec masques, danse seul avec une lance, symbole guerrier, danse des adolescents, danse rythmée par le seul tambour ; mélodie des flûtes, fumée des flambeaux qui entourent par moments les danseurs. La dernière danse est celle d'un dragon montant au ciel. Progression lente du rythme musical, danse du feu dans les flambeaux.

Puis, après une pièce de musique, où seules les flûtes, lentement, par leur rapport aigu, ouvrent le sentiment de l'espace très pur d'entre les étoiles, musique chantée par les étoiles dans l'infini, musique de diamant... Après que les musiciens aient rendu au silence notre petit coin de terre, ils éteindront les flambeaux et les prêtres dans leurs grandes robes blanches, tenant haut les branches sacrées de *sakaki*⁴⁰ vont au temple dans le profond silence de la nuit ; puis le Kami, au milieu d'eux, caché par leurs corps sacrés et les sakaki, retournera à son temple en une

39 *Shamisen* 三味線 : luth à trois cordes, utilisé principalement dans le théâtre Nô et Kabuki

40 *Sakaki* 榊 : *Cleyera japonica*, arbre sacré dans le culte shinto

lente procession, accompagné par une étrange mélodie chantée très bas, rythmée par un clair tambourin et le tambour porté par quatre hommes. Lente procession qui traversera l'immense parc, sur une longue allée, dallée de pierres, bordée de grands et beaux arbres et de lanternes de pierre. Lente procession traversant la nuit d'un parc vieux de centaines d'années pour reconduire à son temple le Kami. Arrivés au temple, les voix se tairont, sauf le tambour qui dans le silence nocturne des arbres, accompagnera le dieu chez lui.

Puis nous rentrerons, redescendant doucement le chemin qui nous mènera à notre auberge, près d'1 h du matin. Nous bavardons encore un moment avec Heleni, si charmante, si attachante.

DIMANCHE 18 [DÉCEMBRE 1960]

Nous allons, Heleni et moi, visiter le monumental Bouddha en bronze (haut de 53,5 pieds), très beau si on le regarde de côté; de face, il est écrasé par le temple qui le contient. «Daibutsu» est son nom, un serein sourire de 82,5 cm... Nous voyons encore un Bouddha et un fragment au serein sourire d'une tête de Bouddha.

Après le dîner, nous allons voir jouer deux Nô, théâtre japonais très ancien, action qui se déroule très lentement, jouée par quelques acteurs, racontée d'une étrange voix par le récitant, traduite en musique qui donne la tension du drame. Chanteurs, shamisens, tambourins. Le deuxième Nô est l'histoire d'une femme qui a perdu son enfant, elle demande au passeur s'il l'a vu; il l'a vu mourir et indique à la mère éplorée sa tombe, la mère s'y rend et pleure. Le rôle de la femme est joué par un homme avec un masque très pâle. C'est une forme de théâtre très intéressante mais difficile. Il faudrait être mieux informé. Le premier Nô était l'histoire de deux arbres que je n'ai pas pu comprendre, mais la beauté de la musique et la qualité du jeu des acteurs sont suffisants pour vous passionner.

Après ces deux très riches journées, saoulé de tant d'émotion, je rentre à Kyoto avec les Herbert, pour retrouver Christine et Setsuya à un récital de harpe... Musique occidentale et japonaise raffinement des mains du harpiste.

Puis le père de Setsuya nous invite à terminer la soirée avec toute

la famille, dans un night club où nous dansons des danses modernes japonaises. Une des entraîneuses se prend d'amitié pour moi et m'enseigne à danser ; rires, bière, étrange retour dans le monde moderne, après ces deux jours passés à Nara, avec la transition d'un concert de harpe.

Je termine ici la première partie de notre voyage.

De retour à Tokyo, j'écris ce journal depuis trois jours. La semaine qui suivra sera tout aussi remplie d'événements. Nous avons vu tant de choses, nos journées étaient si pleines que ce n'est que maintenant que j'écris pour vous toutes ces nouvelles expériences.

Shigaraki - Tokyo_19-12-1960_02-01_1961

Shigaraki

LUNDI 19 DÉCEMBRE [1960]

Nous partons à 8h avec Takino-san [Setsuya] et Setsuko, et nous changeons de train trois fois. Le dernier est à vapeur et se faufile très lentement entre de sauvages collines. Le matin est clair, il a gelé cette nuit. Nous rencontrons dans le train un hindou vu par hasard à Nara, lors du festival. Il travaille et apprend la poterie à Shigaraki. Il fait partie d'un « ashram », communauté qui, aux Indes, vit autour d'un maître, comme Ramdas par exemple. Il apprend le métier pour, après, l'introduire dans son ashram. Il nous accompagne donc, nous introduit et nous fait visiter le centre d'apprentissage et d'études de la Préfecture de Shigaraki.

Nous voyons tourner un énorme pot, par un très habile tourneur : sur un plateau de bois il dépose un grand colombin de terre qu'il arrondit, sur lequel il ajoute un second jusqu'à la hauteur voulue. Puis avec des pièces de tissus qui lui protègent les mains, car la terre est chamottée, il le tourne, égalisant les marques laissées par les doigts lors du montage.

Nous visitons les fours et les ateliers, puis, à midi, tous quatre nous allons dans un très petit restaurant sombre, tout patiné de fumée ; on entre par une porte qui est protégée, comme partout ailleurs, par trois pièces de tissu où des caractères sont peints en blanc sur fond bleu. Nous sommes servis par un vieux bonhomme qui a une serviette attachée autour de la tête et les pantalons bouffants des paysans. Au plafond, dans un coin, est suspendu l'autel shinto tout garni de lampions de couleurs.

Puis, grâce à la recommandation du *Seibu Department Store*, nous sommes reçus chez M. Kato, potier, dont le père est patron d'une compagnie de taxis. Donc nous avons un taxi à disposition pour la journée, avec un chauffeur, qui nous conduit pour commencer assez loin dans les collines chez le maître potier Rakusai [Takahashi Rakusai III, 1900-1976]. Il est absent, mais son fils nous montre son travail, des grès cuits plusieurs fois, jusqu'à ce que la violence de la cuisson ait suffisamment transmuté la pauvre matière de terre en une vivante expression du travail du feu.

Puis nous allons voir le maître Ueda [Naokata Ueda V, 1927-2015] qui travaille dans le même sens que Rakusai. Sa démarche est des plus intéressantes : avec la terre seule, par le geste du potier qui forme la pièce, puis par l'action du feu, imprévisible bien souvent, l'objet est œuvré. Résultat d'une matière inerte, animée par la main du potier maîtrisant la force du tour, rendue immuable par le feu qui de son souffle l'aura violemment durcie, lui imposant parfois des tensions qui la tourmentent et la modifient une dernière fois. Potier, maître du feu et de la terre, du tour, utilisant les forces de la nature et ses éléments, leur imposant sa volonté, ou plutôt maîtrisant leurs volontés dont naîtra l'œuvre. Nous avons une longue discussion avec lui : nous essayons de comprendre ce que veut dire *shibui*, adjectif qui, justement, qualifie son œuvre, mot intraduisible, abstrait, et que l'on ne comprend que par l'intuition. Rapport intime entre la fragilité d'une fleur et de la terre, rude et durcie par le feu du vase qui la porte ; rapport subtil, action de la comparaison qui par son intuition nous mène sur le chemin du bouddhisme zen. Pour nous l'expliquer, le maître prend trois petites boules d'encens qu'il pose dans le feu du brasero où nous réchauffons nos mains ; subtilité d'un parfum brûlé pour des amis, parfum qui purifie la chambre, qui resserre les liens et ouvre les portes permettant le partage d'une intuition. Le thé qu'il sert, versé dans des bols rudes, fut aussi *shibui*. Senteur délicate du précieux liquide, instant merveilleux... Le soleil traverse le papier des shojis, le parfum gagne toute la chambre. Un oiseau jaune dans sa cage s'est mis à chanter.

Au moment de quitter notre hôte, celui-ci nous fait présent à chacune d'un bol que, nous dit-il, nous ne pouvons donner à personne, et si nous ne l'utilisons pas, nous devons le briser.

Nous allons après chez le potier Kato pour visiter ses ateliers, ses fours plus industriels. Sur son grand four est gravé le caractère qui signifie « rien » (néant, nothing) nous n'avons pas pu savoir pourquoi.

Toute la ville de Shigaraki travaille la céramique ; nous ne voyons que cheminées, piles de bois, cours remplies de pots, de vasques, de tasses.

En taxi toujours, nous rejoignons la station d'autobus, car nous sommes trop tard pour le dernier train. L'autobus cahotera une heure

sur l'étroite route, avant de rejoindre le train électrique. Etrange voyage, la nuit est tombée sur les sauvages collines, les phares du bus éclairent de temps en temps les murs blancs d'une ferme solitaire. Au vent froid de la nuit, les herbes se courbent. Distracts, nous nous trompons de direction en changeant de train, allant sur Osaka au lieu de Tokyo. Distraction réparée à la station suivante.

Le soir, la mère de Takino-san nous attendait, avec un délicieux souper, impression de rentrer à la maison. Nous avons le projet de repartir le lendemain pour visiter Tachikui, centre potier où nous devons utiliser la mystérieuse recommandation où il est question de *inoshishi*, de sanglier, que l'on doit nous offrir. Inoshishi que nous attendons avec impatience.

Tachikui (anciennement Tamba)

MARDI 20 [DÉCEMBRE 1960]

Train, soleil, émotion de se sentir si près du port, de l'immensité de l'océan où un jour, nous voguerons, retournant au pays où nous sommes nées. Train, bus de nouveau sur une route serpentant dans les collines sauvages et les rizières. Vie matinale des paysans. Une heure de marche pour arriver chez le potier, au flanc d'une colline buissonneuse où nous sentions courir l'inoshishi bête fabuleuse. Soleil dans la petite vallée où coule l'eau claire d'un ruisseau.

Le potier est là, il nous attend depuis dix jours, on l'avait avisé de notre visite. Gens simples, directs, cordiaux, ils nous servent un plantureux lunch à tous quatre, Setsuko-san nous accompagne aussi. Puis nous allons visiter avec le fils potier le centre potier de la préfecture : fours ateliers, exposition d'anciennes pièces faites dans la région, qui est connue sous le nom de « Tamba ». Puis, de retour chez notre hôte, nous sommes invitées à tourner un pot. Quelle joie de monter sur un tour après des mois d'abstinence, même si mes jambes trop grandes me gênent. Tachikui est le seul endroit du Japon où le tour tourne dans le même sens qu'en Europe. Nos hôtes sont enchantés de nous voir à l'œuvre, et toutes les femmes viennent avec leurs enfants. Chaude ambiance de l'atelier, la nuit tombe, on rentre les pots qui séchaient au soleil.

Le vieux père nous invite à rester car, pense-t-il, nous pourrions

travailler pour lui et faire prospérer sa poterie, tant il est épaté par notre tournage. Setsuya s'exerce aussi, au grand plaisir de tous.

J'ai oublié de vous dire que nous sommes invités à passer la nuit ici car, ce soir, pour le dîner, nous goûterons à l'inoshishi. Ils ont préparé la table au milieu de la chambre mais, avant, nous devons prendre l'ofuro bouillant, dans une cuve en fer, au fond de laquelle une planche de bois protège les pieds de la brûlure que le feu qui chauffe l'eau depuis dessous, provoquerait. Cuve en fer célèbre, car le célèbre voleur Goémon, un jour, fut pris dans son ofuro avec son fils, voleur terrible puni par la mort : ils refermèrent le couvercle de bois et y déposèrent une très lourde pierre, puis, activant le feu, châtièrent le méchant en le faisant bouillir, ainsi toutes les cuves en fer s'appellent aujourd'hui goémon.

Tout réchauffés, bien disposés par l'ofuro, nous nous mettons à table, le potier, le père, Setsuya, Setsuko, Christine et moi. Les femmes des potiers ne mangent pas avec nous. Au milieu de la table, un brasier avec la grande casserole plate où cuiront les tranches d'*inoshishi*, préparées avec soin, macérées dans du gingembre, ainsi que des tiges d'oignon, de bizarres pâtes de végétaux, des tofu, petits cubes de pâte de haricot. Très largement arrosé de saké. Avec ses baguettes on saisit la viande que l'on trempe ensuite dans un bol où un œuf cru le refroidit et l'améliore.

Le fils, rituellement, offre sa coupe vide de saké à Setsuya qui la lui fait remplir, puis il boit et secoue la dernière goutte de son bol avant de le tendre au potier, puis il la lui remplit, saké bu chaud. Le maître potier offre ensuite à chacun sa coupe, puis nous devons, à notre tour, offrir la nôtre, de sorte que nous devenons très gais. C'est la première fois que nos hôtes mangent avec des étrangers. L'inoshishi rôtit, le saké coule, les rires ne cessent plus, puis chacun chante, chanson nostalgique ou guerrière, chanson de samourais, chanson suédoise, française. Setsuya a une très belle voix. Le père se retire un moment, puis les femmes nous apportent le riz, puis du thé et pour finir des pommes. Merveilleuse soirée, le sanglier ou plutôt le marcassin est excellent, Setsuya attrape un « big tiger » ou *O tora*, c'est-à-dire qu'il chante, puis rit et puis s'endort, terrassé par les vapeurs d'alcool. Christine et moi résistons mieux, le père qui était un peu « parti » réapparaît après un petit repos et nous

chantons encore ou discutons par l'entremise de Setsuko. Des heures coulent, rires, fraternité, nous avons bu à la même coupe, fraternité des potiers, famille sans frontière dont la langue se parle par gestes. Setsuya dort toujours. Les femmes nous demandent d'aller dans la pièce voisine pendant qu'elles préparent les futons, elles les prépareront sans déranger le dormeur. Pendant ce temps, le potier, sa vieille mère avec le dernier petit fils dormant sur son dos et nous trois, nous examinons les lignes de nos mains, au-dessus d'un brasero. Puis nous portons Setsuya endormi dans son futon et nous nous glissons à notre tour dans un des futons qui sont disposés comme quatre grands pétales d'une fleur, dont le cœur est le *kotatsu* (brasero). Du charbon de bois brûle, protégé par une cloche en poterie, le tout sous une sorte de table basse, d'où partent les quatre chauds tunnels de nos futons. Nuit délicieuse dans le silence des collines. Nos hôtes avaient acheté en notre honneur des futons neufs, touchante marque de l'hospitalité japonaise, surtout qu'ils ne semblent pas vivre dans l'aisance.

Quel plaisir de s'éveiller le matin, d'ouvrir les shojis à l'air pur, le soleil clair et vif entre ; on nous invite à aller nous laver à la rivière. Nous y descendons, le gel de la nuit laisse encore ses traces dans les coins ombrés ; des petits poissons nagent dans l'eau transparente et le soleil brille sur nos visages mouillés, purification avant de vivre un nouveau jour.

Après le copieux déjeuner de campagne, soupe de haricots (*omiso*), du riz (*gohan*), des choux et autres légumes conservés au sel (*tsukemono*) et la sauce de soja, algue marine... nous allons visiter le four, immense, le plus long du pays. Four escargot, d'une construction spéciale avec des petites chambres où l'on n'entre qu'accroupis. Une forêt de bambous frissonne juste à côté du four, sous les gouttes d'eau du givre fondu par le soleil. Bruit des bambous comme une respiration.

Et nous repartons pour prendre le bus, arrêtés en chemin à une poterie, trop tard pour attraper le bus, nous faisons de l'auto-stop ; une camionnette avec deux échelles sur le pont comme sièges nous cahote jusqu'à la station du train. Magnifique expédition, tous les pots acquis à Tashikui dansent ; les cheveux au vent (j'ai perdu mes barrettes), nous traversons des petits villages, puis grimpons en bonds une colline ; et en dégringolade de contours au milieu des herbes et des roseaux, regagnant

les rizières d'une petite vallée. D'autres collines aux routes caillouteuses, des rizières et enfin la station, nous sommes brisés et heureux de vivre, les pots intacts sont emballés dans un grand *furochiki* (foulard de coton) et nous entrons nous restaurer dans la cabane près de la gare qui reconforte les voyageurs de petits gâteaux aux haricots, couverts de poussière ; ils semblent à nos appétits de vagabonds un mets céleste. Puis nous nous laissons bercer par le train qui se coule entre les montagnes vers Osaka.

Le soir on nous attend avec impatience. Il faut raconter l'inoshishi aux parents de Setsuya. Puis nous passons la soirée chez eux. M. Takino (le père) joue du violon pour nous faire plaisir, faux mais avec tant d'amour, puis de la trompette, soirée familiale, chaude et amicale.

JEUDI 22 [DÉCEMBRE 1960]

Jour de repos, jour d'écriture, nous envoyons des vœux pour la nouvelle année et nos remerciements à nos amis japonais. M^{me} Takino, descendante d'une famille qui tient la meilleure *Sushi-House* du Japon, nous invite pour le lunch. Un *sushi* est un rouleau de riz recouvert d'une tranche de poisson cru et d'une algue, ou d'écrevisse ou d'une sorte de biscuit sucré, surtout de différentes sortes de poissons crus. Le peintre Fujita, depuis Paris, commande des sushis ici, lorsqu'il en désire.

M^{me} Takino nous a passé le secret de famille pour la préparation du riz, à voix basse, secret qui fait la réputation de la maison. Nous sommes invitées pour la soirée chez les parents de Setsuko-san. J'ai essayé d'atteindre les Herbert sans résultat, regrettant de partir sans les revoir.

VENDREDI 23 [DÉCEMBRE 1960]

Avec Setsuya comme interprète, nous allons à Oroshi, centre potier se trouvant sur le chemin du retour. Après trois ou quatre trains différents, de plus en plus courts, de plus en plus campagnards, nous arrivons à Oroshi, tout frais, dans l'air pur des collines. A la gare, ayant à attendre un moment, le chef de gare nous invite à nous réchauffer à son feu ; avançant une chaise, il me dit : « Stand up, please » peut-être les seuls mots qu'il connaisse. Les étrangers sont ici rareté, il suffit de voir l'intérêt de tous pour nos cheveux. Immense éclat de rire après l'explication de Setsuya ; tous les employés de la gare en riront longtemps encore,

phrase célèbre que nous utilisons maintenant pour offrir un siège.

A Oroshi, le potier Ando nous reçoit très gentiment, son jeune frère, étudiant à Tokyo dans une école d'art, nous conduit en voiture visiter les ateliers-écoles de son père, déserts ces veilles de fête. Nous nous exerçons pour la première fois à tourner avec le tour allant en sens contraire. Qu'il est difficile de perdre ses habitudes, les mains vont d'elles-mêmes travailler à droite de la pièce, créant des désastres, car c'est à gauche que maintenant nous formerons le pot. Lorsque nous aurons trouvé un atelier où travailler, il nous faudra trouver la solution quant à la position : sur le tour les japonais s'asseyent en tailleur, chose impossible pour nos raides jambes occidentales. Nous avons essayé agenouillées, mais cela est bien peu élégant. La construction du tour ne permet pas de mettre ses jambes de chaque côté de la tête de tour qui est à la même hauteur que le siège.

Nous dormons à Tajimi, centre potier proche d'Oroshi, dans une auberge extrêmement luxueuse où le frère Ando nous a conduits. Chambre haute où l'on accède par de longs corridors en pente, perdue dans un jardin où les camélias sont en fleurs, chambre aux cloisons de shojis que, au matin, nous ouvrirons pour admirer le jardin. Le jeune frère a commandé un magnifique souper à sept différents plats, pris tous quatre, plus vagabonds et étudiants, comme un très sérieux banquet, réservé d'habitude à des grandes personnes très fortunées. *L'ofuro* nous avait réchauffé préalablement, et c'est en kimono que nous dînâmes, kimono mis à la disposition des hôtes dans les auberges japonaises. Nous allons au cinéma ce soir, voir deux films japonais : une histoire de samouraïs et un film nouvelle vague.

SAMEDI 24 [DÉCEMBRE 1960]

Ce matin, on nous réveille en apportant les braseros de charbon de bois pour réchauffer la chambre ; il gèle dehors et les cloisons sont en papier. Copieux déjeuner japonais, le frère qui dormait chez un oncle, nous rejoint et nous partons pour visiter l'usine de M. Kato, usine de porcelaine, après avoir payé une note genre *Hôtel de l'Europe*, tu t'en souviens, papa ? Nous mangerons du riz et des choux à Tokyo, pour compenser, pendant quelque temps.

Intéressante visite d'une petite usine; autour d'une table ronde, tournante, des décorateurs peignent chacun une partie de la décoration d'un vase, vieux artisans courbés sur la pointe habile de leur pinceau. M. Kato (vous avez peut-être remarqué que c'est le troisième potier qui porte ce nom très répandu parmi la confrérie) nous invite à dîner, et au saké à couler à pleins flacons... Nous avons la réputation d'apprécier cette délectable boisson, il faut donc la justifier.

Après-midi, visite au potier [Toyozo] Arakawa [1894-1985], poterie perdue dans les collines, au milieu des bois de pins, endroit merveilleux malgré la pluie qui n'a cessé de la journée. Le fils [Takeo] Arakawa [1913-?] nous reçoit, son père n'est pas là aujourd'hui, mais nous verrons son travail après l'indispensable bol de thé, pris près du feu dans l'atelier. Grès décoré aux engobes, sur un plat carré deux branches de prunier en fleurs... Toute la fraîcheur d'une décoration sur la brusquerie d'une matière rude. Visite des fours et ateliers, nous discutons longuement autour du foyer de l'atelier. Le père Arakawa s'inspire d'anciennes poteries japonaises dans son travail; on nous explique leur qualité, nous montrant des tessons, des livres; leçon très intéressante, rires; il est si facile de rire au Japon, cela établit de bons contacts et la vie devient joyeuse. Dehors, à la fin de la journée, le soleil vient dorer les forêts toutes brillantes de pluie.

La veillée de Noël fut un peu triste, ou plutôt un peu trop gaie. Car M. Kato qui nous offre le toit pour la nuit dans une auberge plus simple, y a commandé un dîner et évidemment du saké; car ici Noël, depuis la guerre et les Américains, est une occasion de boire, et partout nous voyons des sapins décorés. Nous voulions, Christine et moi, aller dans les forêts garnir notre sapin, et passer la veillée de Noël doucement dans la nature; mais notre hôte ne le comprend pas et la pluie de la journée... Donc saké puis promenade en voiture avec le frère Ando et chansons au clair de lune, et mal de tête, triste veillée en somme, tôt couchées, fatiguées, un peu tristes...

DIMANCHE 25 [DÉCEMBRE 1960], NOËL

Nous quittons Setsuya qui retourne à Kyoto chez ses parents. Triste pluie, triste journée dans le train qui roule dans le brouillard et la

pluie, nous dormons dans le train, pensant à l'Europe, à nos familles qui nous manquent en ce jour de Noël. Nous avons vu tant de merveilles, nous sommes éreintées, ne pouvant plus rien voir de plus, ayant tout reçu, ces deux dernières semaines. Arrivées vers 6h à Tokyo, nous retrouvons avec plaisir notre chambre, notre gîte. Calme soirée de Noël passée avec notre voisin, le photographe.

LUNDI 26 [DÉCEMBRE 1960]

Henry nous invite au théâtre de poupées marionnettes [bunraku]. Il connaît les acteurs et nous visitons l'arrière-scène pour commencer, allant voir dans l'atelier de réparation les têtes de poupées : un vieil artisan est en train de monter une perruque en poils de yack de l'Himalaya, chaque cheveu est noué séparément sur un bâton ; on nous explique les différents styles de coiffures, à la samouraï, de geisha, d'épouse, de paysan, de courtisan de telle ou telle époque ; on nous montre aussi le maniement des poupées. Le maître sur de hautes getas manie la tête et la main droite, il lui a fallu quinze ans d'apprentissage avant de pouvoir manier la tête ; son aide, sur des getas plus basses animera la main gauche, et un jeune apprenti s'occupe des jambes. Tous trois, vêtus de noir – seul le maître a le visage découvert, les autres ont un voile sur la tête –, tous trois sont donc visibles du public, mais le jeu de la poupée est si merveilleux que l'on oublie leur présence.

Les amis d'Henry nous ont même prêté leurs poupées et nous avons essayé de les manier, poupées hautes peut-être d'un mètre, n'ayant que la tête, les bras et le bas des jambes en bois, attachés au splendide costume. Elles n'ont donc aucun corps, et c'est la coordination des mouvements des trois joueurs qui animeront le personnage. Songez à la perfection exigée pour animer ces poupées au juste moment, les faisant danser ou parfois courir, tout mouvement correspondant avec le récit monologué par le récitant qui est accompagné par un orchestre de un ou deux tambourins et de plusieurs shamisens ; les musiciens chantent aussi parfois et leur musique traduit les sentiments du jeu, drame ou nostalgie, précipitation d'une action ou moment suspendu d'émotion amoureuse. Musique plus merveilleuse presque que le jeu des poupées qui pourtant est déjà passionnant.

Nous avons vu un manieur de poupées, maître célèbre aveugle et sourd, âgé de 94 ans, possédant si profondément son métier qu'il pouvait animer sa poupée malgré ses infirmités. Il est surtout réputé pour la qualité de vie qu'il donne à ses rôles féminins, tout de grâce et de subtilité. La dernière pièce fut une merveille surtout par sa musique.

MARDI 27 [DÉCEMBRE 1960]

Repos, nous digérons notre voyage, tâchant de reprendre pied dans la dure vie de Tokyo.

MERCREDI 28 [DÉCEMBRE 1960]

Je commence à vous écrire la première partie de notre voyage.

JEUDI 29 [DÉCEMBRE 1960]

Ecritures, courses en ville, nous envoyons un grand poisson au potier de Tashikui, symbole de félicité pour l'an nouveau, et présent pour le remercier de son hospitalité si large.

VENDREDI 30 [DÉCEMBRE 1960]

Ecritures, lessive, etc.

SAMEDI 31 [DÉCEMBRE 1960]

Nous préparons notre réveillon, courses, achat d'une bouteille de vin, de cannelle, etc. Ce soir, Christine nous prépare un pudding de riz à la cannelle, plat de réveillon que nous partageons avec le solitaire Henry. Aux bougies nous réveillonnons, mangeant des petits poissons argentés, crus et salés, des biscuits aux algues, arrosant vers le minuit notre solitude avec un vin chaud aux raisins secs. Discussion sur mille sujets intéressants, notre compagnon connaît si bien le Japon, il a rencontré tant d'hommes, d'acteurs, d'artisans, de businessmen, de paysans, de montagnards, d'écrivains, de musiciens, et tant d'autres... Pensées aussi pour notre lointaine Europe... et l'année se termine, sonnée par les gongs graves des temples shinto de notre quartier qui ponctueront la nuit entière de leurs voix lentes.

DIMANCHE 1^{ER} JANVIER [1961]

Eveillée de bonne heure, juste à temps pour vous envoyer mes pensées, vous qui vivrez le minuit après nous ; seule, je vais me promener dans le clair matin, tout propre, tout neuf, plein de soleil ; longue promenade, deux heures dans les rizières gelées avec mon appareil de photo, promenade japonaise pour l'an nouveau. Le Fujiyama tout blanc de neige, serein sous le ciel, sera mon seul compagnon de mon errance matinale.

A 10h, nous sommes invitées à déjeuner par la famille Yamamoto, premier repas solennel. Nous irons l'après-midi à Enoshima, île se trouvant à une heure et demie de Seijo, île toute couverte de temples, touristique à l'égal du Mont-Saint-Michel en France. Seule impression : dans une faille du rocher de la petite île, creusée par les eaux, une caverne où brûlent les bougies d'un temple shinto aux portes rouges. Une pierre sculptée, Bouddha veille au sein de la terre dans le silence du roc.

LUNDI 2 [JANVIER 1961]

Nous allons l'après-midi avec la famille Yamamoto au temple Meiji. Temple immense et doré, où dort l'empereur Meiji, temple où tout bon japonais se rend les premiers jours de l'an. Toutes les jeunes filles revêtent leur plus beau kimono et coiffent leurs cheveux en coques énormes, laquées, garnies de coussinets dorés et de pendeloques ou de fleurs artificielles. Les fillettes portent des kimonos aussi et des getas de bois creusé où sonne un grelot.

Tokyo_03-01_17-01_1961

Journal écrit le 17 janvier

MARDI 3 JANVIER [1961]

Nous avons acheté du tissu et nous nous cousons chacune une robe pour penser à la probable invitation du *Seibu Department*. Dehors une bise glacée, emmitoufflées dans nos plumes, nous cousons.

MERCREDI 4 JANVIER [1961]

Couture, vent, ofuro bouillant, repos.

JEUDI 5 [JANVIER 1961]

Nous sommes invitées chez Kimie-san, cette après-midi, M. le Docteur Kondo et deux amies de Kimie-san nous rejoignent pour le souper. Et nous voilà repartis dans de passionnantes discussions, si ardent que nous avons juste le temps d'attraper le dernier train qui nous ramènera à Seijo.

VENDREDI 6 [JANVIER 1961]

A 2 h rendez-vous avec Kimie qui nous conduit à une exposition de travaux d'élèves d'une école de peinture japonaise. Les élèves sont en général étrangères, snobs et précieuses, nous nous sentons parmi toutes ces dames comme deux rochers se promenant dans la serre d'un fleuriste. Parmi ces dames peignant des petits oiseaux perchés sur une branche de pommier, je me sens rude, violente, aux âpres désirs d'un travail de terre. Nous allons après visiter une autre exposition plus à notre goût. Il s'agit du travail de six potières, étrangères aussi, ayant toutes travaillé un à deux ans au Japon. Une Mexicaine, Graziella, une Sud-Africaine Hélène Sacher, une Australienne Cecily, une Chinoise née en Amérique Marie Woo, Tsagi, Japonaise dont nous faisons la connaissance, et Jane Jones encore de nous inconnue. Leur travail simple, propre, avec les beaux matériaux japonais, est intéressant; elles ont toutes travaillé chez Hamada, Kamakura ou Kawai, ou d'autres maîtres potiers. Elles nous conseillent, voulant nous aider à trouver une place où travailler, organisent

une rencontre pour le jeudi suivant pour aller visiter la collection de poteries d'un célèbre collectionneur. Souper avec Hélène Sacher et Graziella qui nous content leurs expériences.

SAMEDI 7 [JANVIER 1961]

Nous passons l'après-midi et la soirée chez un étudiant coréen rencontré à l'École de céramique de Kyoto, en vacances ces jours chez ses parents à Tokyo. Nous pénétrons dans un milieu traditionnel, le père qui s'occupe d'un restaurant est très patriarcal. Ses fils n'ont pas l'autorisation de boire ou de fumer en sa présence. La mère, délicate vieille dame en longue robe de soie et de velours, nous fait goûter sa cuisine coréenne. Puis nous discuterons, en anglais et en allemand, avec le frère aîné de l'étudiant qui étudie la littérature allemande à l'université. Combien réconfortant de partager ses idées et de s'apercevoir que les mêmes sentiments existent chez nos amis; nous oublions complètement nos différentes éducations et races, et cela à travers un langage que tous nous pratiquons assez mal!

DIMANCHE 8 [JANVIER 1961]

Nous revisitons l'exposition des potières, faisons la connaissance d'un architecte canadien, mais japonais d'origine.

LUNDI 9 [JANVIER 1961]

Nous passons la journée avec Hee, l'étudiant coréen qui désire aller en Suède dès qu'il aura terminé son école; le problème est ardu, car il est muni d'un passeport nord-coréen et, à l'ambassade de Suède où nous l'accompagnons, on lui confirme la presque impossibilité d'obtenir un visa. Nous apprécions la chance d'être Suisse et Suédoise en voyant toutes ces difficultés.

Dîner chez le père, cinéma, souper chez le père.

MARDI 10 [JANVIER 1961]

Lessive, écritures, couture, pluie.

MERCREDI 11 [JANVIER 1961]

Invitées pour le lunch chez M^{me} Ishimuro, une amie de la mère de Setsuya, exemple de la femme moderne japonaise, dans sa maison à l'architecture moderne, parlant de tout, buvant et mangeant la nourriture occidentale, intelligente, connaissant très bien aussi les choses japonaises, ouverte, généreuse.

JEUDI 12 [JANVIER 1961]

Rencontre avec Marie Woo, Hélène Sacher et Cécily pour aller voir la collection de poteries de M. Kushi, qui possède des centaines de pièces. Il nous reçoit très aimablement en kimono raffiné, il nous conduit dans une pièce au centre de laquelle est un immense tas de boîtes en bois, de toutes dimensions. Il en ouvrira quelques-unes avec précaution, écartant amoureusement les *furoshiki* (pièces de tissu entourant les céramiques), pour nous montrer les œuvres de Kenzan [1663-1743] (célèbre potier de Kyoto) ou des anciens Coréens, ou des Ming et des Song, porcelaines précieuses et transparentes, céladons craquelés, ou sang de bœuf chinois ; j'ai pris par bonheur ma caméra et photographie tout. M. Kushi, collectionneur amoureux de sa collection se fait une joie en goûtant notre admiration pour telle coupe ou tel vase. Quel plaisir de pouvoir palper l'épaisseur d'une coupe, en apprécier le poids, la densité ; goûter la douceur de l'épiderme-émail. Joie des yeux aussi à découvrir la profondeur d'une glaçure, et la vie d'une tache de sang de bœuf.

VENDREDI 13 [JANVIER 1961]

Nous sommes toutes deux invitées à la soirée de Nouvel An scandinave par le consul de Suède et M. Falkman, attaché d'ambassade. Soirée où pour la première fois depuis longtemps, je me sentis plutôt petite parmi ces grands et blonds nordiques. Tout le monde me prend pour une Suédoise, et c'est à Christine que l'on demande de parler de sa patrie la Suisse. Soirée dansante avec un grand dîner, beaucoup de belles dames habillées de riches soies. Nous faisons la connaissance d'un architecte canadien qui a épousé une bijoutière suédoise. Ils sont tous deux venus en VW depuis la Suède, visitant l'Europe, la Turquie, les Indes, etc., voyage de huit mois passionnants. Nous espérons les revoir plus

tranquillement pour avoir un récit de leurs aventures. Nous dansons et paradons si tard que notre dernier train a depuis longtemps déversé ses bâillants et endormis noctambules, lorsque nous songeons à notre retour. On nous fourre dans un taxi qui mettra trois quarts d'heure pour nous conduire en notre lointain Seijo. Les routes sont si mauvaises, et deux fois des travaux nous ont détournées du trajet normal, si bien que nous nous sommes perdus dans les décors du *Toho Studio* (compagnie de cinéma), nous égarant parmi les maisons creuses à une seule façade d'une vue de western, un vent glacé faisait battre les tôles, ambiance tragique, dans la solitude de ces maisons habitées par seules les hautes herbes balancées par les souffles nocturnes.

SAMEDI 14 [JANVIER 1961]

Vu une exposition de jouets populaires. Ai acheté trois masques pour M^{me} Gampert (Maman, donne-moi des détails sur ce qu'elle désire).

LUNDI 16 JANVIER [1961]

Rendez-vous à 11 h chez Kimie-san, pour notre première leçon de peinture. Passionnante découverte de la difficulté de cet art. Nous couvrons des pages et des pages de traits maladroits, agenouillées sur les tatamis, essayant de toute notre âme de maîtriser nos pinceaux indociles, nos mains raides, notre caractère emporté et occidental. A 8 h, nous nous rendons à l'*International House* pour écouter une lecture de M. Koyama sur la céramique à l'époque Momoyama. Et alors, nous éprouvons pour la deuxième fois un tremblement de terre. La première vague sentie l'après-midi dans la maison de bois de Kimie, étant au premier étage, toute la maison se balançait comme un navire sur des vagues ; impression merveilleuse et inquiétante. Rassurée par Kimie affirmant que lorsque les secousses sont ressenties comme des vagues latéralement, ce n'est pas dangereux ; c'est seulement quand les secousses vont de haut en bas que l'on peut s'alarmer. La deuxième vague ressentie à l'*International House* ébranla tout l'immeuble, faisant résonner son ossature de craquements étranges. Le conférencier poursuivait tranquillement son exposé ; seules quelques dames américaines se cramponnaient un peu nerveusement à

leur chaise. Conférence intéressante, dite par un homme qui nous montrait amoureusement des petits tessons, les décrivant, les situant dans différents fours de la région de Tajimi que nous avons visitée. Conférence qui précisait des connaissances vagues sur cette région. Après la conférence où nous avons rencontré Marie Woo, Hélène Sacher et Cécily, ainsi que l'architecte japonais-canadien, nous sommes invitées avec ceux-ci chez Cécily, pour regarder les photos que j'ai prises de la collection de M. Kushi. Ils sont très intéressés par les photos de tes sculptures que je leur montre, et espèrent qu'un jour tu te décideras à venir au Japon. Je les invite tous à venir nous voir s'ils passent en Europe une fois. Nous sommes bien heureuses de nous faire ainsi de nouveaux amis, tous intéressants.

MARDI 17 JANVIER [1961]

Et nous voici le 17 janvier, jour où je termine cette partie de mon journal. Jour ensoleillé mais froid. Levées vers 9h, il suffit juste d'écartier le futon, de se glisser dans ses habits, le soleil réchauffe notre chambre à travers les shojis. Le riz du déjeuner accompagné de feuilles d'algues trempées dans du soja avec lesquelles nous formons un petit ballot de riz, sera ce matin agrémenté d'un œuf cru et de maquereau en boîte, déjeuner japonais pris sur les tatamis. Au soleil, puis à plat ventre, je vous écris vous mettant au courant de nos derniers faits et gestes.

Ces jours sont un peu difficiles à vivre, nous sommes plongées dans l'incertitude au sujet de notre travail. Le *Seibu* ne donne plus signe de vie, l'aide que nous en attendions semble partie en fumée. Hier soir nous avons demandé à M. Koyama de nous aider, il écrira à Arakawa, potier auquel nous avons rendu visite près de Tajimi, pour lui demander s'il est d'accord de nous prendre à son atelier. Il nous faut donc attendre un peu, désœuvrées, nous tâchons de voir le plus d'expositions possible, mais nos mains sont malades du désir de travailler. Il faut absolument trouver un arrangement au plus vite, M. Yamamoto attend de savoir si nous gardons cette chambre. Si nous trouvons du travail chez la potière japonaise vue à cette exposition dont je vous ai parlé, nous garderons notre logis, car son atelier n'est qu'à une heure de train de Seijo. Si nous pouvons travailler chez M. Kato à Yokohama, nous resterons également

à Seijo. Rien n'est décidé et le moral baisse; nous avons l'impression de perdre les jours de notre court séjour. Enfin, faisons confiance! Tout s'est toujours si bien organisé jusqu'à maintenant... Je me découvre par moments des pensées de tendresse pour mon atelier, me rappelant son odeur, la place de chaque objet, et son ambiance quand la chaleur du four attire les passants de l'escalier, provoquant ces longues discussions.

Je pense que mon prochain journal vous annoncera quelque heureux arrangement. J'ai oublié de vous dire qu'hier, nous avons eu en tout six séries de secousses sismiques et que, juste avant de prendre le train, j'ai vu une énorme étoile filante.

Tokyo_17-01_28-01_1961

Journal écrit le vendredi 27 janvier

MARDI 17 [JANVIER 1961, suite]

Donc, après avoir mis à la boîte la dernière partie de mon journal, Christine et moi décidons de nous préparer une soupe occidentale, minestra, goulach, soupe aux légumes. Nous dévalisons le marché, rave géante, longue comme depuis le coude jusqu'à la main, choux, céleri en branche, carottes longues comme un tibia, oignons, poireaux, champignons, macaroni, cresson, sorte de dent-de-lion-épinard, lard, bœuf, piments rouges, le tout cuit dans le baquet à lessive, nos casseroles étant trop petites. Autant vous dire tout de suite que nous avons mangé de la soupe pendant une semaine. Cela nous fit du bien, il fallait nous intéresser à quelque chose d'un peu céramico-culinaire pour échapper à la nostalgie de nos pays, de nos ateliers, nostalgie pimentée de l'angoisse que nous donnait l'incertitude de notre avenir. Vraie soupe cuite trois heures, poivrée et réconfortante.

MERCREDI 18 [JANVIER 1961]

Nous allons aujourd'hui au *Seibu Department Store*, où un M. Kato, potier, fait des démonstrations de tournage. Ce qui ne fait qu'augmenter notre désir de travailler la terre potière. Nous rentrons heureusement tôt à Seijo. Nous mangions notre soupe accompagnée de riz, lorsqu'on vint appeler Christine au téléphone; M. Koyama nous donne rendez-vous pour le samedi matin à son bureau de Tokyo. Nous devons rencontrer ensemble le potier Toyozô Arakawa, père du potier Takeo Arakawa que nous avons vu à son atelier dans les collines près de Tajimi. Le baromètre de notre humeur, à ces nouvelles remonte au beau temps.

JEUDI 19 [JANVIER 1961]

Nous allons visiter le musée de la ville de Tokyo, au parc d'Ueno, musée qui possède une belle collection de poteries. Quelques très belles pièces, dont quelques-unes reproduites dans le livre de Fujio Koyama [*Céramique ancienne de l'Asie*, Office du livre, Fribourg, 1959] mais par

contre le musée est glacé. Les musées ne sont pas chauffés et il gèle ces jours. Nous rencontrons un architecte américain avec qui nous échangeons nos cartes, promettant de nous revoir une fois. Et nous prenons le métro chauffé pour nous engouffrer dans le *Department Store Takashimaya* où est présentée une exposition de sculpture contemporaine italienne. Presque toutes les pièces sont abstraites, à part celles de Marino Marini, et l'intérêt du public est très vif. Exposition extrêmement bien faite, peut-être mieux qu'en nos musées suisses. Remarqué surtout les sculptures de Lardera.

VENDREDI 20 [JANVIER 1961]

Matin : exposition de photographies japonaises au Musée d'art moderne. Puis nous visitons la galerie Bridgestone, surtout des peintres français ; il y avait un très beau Cézanne *Montagne Sainte Victoire*. Puis au *Department Store Matsuzakaya*, une exposition des sculptures bouddhiques du Nord et Ouest du Japon. Bouddha au serein sourire, gardiens des temples au visage grimaçant. Je suis très impressionnée par les visages souriants comme depuis l'intérieur des sculptures bouddhiques. J'essaye de prendre des photos pour vous montrer à mon retour ce qui est le plus intéressant dans la sculpture japonaise : l'esprit, le sentiment, traduit dans la pierre ou le bois. Une pièce surtout, devant laquelle de vieux hommes très simples semble-t-il, se sont longuement arrêtés, regardant ou plutôt essayant de sentir intuitivement la force qui dirige le sculpteur dans son travail. Sculpture qui dépasse la matière, qui devient le chemin d'une intuition.

SAMEDI 21 [JANVIER 1961]

A midi nous retrouvons le professeur Koyama qui nous emmène au *Department Store Mitsukoshi* (vous voyez que tout se passe dans les grands magasins à Tokyo), pour rencontrer un éditeur qui devait lui montrer la première épreuve du catalogue d'une exposition de la céramique japonaise à Oakland, en Amérique.

Puis après le lunch, nous retrouvons le maître potier Toyozô Arakawa, pour qu'il voie s'il nous accepte dans son atelier. Personnage impressionnant, très grand, vêtu d'un sombre kimono, il ne parle que le

japonais. Il est là, assis avec quelques importantes personnes du magasin, au milieu de ses œuvres qu'il a apportées, peut-être pour une prochaine exposition. Dans un catalogue sur les potiers japonais, il est dit de lui « il fait revivre le style des céramiques shino et les seto noirs de l'époque Momoyama ». Nous nous sentons deux toutes petites filles et nous attendons que le maître décide... Au bout d'un moment il déclare être d'accord et nous offre de travailler dans l'atelier de son fils que nous avons visité justement après notre voyage à Kyoto. Etrange rencontre, on nous dit que nous aurons une chambre où nous pourrions faire notre propre cuisine, qu'il y a probablement un futon ; et puis, on nous demande quand nous commencerons. « Le premier février » nous répondons. « Mais il fait très froid (*samui*) » disent-ils. Nous irons quand même ! Puis on se met à parler de tout autre chose ; patientes, nous laissons toutes choses s'arranger par elles-mêmes. Rien n'est bien précis, mais nous savons qu'au Japon il en est ainsi. Nous irons donc un peu comme dans un rêve où seuls quelques détails sont clairs. Nous connaissons déjà l'endroit, c'est beaucoup, nous y avons vu le soleil briller au travers des pins.

Ensuite M. Koyama nous emmène chez lui à Kamakura, ancienne capitale du Japon à l'époque qui porte ce même nom. Située au bord de l'océan, dans une petite crique avec une plage de sable. Une heure de train, M. Koyama, fatigué, dort ; le train sur-bondé, nous sommes samedi après-midi, heure d'affluence, cahote sur ses rails. Arrivés à Kamakura, M. Koyama nous montre la ville, en bus ; nous allons voir le *Dai-butsu* immense sculpture du Bouddha, pendant de celle de Nara. Lieu touristique, un peu comme Notre-Dame au Puy en France, à part que le *Dai-butsu* est beaucoup plus beau comme sculpture. Puis nous allons sur le toit d'un grand magasin de la ville, pour jouir du panorama : Kamakura, ancienne capitale, nichée au creux des collines couvertes de pins qui l'entourent, petite ville ouverte sur l'océan.

M. Koyama nous emmène chez lui. Sa femme est absente, visitant leur fils à l'hôpital pour des ennuis de vertèbres ; sa fille est partie sur les pentes neigeuses de je ne sais quelle montagne, à ski ; M. Koyama, donc, nous prépare du thé. Il nous a installées dans son bureau, logé dans la partie nouvellement construite de sa maison, quatre tatamis, au centre le

kotatsu partie plus basse où l'on laisse pendre ses jambes au-dessus d'un fourneau électrique (couvert d'un grand futon qui conserve la chaleur), ou d'un feu de charbon de bois, surmonté d'une table, couverte d'un grand futon qui conserve la chaleur en retombant sur vous, très confortable.

Devant les shojis tout lumineux d'un dernier soleil une branche de cerisier en fleurs dans un très beau vase en grès. Au mur, une étagère où quelques rares céramiques sont exposées, céramiques que nous palperons, goûtant leur densité, leurs émaux, ou découvrant la légèreté d'un petit lapin au cobalt de Chine, décoré au coin d'une assiette.

M. Koyama est un homme très doux, rieur ou silencieux, il nous soigne comme deux hôtes de marque. Suivant la coutume japonaise qui veut qu'on déprécie tout de que l'on offre, il nous apporte une tranche de gâteau en la déclarant «not so good» «but not so bad». Puis nous goûtons au «not so good but not so bad» whisky japonais, il tient absolument à nous faire goûter du saké ensuite mais le saké s'accompagne pour tout bon buveur de poisson sec, il cherche du poisson séché dans l'Hokkaidô (île du Nord), délicieux en effet avec le saké; Puis, voyant que nous apprécions, il veut voir jusqu'à quel point nous sommes bonnes buveuses et va nous préparer une petite coupe d'œufs de poisson et de chair d'oursin: subtil parfum et matière, subtile couleur délicatement arrangée sur la petite assiette faite par un grand maître potier. Nous buvons le saké dans des pièces de musée? J'ai l'honneur d'une coupe à saké dans laquelle je serai la dernière à boire avant qu'elle soit montrée dans une exposition. M. Koyama, buveur raffiné, nous mettra finalement à l'épreuve en nous donnant de l'estomac d'oursin à déguster, matière filandreuse et gluante, aux couleurs rose-violet, difficile à accepter, mais le goût en est parfait.

Sorties honorablement de cet examen, nous pouvons alors connaître ce qu'est le véritable saké fait dans les campagnes, pur alcool de riz, sans adjonction d'eau et d'alcool tel qu'on en rajoute dans le saké ordinaire. Nectar qui nous emmène au pays des brumes heureuses; le kotatsu brusquement se refroidit, M. Koyama, à plat ventre, part à la recherche de la cause d'une si mauvaise volonté. Et nous voilà tous trois démontant le radiateur puis le rebranchant, nous demandant si c'est

imagination, réalité ou saké qui nous fait percevoir la chaleur revenue. Après de longues discussions, il sera déclaré hors d'usage et nous utiliseront un autre radiateur qui fait sauter les plombs par deux fois quand nous l'utilisons avec le réchaud électrique où M. Koyama tiédit le saké.

Après un immense plat de sushis, nous sommes enfin dans l'ambiance qui convient à la projection des photos en couleurs des plus fameuses céramiques orientales. *Chawan*³⁶ (bol à thé) décoré par Kenzan, vieux vases chinois, coréens, cruche à sake, assiettes des premières porcelaines, seto jaune, seto noir, oribe, shino... etc. Il nous montre chaque pot nous donnant des explications, situant le four où il fut cuit, son visage, la période dans l'histoire du Japon. Puis nous terminons notre soirée sur un dernier verre de liqueur. Nous ne sommes pas en état de rentrer à Seijo, et il est trop tard lorsque nous y pensons, donc on prépare le lit de la fille de M. Koyama pour Christine, et on m'installe un futon dans le bureau ; nuit passée dans la calme ville de Kamakura, au pied des collines où croissent les pins et les bambous, où ce printemps fleurira le cerisier.

DIMANCHE 22 [JANVIER 1961]

M. Koyama nous emmène chez un collectionneur qui vient passer ses week-ends dans sa belle villa construite au-delà des collines de Kamakura sur une espèce de promontoire descendant en cascades de rizières jusqu'à l'océan. Le riche collectionneur possède des pièces merveilleuses. On nous installera sur des coussins près des splendides braseros ; une à une les boîtes seront ouvertes, les furoshiki écartés et nous pourront saisir les très précieuses céramiques dans nos mains. Une branche de pommier en fleurs peinte sur un chawan par Kenzan, fraîcheur d'un instant d'une fleur sur la force du bois qui la porte ; plusieurs des pièces que nous avons admirées la veille sur des photos nous sont montrées. Quelques amis du collectionneur et nous trois assemblés autour de la table sont priés par l'hôtesse, délicieuse et rondelette petite dame, de goûter les différentes sortes de sushis qu'une petite servante campagnarde vient de nous apporter. Immense plat laqué rouge et noir où sont disposés avec finesse les petits pains de riz garnis d'un frais

36 *Chawan* 茶碗 : bol à thé, utilisé en particulier pour la cérémonie du thé

morceau de poisson cru, gris rose ou blanc, ou d'une écrevisse, ou d'une algue qui cache le poivre du raifort vert japonais. Nous quittons avec force révérences les très aimables collectionneurs.

M. Koyama nous abandonne chez l'architecte américain, rencontré au musée, qui nous avait invitées à le voir chez lui, à Kamakura. Sa femme, Midori Kono, Japonaise née en Californie, fille d'un pasteur protestant, est venue au Japon pour étudier la gravure par bois gravé. Ils ont deux enfants, lui, le père, est ici pour étudier l'architecture japonaise, il veut trouver grâce à ses recherches une écriture pour les architectes et urbanistes, telles les notes de solfège pour le compositeur. Il cherche à trouver des signes qui, assemblés par catégories, comme sur une portée musicale, puissent exprimer l'architecture. Il est professeur, d'ailleurs, dans une école d'architecture en Amérique.

Nous allons nous promener avec lui jusqu'à un village de pêcheurs, aux merveilleux bateaux colorés. De retour à leur maison, Midori nous montre ses travaux qui sont très intéressants, libres. Après le dîner (souper), un étudiant photographe nous rejoint, il rentrera avec nous à Tokyo dans la soirée.

LUNDI 23 [JANVIER 1961]

Midori nous a invitées à venir au vernissage de l'exposition de son professeur Hideo Hagiwara, bois gravés, à la galerie Yoseido à Tokyo. Nous y rencontrons Jimmy Koyanagi, l'architecte canadien, et nous allons, lui, Midori et nous deux dans un restaurant de poulet, après avoir longuement regardé les gravures, subtilité des couleurs au service de compositions abstraites. L'architecte, bon compagnon, fait des projets pour nous emmener avec d'autres amis, lorsque nous serons de retour de Tajimi, voir les plages au nord de Kyoto, longues, paraît-il, de plus de 100 km, avec leurs villages de pêcheurs.

Dans le métro, quand nous rentrons vers Seijo, nous rencontrons un jeune américain qui nous raconte qu'il a fait un pari avec un businessman, qui lui offre de lui payer ses études s'il arrive à faire le tour du monde sans acheter un billet de train, bateau ou avion. Il a juste sur lui sa brosse à dents. Etrange voyageur, accompagné de deux amis japonais qui le logent pour cette nuit.

MARDI 24 [JANVIER 1961]

Expositions pas intéressantes, puis, pour nous remettre un peu dans l'ambiance Europe, nous allons voir BB dans *Voulez-vous danser avec moi ?* Détente et nostalgie.

MERCREDI 25 [JANVIER 1961]

Repos, lessive, riz au lait. Un vent froid du nord fait grelotter les fenêtres toute la nuit, se glissant dans nos futons, faisant tourner la lampe au plafond. Ciel très pur des nuits d'hiver à la montagne. Orion veille sur notre sommeil.

JEUDI 26 [JANVIER 1961]

Avec Kimie-san nous allons acheter le matériel nécessaire pour peindre à l'encre de Chine. Pinceaux, pierre à encre, bâton d'encre, papier ; puis, nous prenons notre deuxième leçon, nous exerçant à tracer le tronc des bambous.

Nous attendons un téléphone du père de Christine annoncé le matin, qui nous a mis dans un état d'inquiétude toute la journée. A 7h, Christine reçoit le téléphone de son père inquiet, qui n'avait plus de nouvelles depuis longtemps. Les délais de la poste sont très fantaisistes, donc rien de grave. Etrange sentiment de communiquer si loin.

VENDREDI 27 [JANVIER 1961]

Ecriture, beau temps. Le soir, nous allons dîner chez le consul de Suède où nous rencontrons un jeune peintre suédois, l'architecte canadien et sa femme bijoutière et d'autres. Agréable feu de cheminée.

SAMEDI 28 [JANVIER 1961]

Je termine ce journal pour vous l'envoyer au plus vite. La prochaine partie vous parviendra de Tajimi. Donc, nous quittons Tokyo le premier février pour Tajimi : expérience difficile, personne chez le potier Arakawa ne parle anglais, ainsi nous serons obligées d'apprendre à nous débrouiller en japonais, nous connaissons quelques mots, mais pour

l'instant sommes bien incapables de construire une phrase. Enfin, j'ai un bon dictionnaire ! Notre adresse jusqu'au 15 ou 20 mars environ sera :

c/o Mr Takeo Arakawa
Kokeizan-cho
Tajimi – City
Gifu Prefecture Japan

Je pense que le courrier mettra encore un peu plus de temps à me parvenir. C'est extrêmement irrégulier : quelquefois un jour et demi, d'autres fois quatre jours, ainsi ne vous inquiétez pas d'un silence un peu long.

Nous gardons une petite chambre pour les affaires que nous ne prendrons pas à Tajimi, chez M. Yamamoto, qui reste notre adresse permanente. M. Arakawa a le téléphone, mais je ne connais pas le numéro maintenant, je vous le communiquerai dès que je le saurai.

Tokyo - Tajimi_28-01_05-03_1961

SAMEDI 28 [JANVIER 1961]

Nous sommes invitées à la soirée d'adieu offerte par l'architecte canadien-japonais à Graziella, mexicaine et céramiste, qui passa deux ans au Japon pour apprendre son métier ; elle retourne au Mexique. Soirée étrange composée de plusieurs Canadiens, certains d'origine japonaise, d'Occidentaux, peintres et architectes, d'une Australienne, céramiste, de Suédoises, céramiste et bijoutière, d'un Italien étudiant la sismographie (boursier de l'Unesco), d'une Chinoise américaine céramiste, d'Américains architectes, de Japonaises faiseuses de poupées. Ils parlent toutes les langues, chantent toutes sortes de chansons, croquent des petits biscuits aux algues, boivent du whisky avec du fromage australien, du vin de bordeaux délectable, des œufs cuits durs et du Nescafé, du persil et des bonbons. Soirée étrange et décousue, qui, à 2 h du matin n'était plus composée que de huit personnes (dont nous deux)... Nous avons décidé de rester et, après avoir dormi deux heures sur les tatamis, de nous rendre au grand marché aux poissons de Tokyo.

A 4 h donc, le réveil nous tire du sommeil et, dans la vieille voiture de l'architecte canadien, nous allons, tels des sardines en boîte, vers les halles aux poissons. Ils ont déjà déchargé les énormes thons et de pleins paniers de poissons rouges ou roses, lignés, argentés, marbrés, tristes, brillants, métalliques, bleutés ou transparents, immobiles dans leur glace. Les gros thons sont étalés par rangées, l'œil éteint, la peau grise, au ventre plus clair, la queue coupée et glissée dans l'ouïe, perdant leur sang de poisson, affalés sur les carreaux de béton des halles, morts sous les ampoules électriques. Des centaines de grandes corbeilles, contenant plus de cinquante différentes sortes de poissons, des pieuvres, des poulpes, des seiches, des calmars, des anguilles, des coquillages... Odeur de marée, poivrée et écœurante à la fois... Les hommes s'affairent dans le froid de la nuit, ils peignent des numéros et des lettres en rouge minium ou en noir sur les grands corps étendus. D'autres inspectent, évaluent le prix, la qualité. Ce sont des hommes envoyés par les maisons de sushis (poisson cru servi sur un pâtre de riz) qui doivent choisir la meilleure

chair qui servira la réputation de leur maison.

Des chalutiers en débarquent encore, sortis du ventre nocturne de la nuit. De grands feux, où l'on réchauffe les mains glacées par le froid de janvier et la glace qui conserve le poisson jusqu'au port. Visages durs, voix rauques des débardeurs bottés, un linge noué au cou ou autour de la tête et éclairés au sursaut des flammes qui s'échappent d'un tonneau percé. A 6h, ils mèneront des sortes d'enchères pour établir le prix des pièces, hallucinant monologue d'un homme qui, d'une voix rocailleuse, énumère les pièces, consulte l'avis des estimateurs qui le font savoir en dressant la main avec un ou plusieurs doigts levés, puis donne le résultat. Voix comme un rocher, violente par la rapidité de l'action, voix dure et gutturale, saccadée comme si l'homme était en transes, rauque mélopée sous la lumière crue des néons, alors que les grands corps des poissons sont étendus sur le ciment, impassibles. Le transparent de l'aube tout doucement efface les étoiles, la mer reprend son horizon, les feux semblent plus petits. Les poissons vendus sont emportés sur des charrettes. Bientôt Tokyo s'éveillera avec l'appétit de ses huit millions d'êtres affamés, qui engloutiront tout ce poisson, qui demain sera remplacé.

Nous prendrons le métro vide et sonore jusqu'à *Shinjuku station* pour aller déjeuner avec l'italien à la maison des étudiants, puis nous discuterons jusqu'à midi, au chaud dans la grande salle, dans le va-et-vient des Hindous, des Ethiopiens, des Balinais, des Allemands.

Nous passons l'après-midi chez Kimie qui nous joue du koto, instrument de musique que vous avez vu jouer dans *Les portes de l'enfer*. Elle a mis à ses doigts des ongles en ivoire qui pinceront les cordes plus nettement. Je sombre dans un demi-rêve, koto mélodieux et rythmé, chaleur de la maison de Kimie, ronflement tranquille du feu au gaz, quiétude d'un dimanche en famille.

LUNDI 30 [JANVIER 1961]

Rendez-vous avec M. Yokoyama pour faire les démarches de prolongation du visa de Christine. Nous nous trompons de train et arrivons près du port de Tokyo au lieu du centre de la ville. C'est la première fois que nous nous trompons autant. Il fallut une demi-heure de taxi pour regagner l'endroit du rendez-vous où M. Yokoyama désespérait de nous

voir. Enfin tout s'est arrangé, nous avons eu le temps d'aller au bureau des émigrations et de prendre ensuite le lunch avec la charmante compagnie de notre protecteur, Christine ayant son visa en poche.

L'après-midi, nous préparons nos bagages et nous déménageons dans une plus petite chambre le reste de nos affaires. C'est une chambre que nous conserverons pendant notre absence à Tajimi.

MARDI 31 [JANVIER 1961]

Nettoyages, lessive, valises, achat de livres en français au grand magasin *Maruzen*, pour occuper les longues soirées de Tajimi.

MERCREDI 1^{er} [FÉVRIER 1961]

9h: départ. Nous voyageons à travers la campagne et les villes ensoleillées, les collines couvertes de bambous et de pins, les rizières à la terre noire quand elles ne sont pas couvertes d'eau, la mer. Nous changeons de train à Nagoya (port).

A Tajimi, un taxi nous conduit jusque chez M. Takeo Arakawa. Nous sommes anxieuses, apeurées par les difficultés que nous imaginons, puisque nous ne parlons pas le japonais. On nous reçoit à l'atelier avec le traditionnel bol de thé. Puis on nous prépare une chambre qui fait partie d'une grande maison inhabitée. Les fenêtres joignent mal, ils suspendent une couverture noire que l'on roulera pour la journée contre les vitres.

La mère de M. Takeo Arakawa, petite vieille dame japonaise toute ridée, nous apporte des futons depuis sa maison, située dans la ville de Tajimi. Il fait terriblement froid, le ciel est tout étoilé, le vent du nord bruisse dans les pins de la colline.

Nous dînons vers 19h avec la vieille maman et M. Arakawa dans un restaurant de Tajimi. Nous emportons partout nos dictionnaires, l'un français-japonais et l'autre japonais-anglais. La conversation est lente et très gesticulée surtout. Notre réputation d'amatrices de saké nous a devancée, et, pour lutter contre le froid aussi, nous buvons allègrement le doux vin chaud. Il est coutume de ne plus boire de saké après que le riz soit servi, ainsi on s'arrête toujours à temps. Nous rentrons en taxi et retrouvons M^{me} Arakawa et son fils qui regardent la télévision. Dans

la chambre glacée un *hibachi* (braseiro) où l'on chauffe ses mains, tandis que le reste grelotte. L'arrivée d'eau de l'ofuro a gelé dernièrement... Nous nous glisserons donc dans nos futons avec juste un petit kotatsu, boîte en amiante avec de la laine de pierre semble-t-il, où l'on pose un charbon ardent qui se consumera très lentement et chauffera notre lit. La pleine lune s'est levée, qui veillera sur le silence des collines, silence juste troublé par le sifflement des trains, très Far-West, dans la plaine.

JEUDI 2 [FÉVRIER 1961]

Ce matin, lorsque nous nous réveillons, les nuages de notre haleine montent tranquillement dans l'air glacé. Aux vitres: le givre aux mille fleurs.

Petit déjeuner avec la famille, un œuf cru versé sur le riz blanc, de la soupe à la farine de haricot où nagent des rondelles de poireaux, du thé vert.

A l'atelier, on nous prépare les deux tours inoccupés, au troisième est installé un vieux tourneur. Assises en tailleur, la tête de tour plus basse que le banc. Le tour est actionné à la main: on saisit un bâton et on l'introduit dans un des quatre trous ménagés dans le bois de la tête de tour et l'on entraîne la rotation. Puis il faut commencer à centrer la terre, mais nous y mettons trop de force et le tour s'arrête. Il faut le remettre en rotation et ainsi de suite...

C'est un exercice décourageant au début. Vite une ampoule s'installe là où le bâton frotte. La terre très maigre se fend. Nos genoux souffrent en silence de leur position inaccoutumée. Nous tournerons toute la journée. Le soir, l'ofuro bouillant nous délassera.

VENDREDI 3 [FÉVRIER 1961]

Tournage toute la journée. Le soir, épuisées, nous nous étendons dans nos futons, toutes chaudes du bain, pour nous réveiller, ce matin, glacées. Aux vitres, les fleurs de glace; un linge lavé la veille, que j'avais mis à sécher dans la chambre est raide de gel. Mais sitôt levées, après le déjeuner, nous nous réchauffons au soleil; assise sur une pierre du jardin, je vous écris ce journal.

Nous nous reposerons aujourd'hui. Nos mains sont douloureuses,

mais le moral est bon. Hier soir, M. Arakawa nous a dit qu'il nous invitait, nous donnant la chambre et la nourriture pour rien, par contre il veut apprendre un peu l'anglais. Mais, nous sommes très embarrassées : ils sont pauvres et notre nourriture leur coûte. Nous allons aujourd'hui chez une dame américaine, dont nous avons rencontré l'amie dans le train de Tajimi pour lui demander conseil. Elle est missionnaire et, je pense, doit connaître la situation : d'une part la générosité, l'hospitalité merveilleuse des Japonais, d'autre part, leur sensibilité, leur susceptibilité. Comment les décharger des frais de nourriture ?

Nous voilà donc installées pour deux mois dans les glaces de Tajimi, en face d'un apprentissage ardu. Nous sommes libres de faire les pots que nous voulons. C'est le tour et la terre qui sont nos maîtres, par leur nature à laquelle nous ne sommes pas habituées, avec leurs exigences de délicatesse, de maîtrise. La terre sensible ne se laisse conduire qu'en un seul geste. On ne peut reprendre la forme d'un pot à plusieurs reprises : il s'effondre. Le tour aussi demande un dosage de force, une sensibilité qu'il nous faut apprendre.

Nous passons toute l'après-midi à la mission de Tajimi, mission protestante. Une jeune fille s'occupe des quatorze enfants orphelins, un couple américain se charge du service de l'église. Il n'y a pas plus de dix chaises dans la salle qui sert au culte. Journée de repos passée parmi les enfants orphelins. La soirée, nous restons chez la missionnaire : repas américain, ambiance occidentale, nous mangeons avec des fourchettes sur une table haute (nous sommes complètement déshabituées !)

Rentrées à la poterie, nous retrouvons *Okasan* [terme respectueux pour mère], la femme de M. Arakawa, restée agenouillée à son hibachi. Nous parlons deux heures avec elle, nous comprenant à demi-mots, par gestes, par feuilletages de dictionnaire. La position de la femme japonaise dans la tradition nous semble pénible. Toujours à la maison, jamais elle ne partage les sorties de son époux, elle sert toute la famille, mangeant après les autres, elle prend l'ofuro la dernière et se lève avant tous, pour préparer le premier riz. Mais *Okasan* semble heureuse, riante. Elle nous entoure d'affection, comme ses filles.

DIMANCHE 5 [FÉVRIER 1961]

Okasan nous réveille, en nous annonçant la présence de Sensei, M. Arakawa père. Après le déjeuner et la toilette (on se lave le visage et les dents dehors au soleil, parmi les pins) nous allons à l'atelier. Au bout d'un moment, Sensei nous demande de tourner. Pleines d'appréhension, nous nous mettons au tour. Plusieurs visiteurs, venus ce dimanche, sont dans l'atelier et nous travaillons nos petits pots sous leurs yeux.

A midi, Okasan apporte des nouilles dans une grande marmite et tous, nous dînons dans l'atelier où ronfle le poêle. Ambiance sympathique, détendue. Puis tous s'en vont. Il paraît que Sensei est satisfait de notre tournage et nous voilà toutes encouragées. Seule Okasan est restée, elle vient prendre le thé avec nous, si gentille.

Hier, nous nous sommes acheté des getas, il était si malpratique de mettre et ôter nos chaussures occidentales à tous moments. Seulement il fallut acquérir des chaussettes spéciales, à doigts, en même temps, car on glisse les brides des getas entre les deux orteils. Ainsi ce soir, à la sortie de l'ofuro, vous auriez pu voir, si vous étiez cachés parmi les pins de la colline silencieuse, deux silhouettes trotter sous la lune, vêtues de longs kimonos prêtés par la mère de M. Arakawa, faisant sonner leur getas sur les pierres des chemins. Le temps s'est adouci aujourd'hui. Ce froid, exceptionnel, dit-on, semble terminé.

Ainsi, voilà vos deux potières vagabondes, bien installées dans la vie japonaise, vie rude et simple.

LUNDI 6 [FÉVRIER 1961]

Tournage. Par un seul élan accomplir un geste commencé au bas de la pièce, profitant de l'élan plus rapide; une pression plus forte qui s'amenuisera jusqu'au simple toucher qui achèvera la forme en même temps que s'arrête le tour. Toute la journée, réflexion sur le tournage; la terre très maigre s'ouvre, le pot s'affale...

MARDI 7 [FÉVRIER 1961]

Tournage. L'habitude du tour à bâton est acquise. Je découvre la possibilité de mettre les jambes de chaque côté du tour, cela supprime la terrible douleur des genoux. Takeo-san (M. Arakawa fils) nous montre à

battre la terre en la faisant tourner par la pression des deux mains.

Pluie. Le soir, nous allons à Tajimi, dîner en compagnie de Takeo-san et de M. Tako, déjà rencontré lors de notre premier passage à Tajimi. Dans une auberge qui porte le même nom que le four d'Arakawa *Suiget-su* ce qui signifie « l'eau de la lune », saké, sushis, gaieté. Tout est si simple au Japon, on rit si souvent.

MERCREDI 8 [FÉVRIER 1961]

M^{me} Arakawa nous réveille en nous annonçant une visite : un Indonésien étudiant en céramique, venu faire un stage de trois mois au centre céramiste de Tajimi, nous attend. Il nous reconnaît, il nous avait vues le dimanche matin à la maison des étudiants lorsque nous discutons avec l'Italien, le monde est vraiment petit ! M. Soekarno est arrivé le 3 février à Tajimi. Il fut reçu par la presse locale qui l'accompagne partout et ce matin, les reporters désirent nous photographier et écrire un article sur nous dans le journal de *Gifu Prefecture*. Nous répondons de notre mieux aux questions en japonais. Flash, déclic, va-et-vient des quatre ou cinq reporters, puis discussion avec Soekarno-san. Ils repartent, mais vers 11 h, Soekarno-san revient avec deux autres photographes qui désirent nous filmer et photographier au tour. Re-va-et-vient, re-discussions, tension nerveuse.

Le repos après le repas de midi est interrompu par un téléphone annonçant une troisième visite de Soekarno-san, accompagné cette fois d'un seul reporter qui vient exprès de Nagoya. Vers 3 h enfin, nous retrouvons le silence de l'atelier, au doux ronronnement des fours. Soekarno-san nous a promis de nous emmener partout où il irait visiter des poteries ou toutes choses s'y rattachant. Il a six mois pour apprendre la poterie au Japon et désire apprendre le plus possible.

JEUDI 9 [FÉVRIER 1961]

Ce matin, M. Arakawa nous montre le journal, nous ne pouvons le lire, mais reconnaissons nos allures sur les photos.

Tournasage depuis le matin. Takeo-san et le tourneur nous donnent des conseils et des coups de main. Nous devons réapprendre le tournasage, avec de nouveaux outils, une terre difficile, le tour à bâton.

Au dîner, tranquillement, Takeo-san nous parle de notre travail, faisant apparaître la différence entre la poterie et la porcelaine quant à leur éthique, ou, plutôt, à ce qui convient de finesse, de perfection dans la porcelaine et à toute l'âpreté, la force de la poterie, solide et barbare... gestes rudes qui maîtrisent la terre en un instant. Il nous dit que nos pays sont loin maintenant et qu'il nous faut y laisser ce que nous avons appris, tout oublier, pour pouvoir comprendre ce que l'esprit japonais dicte à l'artisan. Journée riche d'enseignement, qui justifie notre voyage.

Nous retournons travailler les deux seules à l'atelier après souper, jusqu'à 9 h. Puis nous allons boire notre lait au Nescafé avec Takeo-san, sa femme et un des ouvriers potiers, resté ce soir pour jouer au go avec son patron.

Nous nous sentons de plus en plus adoptées par chacun. La vie devient facile, harmonieuse. Ici, tout se déroule au rythme de la nature ; on travaille selon une cadence détendue de 8 ou 9 h à midi ; à 1 h reprise du travail jusqu'à 3 h, heure de l'*ocha*, thé qui dure une demi-heure, tous réunis autour du feu, bavardant, jouant avec les chiens de la maison, rires, chaude atmosphère ; à 5 h ils arrêtent et s'en vont dans la nuit tombante. Souvent nous poursuivons notre travail seules dans le silence de l'atelier, silence habité des craquements du feu qui s'éteint doucement et du tic-tac d'une grosse pendule. A 6 h on vient nous chercher pour le gohan, le riz, le souper. Après le souper, nous regardons la télévision, ou nous travaillons, ou nous lisons, puis ofuro et futon. Journées heureuses, avec la seule préoccupation du travail. Découvertes, réflexions, expériences : la terre, le tour, le feu, les mains, l'eau, la force du cercle.

VENDREDI 10 [FÉVRIER 1961]

Tournasage toute la journée...

SAMEDI 11 [FÉVRIER 1961]

Tournasage... Après le repas de midi, pour nous réchauffer, nous allons sur la colline, nous promener, courant dans les courts bambous qui remplacent l'herbe sur les rocailleuses pentes japonaises. Depuis le sommet, nous pouvons voir toute la ville de Tajimi et ses alentours. Partout des cheminées de poterie et les toits inclinés des fours accotés aux

flancs des collines qui ont toutes les rouges blessures d'une carrière de terre. Ici, au creux d'un vallon, de petites rizières ; là, la souplesse d'un bois de hauts bambous ; sur la route, une charrette où jouent de bruyants enfants. Vie calme, toits gris, lessives au vent, quiétude des fumées... Un chien là-bas aboie et à la station de Tajimi, une locomotive à vapeur souffle de grosses boules de fumée noire. Plusieurs lignes de chemin de fer traversent la vallée, toutes à vapeur. On entend souvent siffler les locomotives, puis décroître la cadence des tchouff-tchouff-tchouff.

DIMANCHE 12 [FÉVRIER 1961]

Repos, écriture. Le soir TV avec notre traditionnel lait au Nescafé.

LUNDI 13 [FÉVRIER 1961]

Takeo-san nous emmène aujourd'hui à Nagoya. Nous prenons un bus et descendons la vallée où coule une rivière laiteuse de toute la terre blanche des fabriques de porcelaine, rivière paressant entre les rochers usés tombés sur son chemin, les forêts de bambous. Le soleil luit sur les rizières toutes ponctuées de leurs petites meules de paille. Avant Nagoya, la plaine s'ouvre, s'étale, large, toute en rizières, bientôt les points des meules de pailles seront remplacés par les i des cheminées d'usines.

Nous visitons une exposition de tapisserie déjà vue à Tokyo. Dîner de poisson, moules, soupe et saké. Shopping. Nous voulions aller au cinéma, mais plus de places, le train nous ramène donc de bonne heure à notre bercail.

A Tajimi, nous irons souper à l'auberge *Suigetsu*. Une des servantes vient nous jouer du shamisen, instrument à trois cordes. Elle chante de sa voix rauque des vieilles chansons japonaises qu'elle accompagne merveilleusement de son instrument.

MARDI 14 [FÉVRIER 1961]

Je vais seule à Tokyo. Depuis le train : le Mont Fuji, les mandarines qui mûrissent dans les vergers de la côte, et les pruniers, dont les premières fleurs blanches se détachent sur le bois noir des branches.

Arrivée à 6h, je vais dormir chez M^{me} Ichimuro, rencontrée au début janvier et qui nous avait offert de nous coucher si nous en avions

besoin. Je n'avais pas le courage d'aller jusqu'à Seijo. Elle est charmante, généreuse. Sa maison est toujours ouverte à chacun, on s'y sent chez soi d'ailleurs. Son fils de six ans veut se faire pâtissier et prépare des crêpes pour le souper.

MERCREDI 15 [FÉVRIER 1961]

Shopping. Puis je vais à Seijo, chercher ce qui nous manquait. Je retourne dormir chez M^{me} Ichimuro où je passe la soirée. Son fils et moi, nous nous dessinons de succulents gâteaux, entrant dans des détails d'une saveur telle que l'eau nous coule dans la bouche.

JEUDI 16 [FÉVRIER 1961]

Les questions d'argent et de voyages qui m'ont ramenée à Tokyo étant résolues, je puis reprendre le train de nuit pour arriver vendredi matin à Tajimi. Ce matin, chez M^{me} Ichimuro, j'ai regardé la collection d'échantillons de soie qu'un marchand avait apportée pour essayer d'avoir une commande. Ce sont des soies destinées à des kimonos, tellement raffinées qu'elles ressemblent à du coton [sic]. Chaque couleur est teinte naturellement et sur le fil on a prévu des taches qui, dans le tissage formeront les motifs. Il faut une année pour tisser un kimono, tissage à la main fait par quelques spécialistes traditionnels. Ces kimonos sont extrêmement coûteux, jusqu'à mille francs suisses. Mais la beauté l'explique et ces kimonos dureront peut-être trois générations. Une soie blanche est plus chère car il faut aller dans la montagne pour rincer le fil dans l'eau très pure qui sort des neiges. Au début le tissu est trop raide et il faut employer le kimono trois ans comme chemise de nuit pour l'assouplir. Quand on le lave, on le donne à rincer dans les montagnes pour retrouver la blancheur naturelle primitive.

VENREDI 17 [FÉVRIER 1961]

J'ai manqué hier le train de nuit et dormi dans une auberge. Levée à 6h je prends le métro vide, qui coule ses wagons dans la Tokyo endormie. Tokyo est une ville qui se réveille tard. Les gares sont sonores et désertes. A 7h30, le train quitte Tokyo dans la belle lumière du matin qui dore et satine tous les bétons barbares de la capitale.

Vers 11 h nous passons près du Fujiyama, aujourd'hui échappé des brumes, suspendu dans la lumière bleutée d'un très beau jour d'hiver, triangle blanc frangé de brume, terre dorée avec le reflet d'azur d'une rivière paresseuse, ciel, terre et eau, ivres de lumière. Quand le train passe près de la côte, des vergers de mandarines avec de temps en temps un prunier en fleurs. Le train glisse. Bercées, les heures passent sur le fond de la mer, des rochers, des rizières, des conversations et du soleil qui me brûle une joue par la fenêtre.

Un officier de l'*Intelligence Army* me parle en anglais de son pays. Il pose aussi des questions sur cette Suisse si lointaine ; chose étrange, lorsqu'on me demande de conter mon pays, je parle toujours de la France et de la Suisse ensemble, me sentant plus fille d'une culture française que d'un territoire neutre.

Arrivée à Tajimi, je retrouve avec plaisir l'ambiance de l'atelier perdu dans les collines sauvages. Le four est terminé, un petit feu commence à sécher les pièces à l'intérieur. Nobuko-san (M^{me} Arakawa) a apporté une offrande de riz, de sel et de saké qu'elle a posée sur le four pour demander aux Kami (dieux) la réussite de cette cuisson.

SAMEDI 18 [FÉVRIER 1961]

Ils ont chargé le feu et la terre mouillée qui scelle les briques des portes refermées sèche. Ils mettront du bois de pin toute la journée, pour commencer dans le foyer en bas du four, puis dans les chambres l'une après l'autre. Visite de Sensei, le père de Takeo-san.

DIMANCHE [19 FÉVRIER 1961]

Un homme spécialisé dans la cuisson des fours a passé la nuit dernière à charger le feu. Nuit glacée, il gelait.

Etendus sur des nattes de paille entre les moments de chargement, dans une petite chambre qu'ils ont close près du foyer pour avoir chaud, car il gèle tout le jour, ils écoutent la radio et lisent des magazines. La journée de dimanche, le soleil nous réchauffe. Nous écrivons des lettres et reposons nos mains fatiguées.

LUNDI 20 [FÉVRIER 1961]

La nuit fut encore plus froide. A la sortie de l'ofuro, mes cheveux mouillés ont gelé, des bâtons de glace. Ce matin, à 6 h, ils nous réveillent pour assister à l'ultime moment de la cuisson. La troisième chambre est en feu. Les deux précédentes sont closes maintenant sur la fournaise qui travailla jusqu'au cœur des pièces. Ils chargent à grands gestes, jetant le bois comme des flèches dans les deux ouvertures de gauche et de droite. Les flammes alors jaillissent en grandes mèches des trous de tirage.

Dans la clarté naissante d'un petit matin gelé, l'extrême moment de la cuisson des flammes jetant des lueurs rousses aux branches des pins qui entourent le *kamado* (four). L'ardente chaleur se porte au visage, le dos est glacé, l'épaisse fumée noire se profile dans le ciel pâle : contrastes. Puis le jour s'est installé et le feu diminue ne laissant plus qu'une lueur rose aux trous de tirage. Toutes les autres ouvertures ont été scellées.

Aujourd'hui nous tournons de la terre à porcelaine, fine et douce.

MARDI 21 [FÉVRIER 1961]

Tournage, commissions à Tajimi après le travail. Nous avons rencontré Hitoshi Hashimoto, dessinateur dans une fabrique de catelles, mosaïques et porcelaine.

MERCREDI 22 [FÉVRIER 1961]

Ouverture du four ; nos pièces sont dans la dernière chambre, nous les verrons seulement demain. La cuisson semble avoir bien réussi.

JEUDI 23 [FÉVRIER 1961]

Tournage. Les résultats du four sont intéressants.

A 3 h nous rencontrons le dessinateur à Tajimi qui nous fait visiter la fabrique de mosaïque et nous présente à un étudiant hindou de Ceylan, Yusapala Salgado, venu à Tajimi pour étudier la technique de la porcelaine. Famille internationale des potiers. Salgado est très drôle, nous passons la soirée avec eux.

VENDREDI 24 [FÉVRIER 1961]

Je fais des boîtes en porcelaine. Il fait toujours très froid. Ma veste

himalaya est bien précieuse. Le train-train routinier continue. Le petit fourneau ronfle dans l'atelier, les chiens s'y chauffent et les tours ronronnent doucement. L'eau est gelée dans les tuyaux, mais l'ofuro est bouillant et, la journée, le soleil défait les œuvres du gel nocturne, les petits cristaux, les paillettes de glace. Ce soir dans le *kôba* (atelier) nous jouons aux échecs avec un des potiers.

SAMEDI 25 [FÉVRIER 1961]

Tournasage. Visite d'un étudiant en céramique, le coréen rencontré, Hee, qui veut des renseignements pour son projet d'aller en Suède.

DIMANCHE 26 [FÉVRIER 1961]

A midi, nous sommes invitées chez Okasan, la mère de Takeo-san, pour le dîner. Nous passons la journée chez elle, maison familiale traditionnelle où vivent la mère, une de ses filles et le frère de Takeo-san, sa femme, ses enfants et deux apprentis. Tatamis et télévision. Un des apprentis nous montre les chawan, bols pour le thé de Sensei, très belles pièces dans le style shino. Sur la forme brusquée et rude du bol, il a posé le décor de trois oiseaux s'envolant des herbes inclinées par le vent, en quelques traces d'oxyde de fer, jetées d'une main maîtresse et comme négligente. Puis le feu a travaillé, l'émail blanc qui recouvrait le décor laisse traverser dans son opaque transparence le dessin. Toute l'après-midi devant la télévision, ce fut pénible, mais nous ne savions comment partir sans être impolies, avant le riz du soir gohan.

LUNDI 27 [FÉVRIER 1961]

Aujourd'hui grande émotion. Tout d'abord une dizaine de visiteurs attendus pour midi. Sensei et un peintre venu de Tokyo sont déjà là. Dans l'atelier, chacun est à son ouvrage, quand soudain Nobuko affolée, criant des choses incompréhensibles, vient chercher de l'aide. Tous se précipitent. Nous suivons le mouvement, pour découvrir que le feu, avivé par un fort vent, ravage le sous-bois près de la cuisine. Chacun saisit un balai, une planche, un seau qu'il remplit d'eau, et violemment combat le feu. Heureusement les deux bonbonnes contre l'incendie purent maîtriser les flammes. Alors commencèrent de longs palabres : comment le

feu s'est-il allumé ?

Takeo-san avait les jambes coupées, il faut dire qu'une maison japonaise doit flamber comme une boîte d'allumettes. A Tokyo nous avons vu un quartier qui contenait peut-être une vingtaine de maisons, complètement noir, carbonisé ; il ne restait qu'un tas de cendres avec, çà et là, un tuyau avec son robinet ou une pierre ou quelques tôles tordues.

L'après-midi, pour se remettre, Takeo-san nous invite à l'accompagner voir dans un village près de Nagoya un *O matsuri*, un festival. En sortant du train, nous sentons l'ambiance de fête, gaieté, couleur, sucre d'orge bariolé. Dans la longue rue principale le vent froid souffle toujours, soulevant des nuages de poussière, faisant flotter les bannières. Des groupes d'hommes vêtus d'une seule ceinture blanche, courent, nus, en criant « Washo! washo! » Ils ont un ruban de couleur dans les cheveux. Ils courent, courent, en se tenant par les épaules. Des groupes avec des turbans rouges, d'autres blancs, d'autres roses ou verts. Ils courent pour se réchauffer. Une bande brusquement s'arrête et, nous apercevant, accourt. Ils nous entourent hurlant, nous encerclent dans leur danse, ils nous bousculent et pour finir l'un d'eux nous donne une partie de ruban qu'il déchire, rouge. Il nous faut mettre le ruban autour du cou. Nous suivons la rue jusqu'au temple dans la cour duquel toute la foule s'est rendue et, là, quelques centaines d'hommes nus se battent, arrosés par des seilles d'eau qu'on leur jette pour adoucir les frictions de leur peau qui risquerait, paraît-il, de s'user jusqu'au sang si l'on ne jetait de l'eau. Ils sont mouillés, la boue de la cour rejailit sous leurs pieds. Il paraît que trente mille hommes seraient, lors de cette journée, venus pour se battre nus dans la cour du temple.

En voilà la raison :

Un homme choisi parmi eux, depuis une semaine se prépare, sanctifié par une nourriture déterminée (légumes bouillis et riz), par des prières et par une vie religieuse passée au temple. Car, lors de cette journée, il sera une sorte de bouc émissaire de la foule, il se chargera des démons de tout homme qui l'aura touché. La bataille dans la cour du temple se passe entre les gardes du corps de l'homme choisi et les autres qui risqueraient de l'étouffer s'il n'était pas défendu. L'eau jetée prouve l'ardeur de la lutte, peut-être que la difficulté de se débarrasser de son

démon fait partie du jeu. Le ruban que nous reçûmes fut donné par un homme ayant touché le porteur de démons ; nous sommes donc par une sorte de loi d'enchaînement, aussi purifiées et nos démons sont pris en charge par l'homme dans la cour du temple. Cette nuit, vers 4 h, il partira avec des rites se purifier dans l'eau de la rivière, déchargeant ses milliers de démons, ayant libéré chacun de son mal.

Takeo-san nous ramène de bonne heure car il paraît que plus tard l'alcool rend l'endroit dangereux pour nous, étrangères. L'autobus pris à Nagoya, nous ramène à Tajimi. Aux clartés de la pleine lune, nous remontons cette rivière de lait avec ses sables blancs et ses noirs rochers, chemin irréel, chemin de lune et d'eau, route vagabonde entre les imprécises collines de pins, errance aux laiteuses clartés d'eau de lune.

MARDI 28 [FÉVRIER 1961]

Tournasage. Froid. Train-train journalier.

MERCREDI 1^{ER} MARS [1961]

Tournasage. M. Kato et Takeo-san nous invitent après 5 h. Nous partons vers une auberge où nous attendent les délicatesses d'un fin repas, saké et tous les raffinements qui l'accompagnent : petits champignons vinaigrés, tranche de méduse en sauce, pâté d'œufs d'oursin fumés, parures de bambous, coquillages, poissons crus, tranches de carpes roses, poissons frits, poissons secs... Et pour rentrer, de nouveau cette route de lune.

JEUDI 2 [MARS 1961]

Tournasage. Christine est allée avec les deux apprentis chercher de vieux débris de poterie sur le cassonnier d'un ancien four. Première journée un peu printanière. Les nuits pourtant sont toujours gelées.

VENDREDI 3 [MARS 1961]

Tournasage. Takeo-san parle de four aujourd'hui et de fil en aiguille nous en arrivons à la conclusion suivante : il veut nous apprendre à construire un four.

Ce sera pour quand nous reviendrons de notre voyage au Kyushu.

Impossible de décrire notre joie en apprenant cette nouvelle : nous construirons en deux jours un four très simple à bois de 1 m de profondeur, 80 cm de haut, 80 cm de large, aidées de Takeo-san et de Takeshi-san, celui qui joue aux échecs. C'était notre plus grand désir.

SAMEDI 4 [MARS 1961]

Ce matin je décide d'apprendre à tourner dans le sens japonais du tour. Habituee au tour à bâton, il faut maintenant connaître le tournage et tournasage sur la gauche de la pièce. Vers 3 h, cette après-midi, nous avons la visite de M. Koyama. C'est lui qui avait arrangé pour nous ce stage à Suigetsugama. Il nous attend vers le 15 mars chez lui pour une nouvelle *sake party* et surtout pour nous conseiller et nous donner des instructions pour notre prochain voyage. Nous déciderons aussi ce que nous ferons après : si nous resterons après avoir construit le four à Tajimi, ou si nous irons étudier à Kyoto chez le maître potier Ichiguro ou ailleurs.

Hier, il a plu toute la journée. Brusquement, le temps change. Il fait chaud, et des vapeurs d'humidité traînent sur les collines. Le printemps est là en deux jours. Cette pluie chaude après plusieurs semaines de gel gonfle les bourgeons, mais, ici, aucune petite fleur de printemps. Les seuls signes sont l'air chaud et les odeurs qui réapparaissent : odeur de terre mouillée, odeur des pins et aussi les oiseaux que nous n'avions guère remarqués avant et qui maintenant pépient et chantent toute la journée. Le printemps est là et ma veste himalayenne retourne dans ma valise.

A 5 h M. Soekarno, l'indonésien, vient nous chercher avec un ami. Nous visitons la fabrique de porcelaine de son père, qui nous invite et nous offre un souper de sushis et de saké. Il semble peut-être que nous buvons bien souvent du saké, mais il faut comprendre que le saké ouvre les portes de l'amitié. On oublie les difficultés de langage et la vie devient joyeuse, facile. Les frontières disparaissent. Les Japonais sont très vite pompette, alors ils chantent leurs beaux chants. Le saké était accompagné de tranches de *inkfish* séchées et fumées. Puis, dans un bar, nous allons tous, Soekarno, son ami, le frère et le beau-frère de son ami et deux autres amis de l'Indonésien, boire encore de la bière « nihon no biru » [de la bière japonaise].

En rentrant dans les rues de Tajimi, nous marchions toutes deux avec derrière nous une bande de six garçons, traînant les getas aux pierres du chemin, les mains dans les poches et nous attirions toute l'attention des habitants de Tajimi, qui à cette heure tardive rentrent à la maison en kimono de nuit avec leur petite cuvette à la main, le linge sur l'épaule et la savonnette dans la cuvette, après avoir été aux bains publics.

DIMANCHE 5 [MARS 1961]

Il ne reste plus que dix jours ici, le 15 nous allons à Tokyo préparer le prochain voyage, mettre nos affaires en ordre. Plus que dix jours de travail, dix jours de vie sauvage.

Tajimi - Tokyo_06-03_19-03_1961

Fin du séjour à Tajimi et retour à Tokyo

LUNDI 6 MARS [1961]

J'ai décidé d'apprendre à tourner dans le sens contraire à celui utilisé en Europe. Toute la journée mes mains qui vont par habitude sur la droite de la pièce, seront harcelées par ma volonté qui les désire sur la gauche. Je détruis à mesure les pièces, rebattant la terre. C'est un training intense. Je me suis aussi décidée à m'asseoir dans la position japonaise: les deux premières heures sont supportables puis je cède et trouve une solution intermédiaire, je plie une jambe, laisse l'autre pendre et je change quand la crampe devient insupportable. On pense toujours pouvoir s'habituer à cette position, mais c'est impossible: nos jambes occidentales ne sont pas construites comme celles des japonais et il aurait fallu s'asseoir dans cette position dès le début de l'enfance.

A l'heure du thé, nous partageons une noix de coco donnée par Salgado. C'est la première fois qu'ils en goûtent. Après une première et prudente bouchée, ils trouvent la noix excellente. Le vieux tourneur en prend trois petits morceaux pour les donner à goûter à sa famille.

MARDI 7 [MARS 1961]

Tournage-training, réflexions sur le tour, les qualités du tour à main et celles du sens japonais de tourner...

Nobuko est malade. Nous nous débrouillons pour le dîner. Enfin nous pouvons rendre de petits services. Je lis un roman policier en anglais le soir et suis étonnée d'avancer si vite.

MERCREDI 8 [MARS 1961]

Tournage-training. Pour décharger Nobuko-san, toujours malade, son mari nous emmène à Tajimi pour le repas du soir. Il se rend ensuite à une séance du Lions Club et nous rentrons à pied, marche sonnante des getas. Une des miennes se casse (la bride) je dois marcher pieds nus, ou plutôt un pied sur une geta de cinq centimètres de haut et l'autre nu.

JEUDI 9 [MARS 1961]

Tournage-training. A midi, après le repas, nous jouons aux échecs avec Takeshi-san. Le soir nous écrivons, moi en français et Christine en anglais, un article pour un magazine qui nous avait posé quelques questions sur les repas dans nos pays et surtout sur nos études au Japon.

VENDREDI 10 [MARS 1961]

Tournage-training. Un gros camion de bois pour le four arrive et tous les membres de l'atelier vont décharger joyeusement les fagots. Un peu trop joyeusement car les fagots sont empilés sans soin et quand Celia-san monte au sommet de la pile, ils s'effondrent. Tout le travail est à refaire. Rire et soleil. Le soir, nous recopions notre récit pour ce magazine.

SAMEDI 11 [MARS 1961]

Tournage-training. Une planche de gobelets, deux planches de bols à *soba* (nouilles).

Le soir nous sommes invitées à une *sukiyaki-party*. *Sukiyaki* est un plat qui se mange comme une fondue : au milieu de la table, un braisier sur lequel on cuit les aliments à mesure, viande, tofu (gâteaux aux haricots), légume frais (feuilles de chrysanthèmes), poulet ou bœuf en tranches très fines, *udon* (sorte de nouilles faites avec une pâte végétale). Le tout fut abondamment arrosé de saké, car c'était notre repas d'adieux. La vieille grand-mère est même venue, toute courbée pour voir les deux européennes et Soekarno-san, l'Indonésien. Elle s'est assise un moment à notre table, pour écouter les chansons que la gaîté du moment provoquait. Elle est sourde, mais installa un appareil sur la table pour mieux entendre. Fatalement la soirée se termine au bar. Nous sommes plus solides que les japonais sur le plan de l'alcool ; très vite, ils sentent l'O tora, l'honorable tigre, roder dans les parages.

DIMANCHE 12 [MARS 1961]

Lessive, à genoux dans la chambre de l'ofuro, nous frottons notre linge dans une grande cuve en bois.

Ce soir, c'est Salgado-san (le Ceylanais) qui nous offre un dîner

d'adieux. C'est un dîner composé d'aliments ceylonais, poivrés et pimentés. D'autres amis sont là aussi et l'on prend des photos souvenir. Il faut s'installer en groupes et sourire très longtemps, car on compose de savants éclairages. Avant de rentrer, nous allons, deux appartements plus loin, rendre visite à la femme d'un des convives. Ils vivent, le couple et l'enfant, dans une pièce à quatre tatamis. Il faut vraiment être japonais pour pouvoir se débrouiller dans un si petit espace. Les futons sont bien sûr très pratiques, des lits rendraient la pièce inhabitable. Leur bébé de trois mois dort dans son petit futon, les bras en croix, en pleine lumière et nullement dérangé par notre visite.

LUNDI 13 [MARS 1961]

Tournasage avec des outils en bois. Il faut d'un geste brusque et sûr, enlever ce qu'il faut enlever. Apprentissage au cours duquel bien des pièces sont détruites.

Ce soir troisième soirée d'adieux. Nous sommes invitées par Kato-san chez lui. Il a plu toute la journée, triste journée. Kato-san nous emmène jusque chez lui dans sa voiture. Il habite dans les collines de l'autre côté de Tajimi et assez loin. Paysage de pluie, à la nuit tombante. Il nous reçoit dans sa vieille maison, dans une grande salle solennelle et sévèrement japonaise. Sa femme ne mangera pas avec nous. Elle restera à la cuisine et préparera avec une élégance et un goût parfait le repas le plus fin que nous n'ayons jamais goûté au Japon. Les *sashimi* (poissons crus) sont arrangés avec un tel art sur le plat rectangulaire où est peint un mouvement de vague autour d'un rocher, qu'on ose à peine en déranger l'harmonie pour les manger.

MARDI 14 [MARS 1961]

Ce matin nous allons visiter le musée de céramique de Tajimi en compagnie de deux apprentis qui nous y rejoignent. Grâce au nom du maître Arakawa, nous avons les clés et ainsi pouvons prendre les pièces dans les vitrines et les tourner dans nos mains pour en étudier les moindres détails. Sensei Arakawa et son deuxième fils nous rejoignent aussi plus tard et après des discussions ils nous emmènent dans le restaurant du premier soir à Tajimi. Nous passons dans une pâtisserie, nous

voulions offrir les gâteaux au thé de 3 h à l'atelier. Sensei, à la pâtisserie, nous offre le thé vert de la cérémonie du thé. On nous le sert dans de très beaux vieux chawan ; après avoir mangé une pâtisserie extrêmement douce et sucrée, l'amertume, la force du thé en poudre, mise en valeur par cette pâtisserie, devient un breuvage merveilleux, d'autant plus merveilleux par l'effet tonifiant qui en résulte. Le dîner se passe plutôt en silence, Sensei rêve, ses mains traçant des fleurs au dessus de la cendre de l'hibachi. De temps en temps il nous parle au moyen des quelques mots d'anglais que son deuxième fils connaît. Nous lui expliquons nos projets de voyage et d'études. Nous rentrons tous ensemble au Suigetsugama.

Nous faisons nos valises une fois encore. Une photographe vient nous photographier pour illustrer ce que nous avons écrit pour le magazine. Elle a apporté deux énormes gâteaux, ce qui fait que le thé devient un festin. Nous sommes toutes deux un peu malades à l'idée de quitter la paix de ces collines, la douceur de la famille Arakawa, l'ambiance chaleureuse de l'atelier. Vers 6 h, Takeo-san revient d'une course à Nagoya. Nous sommes tous là, Nobuko-san, Takeo-san, Hiroshi-san et leur fils adoptif et nous deux. Salgado san, le Ceylanais, téléphone pour nous demander à quelle heure il peut venir nous chercher avec un taxi. Il est si charmant, il veut absolument nous accompagner à la gare avec quatre de ses amis, dont l'un prendra le train avec nous.

Takeo-san repart au Lions Club, ils sont sur les dents. Il semble que le club prépare quelque grande fête. Nous restons seules avec Nobuko, toute émue de notre départ. Vers 9 h 30, Salgado arrive avec son taxi. Il transporte nos bagages, riant de ses dents blanches dans la nuit du Suigetsugama. A la gare, tous les amis nous accompagnent jusque dans le wagon. Salgado glisse dans notre sac trois oeufs cuits durs et sept mandarines. Ils rient, tous les voyageurs dévisagent cette bruyante jeunesse, nos deux têtes blondes et le visage foncé de l'hindou.

A Nagoya, Hiroshi-san qui nous accompagne, nous installe dans le wagon de première classe. Celui de deuxième est complet et nous ne pouvons pas rester sept heures et demie debout. Le confort des premières est extraordinaire : sièges renversables, petites banquettes mobiles et couvertes de velours rouge pour les pieds, ce qui est remarquable aussi c'est le supplément que nous devons payer : deux fois le prix du voyage

et même plus. Il n'y avait presque personne dans le wagon, aussi nous pûmes nous coucher sur deux banquettes chacune et nous passâmes une excellente nuit, bercées par les reliefs de la terre qui coulaient sous le train.

MERCREDI 15 [MARS 1961]

Tokyo, 6h30. A Seijo, nous arrivons pour trouver la porte de Henry, le photographe, fermée, il est malade. Notre moral baisse, nous comptons sur lui pour entamer les pourparlers avec le *Seibu Department Store* le plus vite possible. La famille Yamamoto nous reçoit assez froidement. Nous sommes fatiguées. Heureusement un téléphone aux Herbert qui nous invitent pour la soirée, nous reconforte. Nous dormons l'après-midi. Le soir, nous racontons toutes nos expériences aux Herbert, qui de leur côté ont vu des choses passionnantes.

JEUDI 16 [MARS 1961]

Pluie. Rendez-vous avec les Herbert à 1h30 pour aller écouter la conférence que Jean Herbert donne dans un club shintoïste. Il parle de ce qu'il a vu du shinto, de ce qu'un étranger peut y découvrir. Très intéressant exposé. Je suis très fière d'avoir pu le suivre entièrement en anglais. Nous sommes assises près d'Huguette qui est à la gauche de Jean, nous sommes comme une suite du maître... Après la conférence, un homme de quatre-vingts ans vient démontrer que sa philosophie conserve la jeunesse à celui qui la pratique. Il saute comme un lapin, crie d'une voix de stentor pour prouver sa force et il semble réellement d'une vigueur terrible. Il se traverse le bras d'une aiguille pour montrer sa maîtrise de la douleur, il se lance comme une tempête dans ses explications et on ne peut plus l'arrêter. La présidente de la société elle-même n'y peut rien. Enfin ce n'est que l'intérêt qui se porte sur une très grosse jeune dame qui le forcera à s'arrêter.

La dame, nous dit-on, va produire des perles si elle est bien inspirée. La société est priée de se concentrer dans le plus grand silence et au bout de quelques minutes la dame-huître crache six perles sur un papier de soie blanc. Exclamations d'étonnement, de doute. On se passe les perles à la ronde et chacun commente. On nous explique qu'elle fait

très souvent des miracles de ce genre. Elle est dévouée au Kami de la bonne fortune. Nous sommes sceptiques. Au moment où nous partons, elle crache soudain huit petites images des dieux de la fortune, en or pur. On nous fait présent d'une perle et d'une effigie d'or.

Nous rencontrons à cette soirée le samouraï et M. Fujisawa, qui nous avaient promis de nous aider chaque mois, si vous vous en souvenez. Ils avaient oublié notre existence depuis la dernière rencontre et nous promettent leur aide pour ces derniers mois.

VENDREDI 17 [MARS 1961]

Henry, un peu mieux, va jusqu'au téléphone et arrange un rendez-vous avec le *Seibu* pour le lendemain. M. Koyama à qui nous téléphonons, est malade, nous ne pourrions le voir que lundi. Nous sommes inquiètes, nous avons promis à Setsuya d'arriver vers le 20 mars à Kyoto et tellement découragées que nous entrons dans un *Cheese Restaurant* manger une fondue « Neuchâtel style » si peu authentique, mais qui nous redonne quand même confiance.

SAMEDI 18 [MARS 1961]

Nous allons voir avec Kimie un film suédois *Jungfrukällan* d'Ingmar Bergman, très violent, dur, mais beau de lumière de photo.

Après nous retrouvons avec plaisir le Dr Kondo, rencontré chez Kimie déjà. Il rit du récit que nous lui faisons de notre stage à Tajimi, s'amusant de nos goûts campagnards.

A 6h, nous sommes chez M^{me} Ishimuro qui nous invite à dîner. Elle se donne beaucoup de peine pour nous offrir des aliments occidentaux et nutritifs. Restées tard chez elle, nous nous voyons offrir de passer la nuit sous son toit.

DIMANCHE 19 [MARS 1961]

Pluie toute la journée. Le printemps a de la peine à s'installer. Il fait toujours froid. Seuls les saules mettent leur habit léger de petits bourgeons verts. Les pruniers sont en fleurs, dans chaque jardin, un prunier blanc, rose ou rose sombre. Il me semble qu'il doit faire plus chaud à Genève. Quand le vent du nord souffle ici, il fait un froid terrible.

Nous passons la journée avec la famille Ishimuro. Puis en fin d'après-midi, M^{me} Ishimuro nous offre de venir habiter chez elle et met à notre disposition sa voiture et son chauffeur. A Seijo, nous n'avions pas averti M. Yamamoto, aussi est-il complètement ahuri de notre irruption. Il nous faut emballer le plus vite possible. Avec quel plaisir nous quittons ce Seijo qui nous a paru si froid d'accueil après l'amabilité des Arakawa. Le chauffeur nous dépose à Shimbashi chez une amie potière, Marie Woo, où nous passons la soirée.

Elle nous montre sa collection de morceaux de poterie qu'elle, son mari et Jimmy, le Canadien, ont trouvé sur l'emplacement d'un vieux four dans la région de Tajimi.

Tokyo - Tottori_20-03_28-03_1961

LUNDI 20 MARS [1961]

Rendez-vous au *Seibu Department Store* pour les premiers projets de notre voyage. Ils nous téléphoneront quand ils seront prêts.

MARDI 21 [MARS 1961]

Nous sommes invitées par M. Koyama, le président de l'*Oriental Ceramic Society* pour discuter de la suite de nos études et aussi pour préparer ensemble quelques recommandations. De 11 h à 15 h, nous restons dans son bureau à bavarder. Nous décidons d'accepter une invitation de Takeo Arakawa qui nous propose de retourner au Suigetsugama pour construire un petit four et continuer nos exercices de tournage.

M. Koyama est toujours aussi charmant et continue de nous être d'un merveilleux appui.

MERCREDI 22 [MARS 1961]

Nous allons mettre en ordre la question du billet du bateau pour le retour. Nous embarquerons sur le *Zaankerk*, cargo semblable à l'*Oldekerk* qui nous amena au Japon. Pas besoin de renouveler le vaccin de choléra car le bateau ne s'arrêtera qu'aux ports suivants (qui ne sont pas affectés de cette maladie) : Hong Kong, Aden, Alexandrie, Gênes, Marseille, Anvers et Rotterdam. Nous devons prolonger nos visas de dix-neuf jours au bureau d'immigration, où on nous refuse la prolongation qui devra se faire plus tard à Nagoya. Nous nous y rendrons depuis Tajimi.

Le soir, avec M^{me} Ishimuro, qui doit y rencontrer une amie, nous allons visiter l'*Imperial Hotel*, ce fameux bâtiment conçu par Frank Lloyd Wright.

JEUDI 23 [MARS 1961]

Lessive.

Nous rencontrons les Herbert avant qu'ils ne rentrent à Genève, pour un dernier au revoir. Ils vous donneront leurs impressions sur votre correspondante.

Nous retournons à la *Royal Interocean Line* pour prendre encore différents conseils, puis au bureau d'immigration.

Le soir nous allons voir *Porgy and Bess* au cinéma, film médiocre.

VENDREDI 24 [MARS 1961]

Nous avons acheté deux splendides valises en métal pour mettre nos habits de laine et passons toute la matinée à valiser.

Nous allons à l'ambassade de Suisse pour demander un papier qui confirme la mission que le Musée d'ethnographie m'a confiée. Le second secrétaire, M. Fritz Bohnert nous reçoit très amicalement. Il nous apprend au cours de la conversation, que la pollution de l'air à Tokyo est le double de ce qu'elle est à Londres. Si à Londres, il y a treize tonnes de poussières par je ne sais plus combien de m³, à Tokyo il y en a vingt-six. En effet, après l'air pur de Tajimi, nous souffrons de celui de la capitale et un col de chemise est si vite sale.

Le soir, nous rendons visite à Kimie, si paisible, si charmante.

SAMEDI 25 [MARS 1961]

Je termine ici cette première partie de notre séjour à Tokyo, séjour pas très amusant, qui se passe en démarches, en visites, en attente surtout. C'est aujourd'hui le samedi 25 que je vous envoie vite ces quelques pages. Je veux surtout vous dire la suite de nos projets qui sont définitivement arrangés aujourd'hui.

Demain, dimanche, nous irons au *Seibu Department Store* chercher le plan de voyage qui fut si long à arranger et les recommandations. Puis nous prendrons le train de nuit pour Kyoto. Par le nord de l'île, nous irons jusqu'au Kyushu, que nous visiterons en en faisant le tour. Puis nous rentrerons par les côtes sud à Kyoto. Nous retournerons enfin à Tajimi, où nous resterons, comme nous l'a conseillé M. Koyama, jusqu'à dix jours environ avant notre départ. Ces dix derniers jours, nous les passerons à Tokyo. Le bateau part le 28 mai de Yokohama et le 6 juin de Kobe, pour arriver le 2 juillet à Gênes, ou le 5 à Marseille ou le 12 à Rotterdam.

DIMANCHE 26 [MARS 1961]

Jour des Rameaux. Nous nous levons tard car nous devons prendre des réserves pour le voyage de cette nuit. M^{me} Ishimuro reçoit les musiciens du cercle de musique classique de la banque de Tokyo. Ils joueront toute la journée du Vivaldi, *la Truite* de Schubert, etc. avec plus ou moins de justesse.

Rendez-vous à midi au *Seibu*, Kimie nous accompagne. M. Hara, l'un des chefs, vient bavarder avec nous. Il nous invitera une nouvelle soirée, lors de notre passage à Tokyo en mai. Le plan du voyage n'est pas encore terminé, il faut attendre encore un peu.

Nous dînons de sushis dans un endroit très populaire. On nous sert sur la table sans assiette et nous mangeons avec les doigts.

A 3 h, nous allons pour la dernière fois au *Seibu* pour chercher le plan définitif de notre voyage. Il pleut et, pendant l'après-midi, la neige, la première neige que nous voyons au Japon, se met à tomber en rafales. La ville est sombre, il fait froid. La perspective du Kyushu printanier nous réchauffe le cœur.

Kimie nous offre un thé vert qui fait s'évanouir ce mal de tête qui me martelait le crâne depuis le matin.

De retour chez M^{me} Ishimuro, nous passons la fin de l'après-midi à écouter de la musique en regardant les flocons de neige blanchir le jardin. Le fils cadet des Ishimuro, comme un jeune chien, est excité par la neige. Il s'y roule puis reste étendu pour goûter les flocons qui s'y égarent.

Ce soir, nous nous reposerons, le voyage de nuit sera pénible. Nous allons enfin pouvoir quitter cette terrible capitale. Nous sommes éreintées. Le bruit, la bousculade, le mouvement des rues est si pénible. Cette incessante activité nous dévore les nerfs. J'ai besoin d'être seule pour me calmer. Il est parfois difficile de vivre à deux constamment, avec nos goûts qui quelquefois diffèrent, nos appétits qui ne crient pas au même moment. J'irai donc me promener seule ce soir. De la maison des Ishimuro, je vais jusqu'à l'*Imperial Hotel* poster une lettre. Seule dans la nuit printanière. Des odeurs nouvelles errent sur les trottoirs, les arbres portent leurs bourgeons tout ronds. Je longe les fossés qui entourent le Palais impérial, larges fossés qui isolent l'immense impérial de la turbulente ville. Derrière les pins qui bordent ces fossés, vivent les empereurs.

Etonnant contraste: d'un côté, les voitures, les lumières des néons clignotant leurs réclames, les trépidations d'une vie active; un fossé avec le calme de son eau où nagent des oiseaux en de lentes arabesques dans le reflet des pins, qui furent soigneusement guidés par les jardiniers impériaux dans une ligne harmonieuse; nuit du parc et silence... La famille impériale vit là avec ses racines qui se nourrissent d'un long passé. Le calme de l'eau, l'immuable de l'empereur...

A 10h, nous quittons Tokyo, bien installées dans le treizième wagon de l'Express de Tokyo. En deuxième classe, très bon marché, les sièges sont prévus aux dimensions des jambes japonaises. Grandes douleurs pour moi: si je mets mes jambes dans le couloir, les passants s'y accrochent, et de l'autre façon, j'attrape des crampes! Les douze autres wagons sont des wagons-lits!

LUNDI 27 [MARS 1961]

Arrivées ce matin à Kyoto, nous nous retrouvons avec joie chez M^{me} Takino [mère de Setsuya]. Nous sortons nos plans et les étudions ensemble. Après dîner, les meilleurs sushis du Japon, nous allons voir le maître potier Tomimoto, déjà rencontré lors de notre dernier voyage, qui nous reçut aimablement. Tomimoto Sensei est un être merveilleux. Il règne une grande paix dans son atelier. Son disciple est toujours là avec son adoration pour son maître. Il nous parle de son projet d'aller en Europe l'année prochaine. Ses 78 ans lui donnent quelques craintes pour prendre l'avion.

Il nous parle des glaçures, nous donne les compositions: moitié de cendres de fougères lessivées, moitié de *lime stone* (calcaire). Il nous donne des livres à regarder; dans l'un il explique les décorations qu'il fait sur ses porcelaines. J'ai l'audace de lui demander si je peux emporter avec moi une pièce faite de sa main. Très spontanément il m'offre une table à baguette avec sa signature d'or sur fond rouge. En le quittant, nous nous demandons si nous le reverrons, je l'ai invité à Genève, mais je ne sais s'il aura le courage de prendre un avion pour aller en Europe. Il connaît son grand âge, il aimerait se retirer dans sa maison de campagne pour ne faire plus que de la peinture (japonaise), mais il ne peut se résoudre à abandonner son atelier de Kyoto, il aime trop sa porcelaine.

Après une visite à Hee, le Coréen qui est à l'école de céramique de Kyoto, nous allons chez Setsuko chez qui nous passerons la nuit. Après le souper pris ensemble, Setsuya retourne chez ses parents, qu'il trouve en conversation avec Eiji Okada, l'acteur de cinéma qui joua dans *Hiroshima mon amour*, je regrette beaucoup de ne pas avoir pu le rencontrer.

MARDI 28 [MARS 1961]

Le train, pris à 8 h 30, nous emporte vers Tottori, sur la côte nord du Japon. Voyage merveilleux, le printemps couve dans les vallées, ouvrant les fleurs de prunier, semant sa poussière d'or vert dans les champs, aux arbres, sur les toits de chaume moussus. Petites vallées, où cascaden les rivières, cousues sur le plat d'entre les collines ; nous voyageons à travers une estampe : les collines où s'accrochent des pins tordus, une claire rivière, un toit de chaume, un pont courbe où passe une femme avec son large chapeau de paille ; dans un champ un paysan, les pantalons retroussés, retourne la terre ; là-bas, une vieille va, portant son petit-fils sur son dos courbé. Douce lumière, quiétude de la vie champêtre, fleurs de prunier, l'eau des rivières glisse sous les reflets du soleil. Le train est à vapeur, il suit tranquillement son chemin, pénétrant au cœur des vallées, contournant les raides collines.

Nous arrivons sur la côte nord, le train se faufile entre les criques et les monts ; il paraît que nous traversons une trentaine de tunnels pour pouvoir atteindre Tottori. On ne sait où regarder, à droite du train, la mer, ses vagues blanches d'écume, son horizon ; à gauche le secret des petites vallées, avec le printemps la terre parfois ocre rouge, les bambous frissonnants.

A Tottori, nous visitons le *Mingeikan* (Musée d'ethnographie, artisanat, bois et poterie). Une grande amphore qui sert de tombeau. Nous cherchons une auberge pour la nuit et y déposons nos bagages, nous courons jusqu'à la place principale de la ville pour sauter dans un autobus qui nous conduit au désert de sable. Il est magnifique, paraît-il, au coucher du soleil ; le soleil se couche en effet, mais pendant le parcours du bus. Près du désert, le bus nous pose, en courant très vite nous pouvons voir un dernier quartier de soleil éteindre son rougeoiement dans la mer. Une immense dune de sable, au fond des sombres collines

montueuses, devant, la plage, puis la mer avec des îles. Le jour s'éteint, mais au-dessus des collines, la lune se lève, l'air s'argente, palpable poussière de lumière... bruit de la mer, solitude.

De retour à Tottori, nous dînons, Après l'ofuro, qui est, paraît-il, une source d'eau chaude. Tous quatre, nous dormons, les futons rangés en ligne, mêmes kimonos, deux têtes noires, deux têtes blondes.

Tottori - Karatsu_29-03_04-04_1961

MERCREDI 29 [MARS 1961]

Nous prenons l'autobus ce matin à 8 h 30 pour trois-quarts d'heure de cavalcades sur une route défoncee. Merveille du petit matin, la luisance de la rivière, la luisance des tuiles vernissées des villages, dans la lumière poudrée de printemps. Le potier que nous allons voir vit dans le creux d'un vallon sauvage où coule une claire rivière, derrière les collines des Alpes japonaises enneigées. Le four et les ateliers du potier sont construits au flanc de la colline couverte d'une forêt d'immenses bambous. Ils emploient le tour à pied, tournant dans le même sens qu'en Europe. Le potier nous convie à prendre le thé vert, cette boisson si régénérante. Autour d'un immense hibachi, chacun reçoit son bol de thé; le potier dit qu'il faut savoir tout faire, de la préparation de la terre à la fin de la cuisson, si l'on veut être un bon potier. Il fait des poteries aux engobes, cuites à 1300°, des bouteilles à saké, décorées de fleurs de prunier. Nous repartons, traversons les villages avec le bus; aux champs, des femmes avec leurs pantalons froncés et leurs bonnets blancs. Pour réparer la route, des femmes travaillent avec les manœuvres, elles ont de grands chapeaux de paille sur leurs bonnets, dans l'ombre du chapeau leurs visages quelquefois si beaux et si jeunes.

De retour à Tottori, nous allons manger un soba: nouilles cuites avec d'autres légumes et viandes, directement sur la table de fer qu'un feu chauffe par-dessous. On les mange sur la table même. Nous reprenons le train pour arriver à Matsue, ville au bord d'un grand lac, où nous devons voir le potier M. Oro. Après cette visite un taxi nous emmène dans la montagne pour aller voir une fabrique artisanale de papier. Ce papier est fait avec l'écorce d'un arbre. Nous remontons un vallon qui devient de plus en plus sauvage avec des fermes au chaume moussu, aux shojis de papier blanc, une fumée du soir traîne dans le calme de la nuit proche. Nous passons la nuit dans un hôtel construit sur le sable de la plage de Matsue.

JEUDI 30 [MARS 1961]

Nous visitons un instant les ateliers de M. Oro, puis nous prenons le train pour Tamatsukuri, où nous allons voir le potier Funaki qui fait des poteries avec une glaçure jaune d'œuf. Nous essayons de tourner sur son tour électrique, le travail est aisé, la terre est plastique. Puis en taxi, nous allons deux kilomètres plus loin rendre visite à un autre M. Funaki [Kenji Funaki V, 1927-], potier. Il fait de belles pièces en grès, décorées d'engobes, cuites à 1300°. Sa maison, située sur la berge d'un lac, jouit d'une vue si calme, entre les bambous, endroit merveilleux. Nous regagnons la station du train à pied, promenade le long de la rive dans le soleil et le vent.

Le train nous dépose à Izumo Taisha, ville qui possède un fameux temple où vont prier les jeunes filles demandant au ciel de leur accorder l'époux rêvé. L'auberge est très bruyante, on entend les chansons des servantes jusque tard dans la nuit, accompagnant les bruits de vaisselle.

VENDREDI 31 [MARS 1961]

Nous visitons le temple d'Izumo. Je m'aperçois que je ne sais plus que décrire, j'ai l'impression de répéter toujours la même chose ; peut-être suis-je trop habituée au Japon maintenant, tout me paraît normal, l'émerveillement du début fait place à un autre sentiment : comme si depuis toujours j'avais vu ces parcs, ces maisons, ces arbres, cet étang, ces visages, ces repas... Donc après la visite du temple nous prenons le train à 8h30, qui nous dépose dans l'après-midi, à 5h, à Senzaki, port de pêcheurs, site touristique aussi, mais où jamais des Occidentaux ne sont allés. On nous dévisage. Des enfants en troupe nous suivent jusqu'à l'auberge, près du quai. Le soir tombe pendant que nous visitons un bateau de patrouille de la police japonaise. Nous voyant intéressés par son navire, le gardien nous offrit de le visiter : bateau de trente marins qui passent un mois en mer, pour surveiller une certaine ligne du côté de la Corée. Il nous montre le radar, la cuisine, les couchettes, mieux, jusqu'au contenu du frigidaire. Le soleil est tombé derrière le village, le marin nous invite à venir boire une bière au club des marins. Il est très excité par notre compagnie, il a si chaud qu'il enlève sa chemise (peut-être pour nous faire admirer ses muscles, il est boxeur amateur). Nous devons

prendre des photos du groupe, il est très sérieux ; nous les lui enverrons plus tard. Rentrée joyeuse à l'auberge. L'ofuro de cette auberge consiste en une grande vasque de mosaïque bordée de rochers où pousse un pin, d'une lanterne de pierre, même d'une corde de paille, comme on en voit auprès des lieux saints, quelquefois accrochée à un arbre considéré comme un lieu habité par une divinité. Toutes trois nous nous délassons dans l'eau chaude de la vasque.

SAMEDI 1^{ER} AVRIL [1961]

Promenade dans le port ensoleillé, avec les bruits confortables des moteurs des bateaux de pêche. Des oiseaux planent dans la lumière tranquille du matin. Puis un petit train nous conduit chez le potier Sakakura [Shinbei Sakakura XIV, 1917-1975], tout au fond d'un vallon. Après une visite de son atelier, on nous conduit dans le jardin, où l'ancêtre de la famille planta, il y a trois cents ans, un pin, le jour où il construisit son four. Ce four existe toujours, envahi d'herbes, plus utilisé. La famille du potier s'est installée ici depuis treize générations. Le roi du pays fit venir de Corée l'ancêtre de M. Sakakura pour qu'il travaille pour lui. Le pin est immense, la tradition est forte.

Nous sommes invités alors à prendre part à la cérémonie du thé qui nous est offerte dans la petite chambre de thé. M. Sakakura nous montre deux chawans, bols à thé faits par ses ancêtres de la deuxième et troisième génération, emballés dans de la soie, puis dans deux boîtes successives. Ils sont conservés avec soin, trésors familiaux ; l'un des deux chawans a donné son nom Tsubo à une espèce de poterie qui se fait depuis, poterie d'aspect rugueux ; l'autre bol reçut de la main du potier deux encoches dans la hauteur du pied pour donner, nous dit le potier, plus de force, de vigueur à la pièce.

Nous quittons la petite vallée après une balade dans une forêt. Le train nous berce, nous quittons l'île de Honshu, l'île centrale du Japon ; par un tunnel sous-marin, le train rejoint l'île de Kyushu. Nous allons jusqu'à Fukuoka ou Hakata, traversant des grands centres d'industrie métallurgique. De hautes cheminées avec leurs panaches de fumée blanche, noire ou rouille. L'air est plus chaud, l'accent de la langue change. Setsuya et Setsuko s'amuse à l'imiter. Les visages changent

aussi, les traits me semblent plus accentués, plus nerveux. Arrivés vers 5 h à Fukuoka nous partons à la recherche d'une auberge, difficile à trouver un samedi soir. Grâce à une recommandation de M. Koyama, auprès du directeur d'un *Department Store*, nous sommes par ce directeur introduits dans une très bonne auberge. Christine semble avoir attrapé froid. Ce soir, une pleine lune orange se lève sur la ville.

DIMANCHE 2 [AVRIL 1961], JOUR DE PÂQUES

Christine est malade, elle reste au lit toute la journée. Les trois autres, nous allons visiter la collection de poterie de ce *Department Store*, puis l'après-midi nous allons voir le port : petit port avec des bateaux de faible tonnage. Nous rentrons à l'auberge, Christine est toujours fiévreuse. Il fait chaud, le soleil brille en ce jour de Pâques. Ici aucun signe de fête, mais mon attention est attirée par des œufs cuits durs mais sans couleur. Malgré tout, ce jour est joyeux.

LUNDI 3 [AVRIL 1961]

Ce matin, Setsuko est aussi malade, elle a attrapé les microbes de Christine. Toutes deux sont condamnées à passer la journée au lit. Setsuya part se promener, je m'échappe aussi, toute seule dans la ville de Fukuoka, à la recherche d'une banque où changer de l'argent. Balade de deux heures dans la ville, je ne me perds pas, j'en suis très fière. Les banques sont fermées, mais l'*Imperial Hotel* change volontiers les traveller's cheques. Par moment je suis fatiguée d'être toujours remarquée, suivie (discrètement il faut le dire) des yeux de chacun. J'aimerais avoir des cheveux noirs, des yeux sombres, une petite taille. On ne peut pas oublier sa race, les autres vous la rappellent.

Je suis ressortie après le souper me promener seule dans cette ville. Un vent très chaud, la rivière coule son eau sous les reflets des néons. Des femmes manœuvres et quelques hommes goudronnent la chaussée d'un pont, à la lueur des grandes flammes de la machine à fondre le goudron. Comme des fourmis avec leurs bonnets blancs leurs pantalons bouffants et leurs chaussures à doigts, elles s'agitent, transportent le gravier goudronné dans des paniers qu'elles remplissent de leurs mains gantées. Au bord de la route, des petites boutiques à saké, montées de

quelques planches et un peu de plastique transparent, mettent des points de lumière dans l'ombre du trottoir. Les rideaux qui servent de porte flottent au vent, attirent par leurs mouvements les buveurs de saké.

MARDI 4 [AVRIL 1961]

Christine et Setsuko sont encore peu bien, nous prenons la décision de changer d'endroit : la ville de Fukuoka est très poussiéreuse, l'air doit être mauvais.

Arrivés à Karatsu, après une heure et demie de train dans une violente tempête de vent et de pluie. Par les vitres embuées du train, brèves visions d'une mer où courent les frissons du vent de terre, des nuages de poussière s'y noient. Nous passons toute l'après-midi dans l'auberge, dehors le vent retourne les parapluies des passants.

J'espère que nous pourrons continuer normalement notre voyage demain. Si nous suivons le plan, nous serons de retour à Tajimi vers le 10 avril. Nous irons visiter le cratère du volcan Aso dans deux jours.

Karatsu – Tajimi_04-04_16-04_1961

Suite du journal écrite le 15 avril, à Tajimi
MERCREDI 5 [AVRIL 1961]

Ce matin avant de quitter Karatsu nous allons rendre visite au potier Nakazato [Taroemon (Muan) Nakazato XII, 1895-1985, TNV depuis 1976].

Aujourd'hui aussi il pleut, vous vous souvenez peut-être dans le film *Rashomon* de cette pluie si forte et continue immobilisant le paysage dans sa chute verticale... Assise sous l'avant-toit de l'atelier, seule en face de dame la pluie, d'une grande flaque d'eau où courent les petits ronds des gouttes tombées, et du silence de la forêt de pins. Il pleut depuis un jour, pluie qui gonfle la végétation printanière, et les fleurs mauves de ces étranges buissons, poussés parmi les pins, luisent bizarrement dans la pénombre de ce jour. Je continue donc mon journal.

Nous rendons visite à M. Nakazato, potier, qui nous fait voir ses ateliers, son four. Il nous montre d'anciennes pièces faites par ses ancêtres, toujours belles. Nous essayons son tour à pied qu'il emploie dans le même sens que celui d'Europe. La pièce en bois de la tête de tour tourne sur un très simple axe en bois taillé en pointe et planté dans le sol de l'atelier. Il m'est difficile de l'utiliser avec mes longues jambes. M. Nakazato nous donne des assiettes décorées, nous devons tirer au sort pour savoir auquel des quatre la plus belle reviendra.

Puis le train nous emmène vers Arita, centre de fours de porcelaine. Reçus par des amis de Setsuko qui nous conduisent en voiture chez le célèbre peintre sur porcelaine, M. Kakiemon (douzième génération) [Sakaida Kakiemon XII, 1878-1963] très vieux et tout ratatiné dans son kimono. Il peint des petites chinoiseries raffinées sur de la fine porcelaine. Ses aïeux ont découvert le secret de ce rouge couleur de kaki qui devint célèbre et fait partie de leur nom, c'est un rouge orangé, employé depuis des générations. On nous montre les anciennes pièces de famille, conservées précieusement par les descendants.

Puis nous allons voir le potier Imaizumi [Imaemon Imaizumi XIII, 1926-2001](famille de porcelainiers aussi) qui nous montre ses ateliers.

Ateliers tout blancs de la poudre de terre blanche ; atelier de tournage, façonnage ; atelier de décoration silencieux, de très vieux artisans assis en tailleur depuis des années, tout courbés sur leurs longues mains, décorent avec de fins pinceaux une assiette, une coupe, un vase ; atelier de patience où les années coulent silencieusement depuis des générations...

Visite du musée d'Arita. Premières porcelaines japonaises, épaisses et gauchies. Les amis de Setsuko, très gentiment, nous font visiter encore une carrière de pierre à porcelaine : immense blessure de la montagne, couleur jaune soufre et blanche, hallucinante ambiance lunaire. Cette pierre à porcelaine est ensuite broyée, puis préparée. Puis ils nous conduisent à plusieurs kilomètres vers une ville où nous trouverons un gîte pour la nuit. Ofuro : source d'eau chaude, il est long de quatre mètres.

JEUDI 6 [AVRIL 1961]

De bonne heure nous prenons le train pour Oishi, petite gare perdue au centre du Kyushu. En camion-stop, nous allons jusqu'au prochain village où après le lunch, nous prenons un bus. Bus qui sautera une heure sur la route « torrentueuse » et nous mènera dans les montagnes à Koishibara. L'air est pur, vif. Dans les champs une vache tire une charrue. Nous prenons un chemin pierreux qui se coule au creux d'un vallon. Peu à peu, grandissant au fur et à mesure de notre marche, un étrange bruit, sonné dans le fond du vallon où coule un ruisseau clair : au détour d'un chemin nous apercevons une sorte de marteau-pilon : une grosse poutre en forme de marteau d'un côté, creusée de l'autre, est actionnée par une chute d'eau. Quand le creux de la poutre est plein, elle bascule, se vide, et lorsqu'elle remonte, le marteau de l'autre côté retombe lourdement sur la terre à broyer, contenue dans une pierre creuse. A chaque endroit où existe une chute, un de ces marteaux-pilons sonne sa cadence dans le profond vallon. C'est comme une orchestration de rythmes sonnés dans le silence de la sombre forêt qui maintenant borde le ruisseau. Le vallon s'élargit soudain et nous arrivons au village des poteries.

Nous rendons visite à un vieux potier qui, avec son fils, a ramassé dans le pays toutes les vieilles poteries produites par son village depuis longtemps. Très belle collection avec ses bouteilles de saké, ses jarres à soja, ses bols à thé... Vu une bouteille avec à plusieurs endroits une forte

marque dans la terre tournée ; à ma question il me répond que cela n'est pas un accident, mais que ce fut fait pour donner un accent, une force, à la pièce. J'ai pris des photos.

Le bus nous cahotera de nouveau vers Oishi, où nous manquons le train au grand plaisir d'une trentaine d'enfants, qui, à la gare, nous entourent comme des mouches. Ils veulent tous nous serrer la main quand le train suivant arrive, même à Setsuya et Setsuko, geste qui ne se fait d'habitude pas entre japonais. Mains collantes, visages souriants, ils courent sur le quai quand le train repart. A Hita, où nous gîterons, l'ofuro est de nouveau une source d'eau chaude.

VENDREDI 7 [AVRIL 1961]

Pris un bus pour Onda. Même des prunes encore très vertes ne résisteraient pas à un pareil traitement: le bus cabriole sur la route qui remonte un vallon raide. Il croise sans cesse le ruisseau qui dispute son chemin avec la route, tant la vallée est resserrée. C'est une campagne vraiment sauvage, seuls de tout petits champs de riz sont accrochés entre les rochers et la forêt de pins et de bambous. Mais la rivière est claire et joue sur les rocs avec son eau vive et pure.

Onda est un village de potiers, les marteaux-pilons tapent leurs notes de bois ; le potier que nous visitons est en train de déballer ses poteries dans sa cour. La cour est toute couverte de paille. La famille y travaille, emballant de grosses bonbonnes dans de larges cordes de paille. Les cerisiers sont en fleurs, l'air est calme, trois pigeons sur le toit de chaume lissent leurs plumes au soleil.

De retour à Hita, nous prenons un autre bus qui, en quatre heures, nous conduira près du mont Aso, volcan de 2'300 mètres d'altitude. Le bus est très confortable, le film du paysage merveilleux. Nous gravissons des cols, traversons des plaines de rizières, des villages avec leur rivière et des enfants qui pêchent. Une forêt très sombre, très raide et entre les colonnes des troncs, la luisance du ciel reflété dans l'eau calme d'un étang. Nous arrivons au coucher du soleil à Uchinomaki, ville sise dans l'immense cirque de montagnes qui entourent le Mont Aso. Montagnes nues, jaunes et grises, plaine verte et cultivée, et Mont Aso vêtu des couleurs violettes du soir. Grâce à l'amabilité d'une des voyageuses du bus,

nous sommes introduits dans une pension pour professeurs fatigués, où l'on nous donne une chambre avec vue sur le Mont Aso. Dans le jardin une grande piscine d'eau chaude naturelle traîne ses vapeurs.

SAMEDI 8 [AVRIL 1961]

Nous voulions aller au Mont Aso avec le premier bus partant à 7 h, pour voir le plus grand cratère du monde. Je me réveille à 5 h ; il pleut, le Mont Aso est perdu dans les nuages, il sera impossible de voir quoi que ce soit. Nous devons renoncer à voir cette bouche de l'enfer. Nous passerons la grande partie de ce jour de pluie dans le train, allant au sud du Kyushu. Arrivées en fin d'après-midi à Ijuin, petite gare très campagne, comme l'indique la façon dont les Ijuinois nous dévisagent. C'est peut-être la première fois qu'ils voient des cheveux blonds. Sur la place, devant la gare, il y a une étrange ambiance. Une troupe de musiciens et de danseurs costumés dansent la danse du cheval, paraît-il. Un shamisen est joué par un vieil homme vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'un grand chapeau de paille plié sur ses oreilles. Une vieille femme et son aide portent trois tambourins montés sur un châssis et rythment la danse de deux jeunes filles et de plusieurs enfants. Les Ijuinois ne savent pas de quel côté regarder: la danse du cheval ou ces étranges êtres humains aux yeux bleus et aux cheveux jaunes.

Nous allons voir au village suivant, à Higashi-Ichiki, le potier Chin Jukan [1927-?], qui est potier de la quatorzième génération depuis son premier ancêtre qui fut ramené de Corée il y a trois cents ans, par le roi du pays. Le roi installa son potier sur ses terres et lui commanda de travailler pour lui et pour son peuple. Ayant vu un chawan en poterie blanche apporté par le potier coréen, il ordonna à celui-ci, après avoir découvert un gisement de terre blanche, de faire de semblables pièces pour la famille royale, pièces qui ne seraient utilisées que par la royauté. Pour son peuple le roi faisait faire des poteries noires ou foncées: grès rouge à glaçure de fer. Le potier nous montra alors les pièces rapportées de Corée et d'autres qui servirent, telle de bassine où le roi se lavait le visage, telle autre de théière de circonstance. Puis les dernières générations firent des pièces blanches et noires pour tous. Maintenant encore, cette fabrication en blanc et en noir est entreprise par le potier et ses

artisans.

La nuit est tombée sur le jardin mouillé, le ciel s'est ouvert et les étoiles se reflètent dans l'eau du bassin. Le potier nous a montré ses fours, expliqué la composition d'un émail fait avec des cendres volcaniques et appelé Sobu. Ensuite, nous partons tous avec M. Chin Jukan qui veut nous présenter un de ses amis, un peintre qui nous attend dans son atelier où il a peint de terribles emblâtrages abstraits. L'aubergiste, pêcheur et peintre, nous invite à souper avec un autre peintre, professeur de dessin au collège et un journaliste. De la bière pour agrémenter la soirée... On nous fait même goûter de l'alcool de pommes de terre, terriblement rude au goût, âpre et terreux. Le saké, en comparaison, est une demoiselle à côté du plus rude paysan. Et nous passons la nuit dans une auberge qui donne sur la place de la gare. Les trois, même quatre, hôtelières viennent toutes pour préparer le futon, mais surtout pour voir ces zoologiques étrangères.

DIMANCHE 9 [AVRIL 1961]

Pris le train pour Kagoshima, une ville du sud du Kyushu, d'où nous partons en bus pour longer la côte très découpée de la mer où voguent des îles, sombres de leurs pins. Le soleil luit sur l'eau, la route serpente entre les rochers et la grève. Puis, quittant la côte, nous nous élevons par cette éternelle route cahoteuse dans les collines toutes vertes de printemps. Nous allons visiter le four corporatif de Ryumonji-yaki. Nous arrivons au meilleur moment, depuis une heure, ils viennent de terminer la cuisson et maintenant se remettent en festoyant sur des nattes de paille, étalées autour du four. Alcool de pommes de terre et boules de riz, servies dans un panier de bambou, nous sont offerts. Nous nous installons sur les nattes et les rires commencent. On prend des photographies, on est heureux, on boit ce vitriol d'alcool de pommes de terre. Et nous devons graver nos noms sur deux coupes-souvenirs.

L'autobus nous redépose à Kagoshima, d'où nous repartons pour un long trajet, de deux heures à huit heures et demie, et qui nous mène à Oita, port où nous prenons un bateau pour retourner sur l'île de Honshû. Pensant gagner du temps, nous avons décidé de prendre le bateau à Oita et non à Beppu, point de départ du navire. Grande erreur

car le dortoir-salle commune, quand nous y arrivâmes, était complet. Sur les tatamis une trentaine de passagers sont déjà installés pour la nuit, roulés dans des couvertures grises. La nuit est extrêmement froide, nous allons sur le pont assister au départ, espérant que pendant notre absence le steward aura préparé quelques places. Le dos appuyé à la grosse et chaude cheminée orange, nous voyons Oita s'effacer dans la nuit, de froides étoiles au ciel brillent. On nous donne deux nattes de paille en bas de l'escalier, point de couvertures. Les joueurs de mah-jong, installés au centre du dortoir, brassent leurs cubes d'ivoire. Personne ne semble nous remarquer. Setsuya découvre heureusement deux couvertures dans une armoire et un jeune homme nous donne une des siennes quand il nous voit grelotter. Couchés entre l'escalier et le dortoir, nous sommes constamment dérangés par quelque voyageur allant aux cabinets, qui marche sur nos pieds, s'encoule à la couverture et laisse la porte en haut de l'escalier ouverte sur la froide nuit. Je n'ai pas pu dormir. Heureusement, Christine et Setsuko n'ont pas repris froid.

LUNDI 10 [AVRIL 1961]

Nous sommes arrivés ce matin à Fune, à 8h, transis de froid et très fatigués. Setsuya a mal à l'estomac. Nous prenons le train pour Kurashiki où nous trouvons les musées que nous devons visiter, fermés. Par bus, nous rejoignons Okayama, grande ville. Nous sommes très fatigués, toute décision à prendre coûte un effort et provoque de la mauvaise humeur, Setsuya souffre de l'estomac, fatigue nerveuse. Nous sommes chargés de multiples paquets, nos bagages et surtout de la poterie collectionnée dans les divers endroits visités. Un bus nous conduit en une demi-heure de cahots sur une route en réparations jusqu'à Imbe-Bizen, où nous devons voir le potier [Toyo] Kaneshige [1896-1967, TNV depuis 1956], qui est absent, parti à Tokyo organiser une exposition. Désappointement, fatigue. Arrivés à 5h à l'auberge nous nous couchons pour dormir, puis prenons le souper dans un demi-sommeil.

MARDI 11 [AVRIL 1961]

Après dix-sept heures de sommeil, nous prenons le train qui nous ramène à Kyoto, après avoir encore visité les ateliers de M. Kaneshige. Il

fait de la poterie avec la terre noire des rizières qui contient des petites pierres, ce qui oblige un homme à malaxer cette terre avec ses pieds nus ; une machine ne pourrait pas épargner ces pierres ou être épargnée par celles-ci. La poterie de Bizen a cela de particulier, c'est qu'elle n'a pas d'émail de glaçure, seul le feu, par ses cendres, glacera l'épiderme du pot. Cuisson au bois de pin très longue : sept jours, paraît-il. Mais nous sommes tellement fatigués par ce voyage de quinze jours, nous avons vu tant de poteries, de pots et de potiers, que nous ne pouvons plus rien absorber. Notre seule idée est d'arriver au plus vite à Kyoto et Tajimi pour nous reposer. Nous dormons cette nuit-là chez Setsuko.

MERCREDI 12 [AVRIL 1961]

A 11 h, pris le train pour Tajimi où nous arrivons quatre heures plus tard, heureuses de rentrer à la maison, notre centre au Japon. Nous reprenons le rythme de Suigetsugama. Le printemps a fleuri des arbres, ouvert de petites feuilles tendres. Dormir, dormir, et la fatigue se répare.

JEUDI 13 [AVRIL 1961]

Nous allons avec Takeo-san et Takeshi-san voir des petits fours, prendre des notes pour la construction du nôtre. Balade dans une vallée toute fleurie de cerisiers. Rentrées au Suigetsugama, en bonnes filles japonaises, nous cousons nos draps propres sur nos futons.

VENDREDI 14 [AVRIL 1961]

Aujourd'hui, nous trions nos pièces faites avant ce voyage. La bonne moitié est cassée et nous comprenons ce qui dicte Takeo-san dans son tri. Ecrit des lettres de remerciements.

SAMEDI 15 [AVRIL 1961]

Christine retombe malade, fatigue je pense, rien de grave en tout cas. Je dois donc aller seule avec Takeo-san au Lions Club où nous étions invitées à midi, seule femme parmi les quarante membres de l'association. J'assiste à leur séance et au cours du lunch je suis invitée à parler de mon impression du Japon, tâche difficile. Je suis assise à côté du président avec un interprète à ma gauche. Heureusement, le lunch japonais

est vite terminé. Les membres du Lions Club décident de nous inviter à les accompagner au prochain *chatter night*, rencontre entre diverses sections. J'étais très étonnée de voir qu'en somme je n'étais pas du tout impressionnée de parler dans une langue étrangère, seule parmi tant d'hommes.

DIMANCHE 16 [AVRIL 1961]

Je termine ce journal. La période de ce voyage est terminée, nous commençons un nouveau cycle maintenant qui durera jusqu'au 20 mai environ, date à laquelle nous rentrerons à Tokyo pour préparer notre retour. Puis commencera le dernier cycle, de quarante-six jours sur les mers. Demain nous partons avec la construction du petit four, puis lorsqu'il sera terminé, j'espère avoir le temps de m'exercer au tournage encore. Il semble que les froids soient maintenant définitivement terminés, aujourd'hui le soleil sèche les bois après cette pluie torrentielle d'hier. Au Japon, les oiseaux ne chantent pas comme chez nous. Même les merles ne disent que deux très courtes notes. Seules les hirondelles sont semblables. Il n'y a pas ces aubes merveilleuses toutes chantantes du réveil des oiseaux. Les fleurs aussi sont rares. Seules celles des arbres sont abondantes, pas de primevères, de jonquilles sauvages, peut-être quelques très rares violettes.

Tajimi_17-04_20-05_1961

LUNDI 17 AVRIL [1961]

Nous décorons les pièces tournées avant ce voyage au Kyushu. Installées dehors avec de grands chapeaux de paille, au soleil nous essayons de décorer de notre mieux, un peu honteuses de notre malhabileté à tenir un pinceau devant les Japonais qui y sont habitués depuis l'enfance. J'ai à midi accompagné Nobuko-san chez le médecin, ensemble ensuite nous sommes allés manger notre lunch, nous offrant un grand verre de *orange juice*. Si on va chez le médecin il faut comme partout ailleurs enlever ses chaussures pour aller à la salle d'attente, des mères viennent avec leur enfant sur le dos, petit paquet souffrant.

MARDI 18 AVRIL [1961]

Nous allons à Nagoya, banques, agence de voyage où l'on nous donne la liste des escales du *Zaankerk*. Nous visitons une très belle exposition faite par un grand *Department Store* sur le Pakistan. Sculpture, poterie, bijoux. Il y avait un petit torse de *Vénus* merveilleux en bronze. Plus beau que celui de Matisse à l'exposition de Zurich si tu t'en souviens Henri. Rentrées en autobus.

MERCREDI 19 AVRIL [1961]

Décoration toute la journée, le soir nous nous baladons jusqu'à Tajimi, dans les rues un air de fête, le printemps ouvre les portes aux promeneurs du soir.

JEUDI 20 AVRIL [1961]

Décoration. A midi visite de Sensei qui nous emmène en taxi vers son atelier d'Ogaya dans les montagnes. Promenade dans les petites vallées toutes lumineuses de printemps. Dans les collines des arbres en fleurs, poiriers sauvages et ces fleurs mauve-rose et d'autres arbres avec leurs fleurs comme des étoiles blanches. Pour arriver à Ogaya on abandonne le taxi sur sa route paresseuse et on grimpe un petit vallon au creux duquel coule un clair ruisseau et l'on découvre la maison avec

son grand toit de paille, accrochée au flanc des bois. De l'autre côté du vallon sur l'emplacement d'un ancien four de l'époque Momoyama (il y a quatre cents ans environ) Sensei a construit son petit four où il cuit ses précieux chawans. L'atelier, petite maison plus bas, n'a qu'un tour, sur des planches ces beaux bols sèchent.

Nous dînons tous ensemble de tofu (pâte de haricot, sorte de gâteaux comme du lait caillé) grillés sur un feu de bois, enduits d'une sauce aromatisée d'herbes de jardin, piqués sur une fourche en bambou, délice délicat, par les shojis ouverts. Le jardin, ou plutôt le sauvage vallon avec son ruisseau murmurant. Paix totale des montagnes, des bambous frissonnants, souffle pur du ciel où tournoient les pétales des cerisiers sauvages des montagnes en fleurs. Un oiseau dit sa chanson dans l'ombre des grands conifères, à droite de la maison. Nous sommes assis silencieux sur la galerie, méditant cette paix, respirant ce printemps des collines.

VENDREDI 21 AVRIL [1961]

Décoration encore, nous allons très lentement, tâtonnant, effaçant, recommençant sans cesse. Sensei vient aujourd'hui décorer des plats à l'atelier. Il a quitté son kimono pour d'étranges pantalons avec le fond aux genoux, et il brosse, il peint ses fleurs de prunier ou le vent dans des roseaux sur la terre crue. Les autres finissent de mettre la glaçure aux pièces qui vont être enfournées. Ils ont commencé à enfourner déjà le grand four, long travail, toutes les pièces sont déposées dans des cazettes, coffrets en terre réfractaire, qui empilées les unes sur les autres rempliront les trous des chambres du four.

SAMEDI [22 AVRIL 1961]

Nos pièces ont reçu leur glaçure et nous les mettons en cazettes qui seront enfournées. Et en attendant que la cuisson soit terminée pour commencer à construire notre petit four nous nous remettons au tour, préparant des pièces test pour la première cuisson du petit four.

Le soir nous nous cousons chacune une robe dont le tissu n'a coûté que 450 ¥ ou 5 francs suisses.

DIMANCHE 23 AVRIL [1961]

Je pars me promener seule sur la colline, avec mon appareil de photo. J'ai erré dans un paradis. Les bambous nains sortent leurs nouvelles feuilles, laissant au sol tomber les vieux habits d'hiver. Quelques buissons très doucement déroulent le fin satin de leur feuillage et partout, dans cette sauvagerie, des azalées fleurissent, azalées naines, azalées-buissons, tous les roses, rouges, mauves étalés en délicates fleurs épanouies dans les aiguilles de pin, au dessus des mousses grises. Je butine mes photographies (en couleur) comme un papillon allant d'émerveillement en émerveillement, miracle de ces délicates fleurs poussées sur la colline qui paraissait très barbare, grise, avec ses pierres et ses pins, ses durs bambous et ses buissons épineux. Je redescends sur terre.

Le dîner est prêt au Suigetsugama. Takeo-san m'explique alors ces premières fleurs mauves trouvées en rentrant du Kyushu. Ce sont des azalées dont les fleurs fleurissent avant que les feuilles poussent, c'est-à-dire des *tsutsuji*. Celles des collines, que j'ai vues ce matin, sont des *satsuki*, dont les fleurs et les feuilles poussent en même temps. Autrefois, dans l'histoire japonaise, le mois de mai était appelé *satsuki* : le mois des azalées. Maintenant on l'appelle *gogatsu* [littéralement : le 5^e mois].

La fin du dimanche est passé en repos et couture.

LUNDI 24 [AVRIL 1961]

Nous ne bâtirons le four que quand la cuisson du grand sera terminée. En attendant, tournage. Ce soir, le premier feu est allumé, qui séchera l'humidité du four et des pièces.

MARDI 25 [AVRIL 1961]

Takeo-san nous emmène dans la voiture que deux amis conduiront tour à tour, visiter une fabrique de papier. Magnifique balade dans le vent et le soleil. La fête des garçons approche, car partout aux grands mâts de bambous sont accrochés des poissons en tissu décoré de vives couleurs, que le vent gonfle et anime ; ils nagent dans le ciel bleu à grands coups de queue. J'en ai acquis quatre que je rapporterai.

Nous visitons la fabrique, qui est plutôt une centrale commerciale. Deux machines et un peu de travail à la main. Tout le village fabrique

du papier, papier fait de l'écorce d'un arbre, c'est le même procédé que chez M. Abe, près de Matsue, que nous avons vu lors de notre dernier voyage. Nous regardons longuement l'échantillonnage. Au long de la rue, des ateliers : ici, une très vieille femme agenouillée depuis toujours semble-t-il, lave les fibres blanches ; là, une grande chaudière où l'on cuit ces fibres. Tous les enfants du village sont ameutés par notre étrange allure, une vieille grand-mère toute édentée nous regarde, appuyée sur sa canne.

Dans un atelier, nous assistons à la fabrication de ces feuilles de papier où sont insérées de délicates herbes et de fines feuilles d'or et d'argent. Une première couche de papier de fibre est déposée sur une toile, puis d'alertes ouvrières déposent les herbes, l'une sème l'or et l'argent d'une grande boîte-salière et le tout est recouvert d'une deuxième couche de papier, tamisée à l'instant dans le grand bac où l'on brasse la pâte de fibre.

C'est dans une de ces fabriques qu'est fait le papier à lanternes. Les lanternes elles-mêmes sont fabriquées dans la ville de Gifu où nous nous rendons en fin d'après-midi, juste à temps pour visiter un atelier. C'est justement l'atelier qui fabrique des lampes dont nous avons des exemplaires chez nous. Voici comment cela se passe : une forme intérieure composée de plusieurs pièces montées sur deux sortes de bouchons-clefs. Les pièces de bois sont dentelées à l'extérieur en sections régulières. Ces rainures seront le guide de la fine tige ou lamelle de bambou qui sera l'armature de la lampe. Le début de l'armature est collé ou coincé sur une lamelle de bois, montée à chaque extrémité sur le bouchon-clef. Puis on colle des feuilles de papier de section en section, les pièces du moule déterminant ces sections. Le haut de la feuille est collé sur la lamelle de bois, le bas aussi. On coupe au rasoir la bande de papier une fois collée, à sa juste courbure. La feuille suivante est collée en croisant un petit peu sur la première. Un peu de colle a été déposée sur l'armature de bambou. La lampe, une fois couverte de papier, est débarrassée de son moule démontable et les deux lamelles du haut et du bas cachées par le papier, sont recouvertes d'une deuxième lamelle qui sera vernissée. Et voilà, les lampes sont exportées en Europe, Amérique, etc.

C'est M. Nogushi qui a fait le dessin, et ce sont d'habiles ouvriers et ouvrières qui fabriquent les lampes, agenouillés sur les tatamis de l'atelier. Je peux vous rapporter quelques-unes de ces lampes, mais pas trop, car mes bagages sont déjà considérables.

Nous essayons de visiter un atelier de parapluies en papier, mais il est trop tard, le soleil se couche et l'atelier est fermé. Nous retournons à Gifu, ville assez proche de Tajimi. Nous rentrons à la nuit tombante, cahotés sur ces si mauvaises routes japonaises, avalant la poussière soulevée par les camions ou les voitures qui nous précèdent.

MERCREDI 26 [AVRIL 1961]

Tournage. Trois hommes nourrissent le grand four en feu depuis hier matin. Après encore une nuit, la cuisson sera terminée demain.

JEUDI 27 [AVRIL 1961]

Vers 9h, les derniers bois fument, jetés dans la dernière chambre du four. On célèbre la fin de la cuisson par une tournée de saké et ensuite, les hommes qui ont veillé ces deux nuits iront prendre un ofuro avant d'aller se reposer.

Aujourd'hui, nous allons avec Takeo-san à Nagoya, premièrement pour accompagner M. Kato qui part de Tajimi pour l'Europe et qui reçoit les adieux de ses ouvriers, de ses amis et de sa famille. Beaucoup de personnes sont là, on fait un discours, offre des bouquets de fleurs et le haut-parleur de la gare de Tajimi donne officiellement les souhaits de bon voyage de la ville.

Nous allons à Nagoya aussi pour mettre en ordre la question des visas qui échoient le 9 mai. Les visas nous sont accordés sur-le-champ par le chef du bureau d'immigration, très aimable. Je peux rester jusqu'au 9 novembre au Japon, si cela me plaît! Nous sommes allés à Nagoya surtout pour voir une exposition de poteries dans un *Department Store*, du vieux Seto. Très intéressant.

VENDREDI 28 [AVRIL 1961]

Ce matin, nous commençons à construire le petit four avec Takeo-san et Takeshi-san. Nous prenons des photos et des notes précises. Ils

bâtissent le four avec toute la désinvolture et l'habileté japonaise. Le soir un cousin de Takeo-san vient inspecter les fondements du four terminé aujourd'hui. Il nous fait détruire une partie et nous reconstruisons le cendrier sous le foyer selon une idée plus judicieuse. Travail passionnant. Il fait chaud, les pins de la colline sentent bon.

SAMEDI 29 [AVRIL 1961]

Nous abandonnons la construction pour assister au défournement du grand four. Etonnement de voir nos pièces si bellement cuites et surtout de voir la porcelaine transparente et pure. Je suis très intéressée par la porcelaine et j'espère pouvoir en faire plus tard. Tournasage en attendant les pièces placées au haut du four, qui doivent être sorties moins chaudes. Joie de recevoir une lettre d'Henri apportée par le facteur sur sa motocyclette rouge.

DIMANCHE 30 [AVRIL 1961]

Ecriture – shopping à Tajimi – couture – deux heures de construction du petit four – soleil, journée chaude – bonheur de vivre. Je compte cependant les jours qui nous restent.

LUNDI 1^{ER} MAI [1961]

Il fait chaud et nous construisons le four en plein soleil. Aujourd'hui, le four prend forme, nous bâtissons les arches du foyer et du canal-cheminée avec une désinvolture et une habileté toutes japonaises. Les arches sont montées sans guide avec la bonne volonté des mains.

Nous prenons des notes et des photos. Des oiseaux chantent dans les bois. Le mortier sèche et l'imagination des œuvres qui cuiront dans notre four bourdonne dans nos têtes.

Vie saine de travail, de soleil – repas réguliers – soirées de détente, couture, écriture ou télévision. Nous voyons un à deux ou même trois westerns chaque soir, parlés en japonais, et aussi du théâtre traditionnel japonais et des histoires de la vie de tous les jours, etc...

MARDI 2 [MAI 1961]

Nous bâtissons la voûte du four ce matin. Cette fois, tout de même,

soutenue par une caisse et des briques. Nous travaillons ferme et à 5 h la construction du four est terminée. Il ne reste plus qu'à garnir les murs de ciment et à construire la cheminée et un toit qui protégera le four des intempéries. Notre four a un petit air arabe avec ses murs en pisé et son toit en voûte, sa porte et ses toutes petites fenêtres, mises au détriment des règles de symétrie.

MERCREDI 3 [MAI 1961]

Takeo-san est invité aujourd'hui à se rendre au temple zen pour une cérémonie en faveur des ancêtres de sa famille. Il nous propose de l'accompagner et de visiter ce fameux temple vieux de 650 ans qui porte le même nom que la poterie ; le temple du Suigetsu, de l'eau de la lune, temple-monastère de la secte bouddhiste zen.

Les moines sont habillés d'un large kimono noir-bleu, sur un autre kimono blanc, qui dépasse en bas sur les *tabi*, chaussettes en tissu blanc à doigts, portées avec des getas aux brides blanches aussi. Ils ont la tête rasée et portent une sorte de sacoche pendue au cou, sacoche en toile avec un grand anneau blanc pour accrocher les brides. Nous visitons le monastère et le jardin. Un grand étang ayant la forme de *kanji* (caractère) et *kokoro* (cœur) est traversé d'un très beau pont courbé. Le bois du temple est sombre de patine, l'architecture est belle et simple : bois, paille, papier et pisé. Les toits sont recouverts de bardeaux épais et se recourbent aux angles.

Après la visite des jardins et des salles, nous sommes invitées à une cérémonie du thé, dans une petite maison de thé où l'on accède par une longue galerie couverte qui monte du bâtiment principal aux bâtiments supérieurs, accrochés au flanc de la colline, dans un grand jardin de mousses où fleurissent des azalées rares. La galerie monte encore au-dessus et se termine aux maisons de thé. Agenouillées près des shojis ouverts sur le jardin de mousses, nous recevons « l'honorable thé » après avoir dégusté une petite pâtisserie à la pâte de haricots sucrée. Après un moment de conversation avec les hôtes et un vieux couple, nous allons retrouver un moine, ami de Takeo-san, dans sa chambre. Les shojis sont ouverts sur la rivière laiteuse qui coule au pied du monastère. Sur l'autre rive, se trouve une grotte dans des rochers, grotte habitée par un

kami (dieu). Et des glycines sauvages fleurissent dans la forêt sauvage.

Puis Takeo-san se rend à la cérémonie et nous allons, Christine et moi, retrouver en attendant les hôtesse de la maison du thé. Elles sont toutes heureuses de nous apprendre à servir le thé, tâche difficile faite de gestes rituels et précis. Puis, après une heure, nous sommes toutes étonnées de découvrir que nous avons eu une longue conversation avec ces japonaises qui ne parlent pas l'anglais. Nous nous sommes toutefois aidées de nos dictionnaires.

Takeo-san vient nous chercher pour partager le repas de midi avec tous les participants de la cérémonie. Ce repas est servi dans une grande salle, nous sommes une quarantaine, agenouillés sur des *zabuton*, coussins posés sur le tapis de feutre rouge, le long de trois parois, la quatrième étant ouverte sur le hall d'entrée, mais à demi-fermée par un grand écran où sont peints deux tigres et une grande calligraphie. Devant chacun, une petite table de laque rouge et des bols de laque aussi, contenant le repas. Le chef du temple est assis sur un épais coussin de soie rouge. Il est habillé d'un kimono brun et est muni d'un éventail. On nous sert du saké. Nous sommes servis par des moines qui s'agenouillent avant de nous présenter la nourriture ou la boisson. Les hommes sont au haut de la salle près du chef du temple, puis viennent les femmes toutes vêtues d'un kimono sombre ; elles ont posé un mouchoir blanc sur leurs genoux.

Etrange atmosphère ; des silhouettes agenouillées sur des tapis rouges, devant les *shojis* lumineux qui séparent la salle de tous côtés d'avec les galeries ; silence ; seuls le bruit des objets en laque et de très basses conversations ; service paisible des moines ; et cette grande calligraphie blanche et noire dans la pénombre de la salle.

C'est un repas bouddhiste, composé de légumes, de champignons, de riz, de fruits, et terminé par l'ocho versé dans le bol à riz. Le chef du temple donnera sa bénédiction à la fin et nous recevrons chacun deux gâteaux, qu'on emballera de papier avant de les glisser dans son kimono ou son *furoshiki*.

Nous sommes ensuite invitées par le chef du temple chez lui. Dans ses appartements, il nous sert de l'ocho et nous bavardons un moment. Par la fenêtre : le jardin, des grands bambous, des jeunes pousses

de bambous énormes (aussi grosse que ma main), sorties de terre avec les chaleurs printanières.

Et nous redescendons les galeries jusqu'au hall d'entrée, marchant sur le bois poli avec nos tabi. La pluie s'est mise à tomber, une promenade humide nous ramène au Suigetsugama. Nous avons promis une pièce au chef du temple. Il nous faut donc reprendre le tournage et créer de nouvelles poteries qui seront cuites dans le petit four.

JEUDI 4 [MAI 1961]

Il a plu toute la nuit. Aujourd'hui, tournage et écriture. Nous construisons aussi la toiture et la cheminée de notre four, que Takeo-san a crêpi hier.

Ecrit le dimanche 14 mai

LUNDI 8 MAI [1961]

A l'atelier, je tourne une série de bols. Takeo-san vient près du tour et nous faisons des projets. Il s'enquiert de nos plans, du jour du départ, etc. Nous voulions partir le 20 pour Tokyo, mais ce jour-là, le prince, frère de l'Empereur, et sa femme viendront visiter le Suigetsugama. Takeo veut que nous restions jusqu'au lendemain. Puis, il nous invite à venir le voir une dernière fois depuis Nagoya, quand notre bateau y fera escale le 29 mai. Nous passerons le 30 à Tajimi et le 31, 1^{er} et 2 juin, nous irons à Kyoto pour une dernière visite. Takeo-san et Nobuko-san nous y accompagneront, ils viendront même jusqu'à Kobe, port d'où nous quitterons définitivement le Japon et notre famille adoptive.

L'après-midi, nous reconstruisons le foyer du petit four, il était trop court.

MARDI 9 [MAI 1961]

Nous préparons nos pièces pour la cuisson du petit four. Aujourd'hui, le soleil, ou je ne sais quoi, met une gaîté extraordinaire à l'atelier. On se sent en famille, frères et sœurs, riant, plaisantant.

Nous allons à 4 h avec Takeo-san et Sensei, qui a passé la journée ici, au *Ward office* mettre nos papiers en règle à cause de la prolongation du visa. Puis... (ici, je suis interrompue pour aller manger le gohan, le riz

du soir. Je continue le lendemain.)... puis, nous allons manger ensemble un fin souper dans un restaurant réputé. Commenant par des sashimi, poisson cru, et finissant avec des anguilles frites ; c'est délicieux et raffiné. Nous terminons la soirée à la maison de Sensei, qui est située de l'autre côté de Tajimi dans un petit bourg appelé Obata. Là, nous retrouvons *Obasan*, la grand-mère, sa fille, son fils, sa belle-fille et ses petits enfants. Près de la maison, un étang avec des iris violets en fleurs. Sensei nous montre des livres sur la peinture japonaise. Par les shojis ouverts, le rose d'une immense azalée entre et colore toute la chambre. Ocha pris sur les tatamis; dans le tokonoma, une page d'écriture sainte bouddhique est suspendue au mur, la nuit est là, calme.

MERCREDI 10 [MAI 1961]

Nous avons fini de décorer et de mettre la glaçure sur nos pièces et nous les enfournons dans le petit kamado (four) à 5h, nous allumons le feu qui sèche le four, tempérant la chambre, chauffant les murs jusqu'au profond de leur épaisseur. Nous nous occupons du feu jusqu'à 10h du soir. La nuit est belle et étoilée. Toute la journée fut ensoleillée et des sortes de cigales ont crié pendant les heures chaudes. Une cigale commence seule sur un pin et soudain des dizaines lui répondent dans un violent crescendo.

JEUDI 11 [MAI 1961]

A 5h du matin, Takeo-san a rallumé le feu. Nous l'avons entendu casser le bois à travers nos rêves et bien vite nous nous sommes levées pour ne pas manquer une minute de cette précieuse cuisson. Il se met à pleuvoir, mais le feu dans le four nous remplace le soleil. Toute la journée, on nourrit la flamme avec le bois de pin. Vers 4h de l'après-midi, la flamme est poussée, il s'agit d'atteindre les 1300° que demande la terre et les émaux de nos pièces. La pluie devient plus forte vers le soir. On se relaie pour aller manger. Pour terminer la cuisson on prend du bois de pin fendu en pièces plus petites, ce qui donne plus d'ardeur à la flamme.

La nuit tombe, le four ronfle. Peu à peu nous distinguons le premier élément de la cheminée devenu rouge, chauffé par le tirage très violent et au sommet de la cheminée un panache rouge, tiré par le vent.

Le foyer dégage une lumière blanche quand on ouvre la porte pour recharger le feu toutes les 15 minutes. Un voisin potier vient assister à la cuisson, Takeo s'agite, Takeshi-san va chercher les fagots, et nous deux, abritées sous de grands parapluies en papier, nous regardons, n'ayant plus le droit de nourrir le feu. C'est Takeo-san qui s'en charge, malgré une forte brûlure qu'il s'est faite à la main en voulant connaître la chaleur sur la voûte extérieure du four.

Il pleut en trombes, l'eau crépite sur la cheminée incandescente. Une noire fumée se perd dans le noir de la nuit. Lumière violente du four qui éclaire durement le visage de Takeshi-san quand il ouvre les regards pour saisir au bout d'une longue perche de fer, l'incandescence d'une montre, petite bague de terre sur laquelle fût déposé un débris de terre émaillée des mêmes émaux que ceux des pièces à cuire. Vers 10 h nous sommes satisfaits du fondu des montres. Un dernier coup de feu est donné, un dernier panache, comme une flamme rouge fleurit à la cheminée et nous scellons la porte du foyer, fermons le cendrier et allons nous coucher, avec l'inconnu dans ce cœur en feu de notre kamado.

VENDREDI 12 [MAI 1961]

L'après-midi, nous défournerons. Le résultat dépasse nos espoirs, car la première cuisson est toujours mauvaise, paraît-il. On se brûle les doigts pour voir plus vite telle pièce parfaitement réussie. D'autres sont à recuire. Le matin, nous avons eu la visite d'un Suisse, premier étranger qui visite le Suigetsugama depuis que nous sommes ici. M. Muller, directeur d'une affaire d'export-import, je crois, est très charmant. Il est passionné de poterie et fait aussi une collection de tissages, qu'il nous invite à aller voir chez lui à Kamakura, près de Tokyo. Quel plaisir de rencontrer un compatriote sympathique.

SAMEDI 13 [MAI 1961]

Nous tournons vite quelques petites pièces que nous cuisons dans la deuxième cuisson du petit four.

Encore aujourd'hui, la visite d'un Suisse, M. Hans von Schulthess, qui vit depuis vingt ans en Amérique et qui est neveu de M. Bodmer de Cologny. Il est aussi passionné de poterie. Seconde rencontre d'un com-

patriote charmant, le monde est petit.

Aujourd'hui, nous mettons une doublure à la cheminée du four et recrépissons l'intérieur de la chambre avec un mortier plus approprié.

Le soir, Hito Kanji, chez qui nous avons eu une *sukiyaki party* avant d'aller au Kyushu, nous invite à l'accompagner à Tajimi pour passer la soirée, un peu arrosée de bière.

DIMANCHE 14 [MAI 1961]

Travaux à l'atelier. Invitées à midi chez le frère de M. Kato qui dirige une fabrique de porcelaine : four à huile, chaîne mécanique de cendriers et de tasses à thé.

Ce soir, Takeo-san rentre après deux jours d'absence. Quel plaisir de le revoir. Il nous raconte son voyage comme à ses filles, nous nous sentons de plus en plus en famille.

DIMANCHE LUNDI 15 [MAI 1961]

Journée internationale. Un sculpteur, M. Serra, de Barcelone, qui a vécu longtemps au Japon et parle le japonais, organise, lors de son présent séjour, une collection de poteries pour le musée d'art folklorique de Barcelone. Il visite à ce titre le Suigetsugama et il est très excité, court d'un endroit à l'autre, parle japonais et anglais.

Nous bavardons un moment : il est un des meilleurs amis du potier Artigas et connaît bien M^{me} Lobsiger, le monde devient encore plus petit. Il tape sur l'épaule de chacun et apporte un petit vent de corrida dans la quiétude japonaise du Suigetsugama. Et il nous encourage et se promet de nous revoir, soit en Espagne, soit à Genève ou ailleurs sur la terre.

Peu après l'arrivée de l'Espagnol, une dame américaine, accompagnée d'un directeur de journal de la ville de Gifu, arrive. Sensei est là aussi, calme dans son sombre kimono, puis Salgado-san, le Ceylanais, arrive avec son rire clair, pour nous dire bonjour et voir le petit four. Et l'on fait des photos des ces figures internationales, blondes, espagnoles, sombres et riantes, américaine et japonaise, sud, nord, est, ouest...

Je m'aperçois que je ne vous dis plus grand-chose au sujet du Japon, seuls quelques faits. Mais vous aurez des récits bientôt. Je vous dirai

le goût du *daikon*³⁶ avec des petits *sakana*³⁷; je vous dirai le bruit des getas dans la rue, je vous conterai la pluie et le printemps. Nous sommes tellement habituées maintenant, que tout nous semble normal. Bientôt il nous faudra quitter ce pays, nous y laisserons une profonde racine. Je vois cette île japonaise avec ses petites et hautes collines sombres de pins, toute dentelée de mer, avec, au centre, près de Tajimi, comme un cœur chaud, un feu d'amitié qui donne la vie à cette terre, comme d'un homme.

Mais quelle impatience aussi de rentrer, je pense à une tranche de pain noir avec un morceau de fromage de chèvre et l'eau dans ma bouche abonde. Nous constatons avec Christine, que de plus en plus souvent, nous parlons longuement de nourriture, nous rappelant des dizaines de plats, nous les décrivant pendant des heures... Signe certain qu'il est temps pour nous de rentrer et de retrouver l'affection de notre famille qui commence sérieusement à nous manquer, malgré toute la tendresse trouvée ici.

Ecrit le mercredi 7 juin, deux jours avant d'arriver à Hong Kong
MARDI 16 MAI [1961]

Le temps qui nous reste à Tajimi se raccourcit. Nous n'avons plus le courage d'aller sur le tour et je fais des perles toute la journée en attendant que les dernières pièces soient tout à fait séchées par le soleil. A midi, nous allons avec Celia-san nous promener sur la colline encore fleurie des dernières azalées sauvages. Celia nous montre l'endroit de la ville qui est derrière Suigetsugama, l'endroit où Takeshi-san habite. Aujourd'hui Takeshi est absent, il détruit sa maison.

MERCREDI 17 [MAI 1961]

Enfin aujourd'hui, nous préparons le four. Notre petit four a été mis au point pour cette deuxième cuisson. Après le dîner, à 1 h, nous prenons les deux bicyclettes de l'atelier et à trois, nous allons rendre visite à Takeshi-san qui détruit toujours sa maison. Takeo-san est allé

36 *Daikon* 大根 : grand radis blanc oriental (*Raphanus sativus* var. *longipinnatus*)

37 *Sakana* 魚 : poisson, ou 肴 : accompagnement servi avec l'apéritif

l'aider. C'est la coutume : les amis, parents, voisins, sont tous là et le soir, la maison de bois, de paille et de bambou aura disparu. Les grands-parents de Takeshi-san avaient construit cette maison il y a cinquante ans. Deux générations y ont grandi, mais la troisième aura une maison neuve. La grand-mère est morte il n'y a pas longtemps, avec elle, la maison disparaît. Takeshi-san a presque trente ans, c'est le moment pour un jeune homme japonais de se marier. Il commencera par reconstruire sa maison, elle sera peut-être finie cet automne, puis il s'adressera à une agence qui arrangera le mariage.

Ils ont enlevé le chaume de la toiture et les bambous qui le soutenaient, maintenant, ils défont la charpente. On entend grincer le bois, la poussière des murs vole. Takeshi-san est tout noir de la fumée des feux de sa famille, fumée qui pendant cinquante ans a imprégné toute la maison.

Nous retournons au Suigetsugama après avoir été visiter l'emplacement d'un vieux four, peu éloigné de la maison de Takeshi-san. L'enfournement est difficile, car il faut mettre toutes nos dernières pièces que nous voulons voir cuites avant notre départ. Dans le bois, près du four, l'*uguisu* chante son chant de rossignol japonais. Le soleil se couche, la tâche est terminée. Nous allumons le premier feu de la cuisson.

Takeo-san est rentré vers 10 h, il était Otoro (l'honorable tigre), c'est-à-dire qu'une fois la démolition terminée, il a fallu nettoyer toutes ces poussières avec du saké.

Jusqu'à 11 h30, j'entretiens le feu. Au ciel, les étoiles, la nuit est chaude, la terre parfumée au soleil de cette journée, le feu craque, je rêve. Après l'ofuro, une dernière brassée de bûches et depuis la fenêtre de notre chambre, je regarde le rougeoiement du four, qui doucement s'éteindra.

JEUDI 18 [MAI 1961]

Nous commençons la vraie cuisson à 6 h. Toute la journée on nourrit la flamme et tout semble bien se comporter jusqu'à 6 h le soir, quand, malgré les brassées de bois mises au feu, la température, que nous vérifions avec un appareil prêté par un voisin, reste vers 1000°, puis redescend vers 925°. Le voisin vient et ce sont de longs palabres

pour essayer de comprendre. On dit déjà que nos pièces seront recuites dans le grand four et expédiées par bateau chez nous. Lors de la dernière cuisson, il pleuvait. Nous invoquons la pluie, priant les dieux des kamado de nous venir en aide. Pendant qu'une équipe soupait, la température s'est soudain remise à monter, la pluie aussi s'est mise de la partie, tout semble s'arranger.

On se met à chanter, Takeshi-san joue de l'ukulélé, on chante des chants japonais, français, anglais, suédois, italiens, hawaïens, espagnols. Au sommet de la cheminée, un panache de feu qui rougeoit dans la nuit tombante. Nobuko-san apporte le traditionnel « dury miruku » (*dry milk*), mélange de Nescafé et de lait en poudre, que nous buvons rituellement chaque soir. La pluie tambourine sur la tôle du toit et nous chantons de plus belle. Le feu est ardent, sa lumière blanche nous aveugle chaque fois qu'on le recharge. Vers 10h30 nous atteignons 1150°, température désirée. On referme la porte du foyer, on le scelle avec de la terre et le four reste seul dans la nuit avec le secret incandescent de son cœur.

VENDREDI 19 [MAI 1961]

Nous rendons visite à la famille de M. Kato qui nous donne de nombreux cadeaux, puis à Tajimi, nous visitons des boutiques, surtout celles d'outils, de getas, et de tissus. Chargés de paquets, nous rentrons vers midi pour assister à l'ouverture du four. Le résultat est merveilleux, toutes les pièces sont parfaitement cuites. Quelques-unes ont eu un peu trop chaud et sont un peu trop brillantes, par contre les autres ont reçu toutes les douceurs du feu, donnant à l'émail cette qualité de transparence et de fluidité, mate et nuancée. Le soir même, nous emballons les pièces dans des caisses. Takeo-san est prié de choisir les deux meilleures, une pour lui et l'autre pour M. Koyama. Nous ne voulions en ramener en Europe qu'un petit nombre, mais Takeo-san voulut absolument tout emballer.

Ce n'est qu'à 8h du soir que les caisses sont clouées et que nous commençons la soirée.

Salgado, le Ceylanais, avait été convié pour un dîner d'adieux. Hito-san, jeune homme qui nous a aidés à emballer et qui nous avait invitées il y a longtemps chez lui à Tajimi, est prié de rester ainsi que Takeshi-san

et Celia-san. Nous avons soupé dans la maison de thé, au milieu des pins.

La maison de thé, c'est un toit d'écorces posé sur des piliers, où est fixé un banc. Les quatre côtés sont ouverts sur la nuit chaude. Dans les pins des insectes travaillent, habitant l'espace sombre de leurs craquements. Takeo-san a préparé un magnifique repas largement arrosé de bière, de whisky, de saké. Nous mangeons à la lumière des bougies. Le rire de Salgado, ses dents blanches dans la nuit, la tendresse de Takeo sur la gaieté de tous, nous réjouissent encore plus. Après avoir mangé des crabes, nous allons nous essuyer les mains sur le tablier du patron. Nous faisons les filles de la maison, servant chacun, courant chercher les plats à la cuisine. Soirée d'amitié, de fraternité, dans cette nuit de mai japonaise.

SAMEDI 20 [MAI 1961]

Nous partons à Nagoya pour aller déposer à l'agence de navigation nos caisses qui seront chargées sur notre bateau à ce port. Hito-san nous conduit en voiture jusqu'au port, balade dans la campagne, dans les collines où frémissent les grands bambous.

Au port, nous devons aller d'une agence à une autre, puis de la douane à un autre bureau, puis de nouveau à l'agence, puis à l'entrepôt. Cela nous a pris jusqu'à 4 h de l'après-midi. A la douane il a fallu ouvrir les caisses, mais tout est en ordre pour finir. Le port de Nagoya est immense, triste, noir. Il s'est mis à pleuvoir, une fine pluie noirâtre de fumées. L'ami de Hito-san qui conduisait la voiture est reparti. Nous sommes tous trois fatigués, mouillés, gris jusqu'au cœur. Nous marchons entre des hangars interminables, pour essayer de trouver un tram ou un taxi. La pluie s'alourdit. On ne fait pas d'auto-stop au Japon, mais nous étions si mouillés, que j'ai arrêté un gros camion orange, couleur de soleil, qui nous a conduit jusqu'au centre de la ville.

Rentrés en train, nous allons à Tajimi avec Hito chez Salgado qui nous avait invitées pour un dernier repas. Takeo-san nous rejoint chez Salgado et de bonne heure, nous filons les trois pour aller boire du saké dans une auberge. Takeo semble triste de notre départ. Le prince qui devait visiter le Suigetsusagama n'est pas venu, empêché par quelque protocolaire rencontre.

Tokyo – Yokohama_21-05_05-06_1961

Ecrit le mercredi 7 juin

DIMANCHE 21 [MAI 1961]

Nous prenons le train pour Tokyo de très bonne heure. Takeo-san nous accompagne jusqu'à Nagoya où nous retrouvons Sensei qui fera le voyage avec nous. Nous sommes très effrayées, car Sensei ne parle que japonais et il nous raconte d'immenses phrases où nous avons de la peine à reconnaître les quelques mots que nous savons. Mais il est si gentil...

Le ciel est couvert et bientôt la pluie voile les collines. Dans les rizières, le travail du riz a commencé. On laboure, à la lenteur des vaches, la terre noire. Dans l'eau se reflète le ciel. Les champs où le riz a déjà été repiqué ont comme un voile du vert des jeunes plants. Coiffés d'un grand chapeau qui les protège de la pluie, les paysans repiquent le riz, les jambes enfoncées jusqu'au mollet dans la terre détremnée.

A la marche du train le paysage se déroule, longue histoire du travail du riz, peinte dans l'estampe des collines vêtues de brume. Les couleurs sont très belles, mises en valeur par le jour gris. Sensei, la bouche grande ouverte regarde, regarde courir la beauté de son pays : une rivière et quelques filets accrochés à des pieux, un champ avec sa vache docile tirant la charrue, une colline à demi évanouie dans des brumes enroulées. Sensei oublie de parler et s'endort même, à notre grand soulagement. Et ne se réveille que vers midi, au moment où nous acquérons trois *bento* pour notre déjeuner. Le bento est une boîte en bois ou est servi le riz et d'autres mets variés pour l'assaisonner. Il s'y trouve aussi les baguettes et une petite bouteille de soja, sauce, et même un cure-dent. Sensei nous a acheté une boîte de jus d'orange et pour lui, une petite théière de thé. Il se plonge dans la lecture d'un magazine. Nous avons eu une petite conversation et nous nous sommes très bien compris.

Quel bonheur d'aller en train, que j'aime sentir les wagons rapides glisser à la cadence des joints de rail vers un nouvel endroit. On laisse voyager ses pensées au gré des images que suggère le paysage.

Il y a eu un moment difficile : Sensei essayait de nous expliquer

lesquels, parmi les neuf colis que nous avons, chacun de nous devait prendre à notre arrivée à Tokyo. Il voulait que nous les passions par la fenêtre à celui qui serait le premier sur le quai. Enfin, tout fut organisé, et sur le quai, tout arriva en bon ordre.

Tokyo, agitation, va-et-vient, bruits. Un porteur nous aide jusqu'au taxi, puis nous allons au *Mitsukoshi Department Store* où Sensei doit remettre ses colis. Il participe à une grande exposition préparée par ce *Department Store* avec l'aide de M. Koyama. C'est une exposition d'artisanat traditionnel japonais, céramiques, laques, tissus, métaux, poupées. Après bien des palabres, Sensei nous rend la liberté et nous donne rendez-vous pour le mardi suivant. Nous sommes exténuées par l'effort nerveux, il est si difficile de se comporter correctement dans le sillage d'un Sensei... Nous arrivons chez M^{me} Ishimuro, qui nous reçoit si aimablement. Nous étions au bord des larmes.

LUNDI 22 [MAI 1961]

Tôt levées, nous allons au centre de Tokyo faire des courses, banques, agences de voyage, pharmacie, etc. A 5 h, nous retrouvons avec joie Kimie chez elle, dans sa maison si calme et nous retrouvons Setsuya qui est en pension chez elle. Soirée de rires et d'amitié.

MARDI 23 [MAI 1961]

A 10 h nous retrouvons Sensei et M. Koyama. Nous visitons l'exposition et y trouvons des pièces des potiers Tomimoto et Ishiguro que nous avons visités en décembre près de Kyoto.

A 1 h, nous avons rendez-vous avec Setsuya à un autre grand magasin où le maître Tomimoto commence une grande exposition personnelle. Ses élèves de Kyoto sont venus voir l'exposition à l'occasion d'une sortie de classe, ce qui nous vaut de retrouver Setsuko. Quel plaisir de nous retrouver tous quatre comme frères et sœurs. Pendant que les trois autres prennent un café, je retourne voir Sensei et M. Koyama qui désiraient savoir quand nous pourrions aller, Christine et moi, voir une pièce de Kabuki avec eux. Sensei convie un autre ami à venir avec nous boire un rafraîchissement. Nous bavardons tous les quatre en nous reposant. M. Koyama m'aide à comprendre Sensei et je le sens plus proche de moi

à chaque rencontre. Aujourd'hui il y a une telle affection dans son regard, tant de douceur dans sa voix que j'en suis toute émue. C'est lui, qui à travers son fils, nous a enseigné la poterie, c'est lui qui a décidé de nous garder si longtemps et si généreusement au Suigetsugama. Je découvre pour lui tout l'attachement d'un élève.

Je retrouve Setsuya, Setsuko et Christine et nous allons ensemble au cinéma. J'ai oublié de dire que M. Tomimoto nous a reçus avec beaucoup de sympathie, tout heureux de nous voir avec ses élèves manger la glace qu'il nous a offerte.

MERCREDI 24 [MAI 1961]

A 10h nous retrouvons Kimie qui nous conduit chez une amie assister à une cérémonie du thé, dans une maison typiquement japonaise, avec son petit jardin au gravier ratissé géométriquement. Dans une pierre creusée, deux poissons rouges nagent. Dans la chambre de thé, un bouquet de fleurs, dont le vase vient d'être mouillé d'eau claire, il y a aussi des gouttes sur les fleurs. Cérémonie du thé faite dans toutes les règles avec ses gestes précis et compliqués. Dans la bouilloire, l'eau bout ; silence du jardin, odeur des tatamis, amertume du thé.

Le soir nous sommes invitées par M. Hara, chef au *Seibu Department Store*, qui s'est occupé de nous lors de la préparation de nos voyages. Dîner fin, pris dans le restaurant que tient une vieille geisha retirée et qui assiste elle-même à notre repas, en plaisantant vivement avec un monsieur américain qui nous accompagne. Au-revoirs et souhaits de santé.

JEUDI 25 [MAI 1961]

Diverses courses faites avec l'aide de M^{me} Ishimuro qui nous conduit dans les bons magasins. Puis nous retrouvons le Coréen qui va aller passer deux ans dans l'école de Christine à Stockholm pour se perfectionner ainsi que M^{lle} Nakagome que nous rencontrons également. Ils demandent à Christine des renseignements sur son pays.

A 5h nous avons rendez-vous avec Sensei et M. Koyama pour aller au théâtre Kabuki. M. Koyama est en retard d'une heure et Sensei ne peut venir, retenu par des amis, nous manquons la première pièce. La deuxième est l'histoire d'un jeune homme et de cerisiers en fleurs

trop longue à raconter. Je vous dirai plutôt le public : vieilles dames japonaises en kimono toutes ratatinées, paysans ou gens de la province en visite à Tokyo, l'air endimanchés, amateurs passionnés qui encouragent à haute voix un acteur ou commentent l'excellence de son jeu, touristes étrangers et d'autres encore, simplement vêtus et spectateurs habituels du théâtre Kabuki. La musique est belle, c'est ce que je préfère. Tous les rôles sont joués par des hommes. La troisième pièce est terriblement compliquée et nous sommes fatiguées.

M. Koyama nous emmène manger des sushis après le théâtre et nous le quittons reconnaissantes de tout ce qu'il fit pour nous. Très doux, érudit, aimable et raffiné, nous l'aimons beaucoup ; puis il disparaît dans la foule après de grands au-revoirs.

VENDREDI 26 [MAI 1961]

Après quelques courses, nous dînons chez le consul de Suède en compagnie du peintre Nils, qui nous montre ses peintures faites au Japon. Le consul nous conduit ensuite dans sa voiture à air conditionné vers le centre de la ville. Encore des au-revoirs.

En fin d'après-midi, nous rejoignons Kimie chez elle pour préparer une pizza qui sera mangée par le Dr Kondo, Setsuya et nous. Nous rentrons tard, le métro est vide et file à grand bruit dans les souterrains d'un Tokyo étouffant. Il fait très chaud ces jours, poussière et soleil.

SAMEDI 27 [MAI 1961]

Derniers préparatifs, l'agence de voyage nous dit qu'il faut être le dimanche 28 à midi à bord du *Zaanker*.

A 5h de l'après-midi, M^{me} Ishimuro a invité nos amis pour une dernière *Sayonara party*. Setsuya, Kimie, Henry le photographe, Jimmy Koyanagi, l'architecte japonais-canadien, et Marie Woo, potière et son mari, et M^{lle} Nakayoma, et Nils, le peintre suédois, venu avec sa guitare. M. et M^{me} Ishimuro sont là, très chaleureux, nous passons une agréable soirée, légèrement teintée de tristesse à l'idée de quitter de si bons amis. Nils joue de la guitare, puis M. Ishimuro du violon, puis on joue des disques. Le concerto de Bach pour flûte, qui la veille, m'avait fait pleurer pendant que je repassais une robe, larmes séchées au fer à repasser. Il y

avait si longtemps que je n'avais pas entendu de musique, la nôtre, celle d'Europe. Notre sensibilité est aiguë, nous sommes fatiguées, émues, de quitter ce Japon, la musique devient presque trop forte.

Puis, quand tous furent partis, nous sommes restées à bavarder avec M. et M^{me} Ishimuro jusqu'à 2 h du matin, grignotant les restes du buffet sur un coin de table, comme à Grange-Bonnet quand on rentre du cinéma.

DIMANCHE 28 [MAI 1961]

Tôt levées, nous bouclons les dernières valises et, après des adieux à toute la famille Ishimuro (seule Madame nous accompagne), nous quittons Tokyo, conduites par le chauffeur des Ishimuro. A Yokohama, nous passons par le bureau d'immigration et la douane et enfin, vers midi, nous arrivons au *Zaankerk*. Quelle émotion de grimper sur cette passerelle et de sentir de nouveau toutes les odeurs que nous connaissions de l'*Oldekerk*.

Nous sommes conduites à nos cabines, car nous avons chacune notre cabine, cela arrangeait un couple, inscrit plus tard, de prendre la nôtre. Pour la première fois, nous ne dormirons pas ensemble, et cela depuis le 27 septembre, nous sommes toutes désorientées.

Le *Zaankerk* est semblable à l'*Oldekerk*, construit l'année suivante il a simplement bénéficié de quelques perfectionnements. Les marins ont leurs cabines et au lieu d'habiter à l'arrière, ils sont dans un étage rajouté au centre pour eux. Mais nous ne nous attardons pas et regagnons bien vite la terre pour profiter d'un dernier repas de nouilles japonaises, pris avec M^{me} Ishimuro, qui nous quitte bientôt, fort émue. Hee, le Coréen et M^{lle} Nakayama, viennent nous saluer une dernière fois et surtout viennent visiter le bateau. Puis Setsuya et Kimie arrivent, apportant des gâteaux. Ils visitent aussi le *Zaankerk*. Puis Jimmy, l'architecte, nous rejoint avec un de ses amis et tous ensemble, nous allons souper dans un restaurant chinois de Yokohama. La ville est brûlante, un fort vent soulève des rafales de poussière, la gorge me brûle, j'ai de la fièvre. Yokohama de nuit, animée, colorée, sur une place, une foire avec ses carrousels et ses sucreries, le vent surtout ; nos amis qu'il faut quitter, Kimie va pleurer, Setsuya est sombre, Jimmy a sommeil. Ils nous accompagnent au

bateau en taxi, nous montons l'échelle, ils retournent au taxi, toujours ce vent violent, on se fait des signes de plus en plus éloignés...

LUNDI 29 [MAI 1961]

On se réveille dans une couchette et non plus sur les tatamis. Le bateau qui devait partir le matin, doit y renoncer, car le vent est trop fort. Un navire s'est trouvé en mauvaise posture dans le port, le vent le déportait, et dix remorqueurs ont dû venir l'aider à regagner son quai. Le capitaine préfère attendre que le vent cesse. Nous ne partons qu'à 5 h 30. Au soleil couchant, le Fujiyama irréel, suspendu au ciel, serein.

Au dîner, nous sommes placées aux mêmes places que sur l'*Olderkerk*, à la table du *Chief officer*. A la table du capitaine, une dame anglaise seule et bavarde, un couple de Hollandais retirés et qui vivent en France, paraît-il, et un couple de Chinois de Hong Kong. A la table du *Chief engineer*, un couple d'Anglais et un couple d'Américains, tous quatre assez âgés.

MARDI 30 [MAI 1961]

J'ai eu de la fièvre la nuit dernière et le mal de mer, à ma grande honte. Enfin, les pilules ont empêché des désastres. J'ai pris froid, ou plutôt, trop chaud et j'ai perdu la voix. Nous arrivons enfin à Nagoya à 8 h 30. Takeo-san vient nous chercher pour nous emmener, après quelques courses, au Suigetsugama où je pourrai me remettre. Nous prenons l'autobus et une dernière fois, remontons la vallée avec sa rivière de lait. De toutes mes fibres, je sens ce pays, comme le mien, je connais la place de tel bois de bambous, de tel détour de la route. Je suis le trajet des yeux, le gravant fortement dans ma mémoire. C'est le cœur du Japon pour nous. Nobuko-san nous reçoit comme une mère. On a préparé un repas dans la grande maison, réservée aux visiteurs importants. Dehors, on suspend une lanterne en papier et nous passons la soirée en famille, nous regardant les uns les autres avec soin, pour bien nous souvenir. Puis nous allons, comme tous les soirs, regarder la télévision et boire notre Nescafé au lait. Nous aurons l'honneur de dormir dans la grande maison.

MERCREDI 31 [MAI 1961]

Je suis toujours peu bien et je désire vérifier ma pression et l'anémie. Nous allons donc avec Nobuko-san, après avoir partagé un gâteau d'adieux avec tous les gens du kôba (atelier), nous allons à l'hôpital de Tajimi. Un docteur vérifie le bon état de la pression et du sang, ce n'est que de la fatigue. Il me fait une piqûre d'un quelconque remontant et je rentre au Suigetsugama, soulagée de savoir qu'il ne me faut que du repos. Christine repart donc seule pour Kyoto où elle retrouve Setsuko et Setsuya, de passage dans sa famille, et je reste à Tajimi. Après avoir accompagné Christine à la gare, nous allons avec Takeo-san au temple bouddhiste, voisin de la poterie, rendre une dernière visite au chef du temple. Il nous reçoit dans ses appartements. Calme, parfum de vieux bois, sérénité. Il fait asseoir Takeo auprès de lui et moi à la suite, et il nous prépare à chacun un bol du très précieux thé vert. Il le fait avec tous les gestes traditionnels, mais si simplement et tout en bavardant avec Takeo, qu'on ne s'aperçoit pas que ces gestes sont appris. Il est assis près du tokonoma dans sa robe blanche, l'eau de la bouilloire chante.

Un très vieux moine nous rejoint et reçoit aussi son bol de thé. Il est assis dans sa grande robe violette, il ressemble à une vieille peinture chinoise. Sa robe est faite de grands rectangles et dans l'ombre du tissu deux mains travailleuses tournent précieusement le bol contenant la boisson verte. Et sa tête est comme une vieille pierre, humble, toute travaillée d'années. Ils discutent, lui et le chef, lentement dans cette langue japonaise sonore; ils parlent, comme deux très anciens rochers dans le courant d'une rivière qui se raconteraient l'eau qui coule depuis longtemps. Et le chef nous prépare encore du thé, le premier thé de l'année, celui qui est fait des plus jeunes feuilles de printemps. Il le prépare avec soin, l'eau doit être tiédie dans les bols où nous boirons ensuite, puis être versée sur les jeunes feuilles. Une toute petite théière et des bols miniature sont en rapport avec la délicatesse du thé. Puis le chef va dans une autre chambre pour, en quelques coups de pinceau, dessiner une pensée sur un carton qu'il m'offre et, en silence, nous nous retirons à reculons. Dans la cour, la chute d'une eau dans le bassin, aux cuisines du temple on prépare le souper et les moines, les manches retroussées, vaquent aux soins du monastère.

Nous arrivons au Suigetsugama juste à temps pour saluer les ouvriers qui partent. Takeshi reste avec Takeo pour jouer au go. Je descends près de la rivière pour la saluer une dernière fois.

Après le souper, nous prenons encore une fois notre « milk ». La lune s'est levée pleine, la nuit est belle, une légère brume monte de la terre et argente la forêt de pins, espace irréel comme un conte japonais ou chinois. Nous allons nous promener sur la colline ; le sable blanc et les herbes hautes, ce léger brouillard mêlé de lune, tout est si irréel que l'on est prêt à voir apparaître une dame toute blanche venue d'une légende ancienne pour nous saluer. Je dormirai toute seule dans la grande maison. J'ouvre le volet de bois et poursuis le rêve de lune pendant mon sommeil.

JEUDI 1^{ER} JUIN [1961]

On me réveille très tôt, le brouillard est toujours là, mais c'est la réalité du jour qui l'éclaire. Nous devons prendre le premier train pour aller avec Nobuko-san et Takeo-san rejoindre Christine à Kyoto. Il faut quitter le Suigetsugama, le laisser dans sa brume. Et une dernière fois, nous longeons cette rivière de lait, les collines sont encore endormies dans le brouillard qui s'étire, s'écharpe en rubans et s'ouvre quand nous arrivons dans la plaine de Nagoya.

Dans les champs, le travail du riz a déjà commencé, la terre noire est retournée. Dans l'eau des rizières, ils travaillent, penchés sur le reflet du ciel, des nuages et des montagnes. Deux oiseaux blancs à la longue aigrette s'envolent, chassés par l'ombre noire de la locomotive.

A Kyoto nous retrouvons Christine, Setsuko et Setsuya venus nous chercher à la gare. Un ami de Takeo a mis sa voiture et son chauffeur à notre disposition et, laissant Setsuya et Setsuko, nous allons tous quatre visiter un palais qu'un empereur fit construire entre les champs et les collines. Le palais est composé de plusieurs maisons, de thé, d'habitation, de repos pour la fin de la semaine, de congrès. Le jardin est très beau. On y entre par une toute petite porte. Un grand étang s'étend dans l'ondulation des collines. Puis nous allons visiter la maison d'un poète, maison simple et raffinée, ouverte sur un jardin tout rouge et rose d'azalées. Dans un creux de rocher, un bambou rythme ses minutes d'eau sonore.

Nous allons ensuite dîner au bord d'une rivière, goûter la fraîcheur d'une auberge où deux servantes vêtues d'un ancien costume nous servent des petits poissons et des herbes.

Nous retrouvons Setsuko chez elle et après une courte visite au pavillon d'argent qui me déçoit (trop de styles s'y mêlent, trop d'arbres, de rochers), nous allons au temple situé de l'autre côté de Kyoto où nous passerons la nuit. Ce temple fut construit en l'honneur du potier Koetsu [1558-1637] qui vécut dans ces collines, contemporain du potier Raku.

Nous assistons ensuite à une représentation de Nô (théâtre traditionnel ancien). Et l'on oublie le temps et soi-même, transportés dans ce monde de musique et de danses lentes de vie. La flûte de bambou exaspère l'extrême sentiment d'un personnage presque immobile qui se meut selon une cadence compliquée rythmée par les tambours et les autres instruments. La tristesse de cette femme qui abandonne un frère, si profondément exprimée par le geste de sa main, montait lentement à son visage blanc. Le spectacle est en plein air, nous sommes assis sur des nattes de paille, sur des tréteaux. Le soleil s'est couché vers la fin de la première pièce, et la nuit s'étoile lentement, décor silencieux pour un théâtre presque immobile.

Nous rentrons à notre temple après avoir passé un moment dans un petit restaurant à boire du saké et manger des poissons crus et autres délicatesses qui nous ramènent dans la réalité. Au temple, on nous a préparé la plus belle chambre, sorte de chambre haute, ouverte de trois côtés sur un jardin profond où les bambous frissonnent sous la lune. Les shojis de papier sont argentés, le jardin est silencieux. Les tatamis sentent l'herbe et les poutres sont sculptées en nuages coquilles. Nous dormons, Takeo, Nabuko, Christine et moi, l'un à côté de l'autre, comme une famille.

VENDREDI 2 [JUIN 1961]

Nous passons la matinée à faire les derniers achats, du thé, des pinceaux, etc. Et nous invitons nos parents adoptifs dans le meilleur restaurant de sushis pour le dîner. Vers 3 h, nous quittons Kyoto pour aller à Kobe. Nobuko-san voulut enlever ses chaussures pour entrer dans nos cabines, elle fut très impressionnée par le luxe de la douche, des cabinets,

par les robinets d'eau chaude et froide, par les couchettes. Takeo est triste, il nous donne envie de pleurer quand on le regarde. Il ne veut plus nous quitter et apprenant que le bateau ne quitte Kobe que le lendemain, il nous ramène sur la terre japonaise.

Nous prenons le train une demi-heure pour arriver à Takarazuka, station de sources d'eau chaude. Nous passons la nuit dans une auberge japonaise. L'ofuro, le dernier pour nous, est immense, dans une salle vitrée, donnant sur la rivière. Nous nous y délassons, on peut faire trois brasses dans la longueur, Christine et moi y barbotons comme des poissons. Nous sommes exténuées par ces derniers jours, tant d'amis vus et quittés, tant de choses vues et entendues, et la détente raffinée de l'ofuro est providentielle.

Après le souper, nous avons une longue conversation. Takeo nous dit toute la joie qu'il a eue à nous avoir. Nous lui disons nos découvertes et notre attachement au Japon. Très tard, nous parlerons et la tristesse s'est effacée. Il viendra peut-être nous voir en Europe, ou nous retournerons au Japon...

SAMEDI 3 [JUIN 1961]

Nous quittons Takeo et sa femme qui nous ont raccompagnées jusqu'au bateau. Takeo précipite les au revoirs et veut cacher son émotion, ils s'enfuient presque et le taxi qui les emporte disparaît entre les hangars. Nous sommes si fatiguées que nous avons l'impression d'être étrangères à tout ce qui se passe. Setsuya et Setsuko nous retrouvent à midi, nous prenons un dernier repas en commun, dans une petite boutique, et tous quatre, nous montons nous balader sur les collines de Kobe, juste pour écouler ces derniers moments d'amitié au rythme d'une promenade, derniers rires, dernières boutades. Là-bas dans le port, le *Zaanker*, et puis la ville et le flanc des collines. Nous les quittons à la gare, avec la promesse de les revoir quelque part, une fois.

Ce soir, le capitaine nous invite dans sa cabine, pour nous montrer des photos de sa maison, qu'il ne trouve pas, d'ailleurs. Il est tout à fait comme on imagine un capitaine, farceur, avec des yeux bleus et un gros ventre. Jovial, autoritaire, il parle un peu le français et plaisante sans cesse.

DIMANCHE 4 [JUIN 1961]

Repos. Nous ne sommes pas encore partis, la cargaison n'est pas terminée. Les dockers sont exténués, ils travaillent depuis trois jours sans repos. Le port de Kobe est en pleine activité ces jours.

Le soir, après souper, les passagers étaient tellement excités qu'ils nous ont agacés. Nous sommes sorties nous balader à Kobe où un marin italien nous a rencontrées. Nous buvons une bière avec lui et sa jeunesse nous remonte le moral. Il est cadet sur un navire italien, sa vitalité, après sept mois passés parmi les Japonais si réservés, nous fait du bien, et tous trois, bras-dessus, bras-dessous, nous rentrons au port. Pour les derniers 300 yens, nous achetons des bonbons. Si nous sommes trop tristes à bord, ils nous seront un remède.

LUNDI 5 [JUIN 1961]

A 6h, je me réveille, la sirène du navire sonne le départ. Kobe s'efface dans ses brumes et la pluie. De la fumée, de l'eau, des brumes, le Japon disparaît. Sept mois d'apprentissage, sept mois vécus à découvrir ce Japon étrange, sept mois s'évanouissent. Nous sommes à nouveau dans ce moment d'eau, comme celui qui précéda notre vie japonaise, moment d'eau et de ciel qui nous permettra de nous préparer à renaître sur cette terre européenne.

Nous dormons toute la journée, tout semble n'avoir été qu'un rêve dans le brouillard de notre fatigue. Les traces les plus tangibles de notre vie japonaise, ce sont les mots japonais qui viennent incessamment fleurir notre conversation anglaise avec les passagers. *Oyasuminasai*, bonne nuit!

Kobe – Marseille_06-06_23-06_1961

MARDI 6 [JUN 1961]

La vie à bord s'organise, la même qu'à bord de l'*Oldekerk*. Aujourd'hui, en faisant la lessive, je fais un faux mouvement qui me déplace cette vertèbre délicate au bas du dos.

MERCREDI 7 [JUN 1961]

Dos douloureux. L'air conditionné est une chose très pénible. Dehors il fait très chaud et humide et dans nos cabines, l'air est sec et froid, mauvaises conditions pour mon dos. Très fatiguées, nous dormons la plus grande partie de la journée.

JEUDI 8 [JUN 1961]

A l'horizon se dessinent les côtes lointaines de la Chine, immatérielles sous leurs nuages tout coquillés, comme dessinés par un vieux peintre chinois. Vers 5h du soir, le *Zaankerk* entre dans la passe qui conduit à Hong Kong. Le ciel est couvert, des brumes s'accrochent aux montagnes qui surplombent la ville. Ces montagnes aux pentes raides, seulement revêtues d'herbe, tombent vertes dans la mer. A la lisière de l'eau, ces villages, ces bourgs qui sont le prolongement de Hong Kong. La nuit tombe quand nous arrivons dans la baie. Les lumières de la ville s'allument, les ferry-boats comme des vers luisants traversent la baie en tous sens, des jonques aux voiles sombres glissent lentement dans l'agitation de ce port tout allumé. Nous jetons l'ancre au milieu de cette eau, déjà les jonques servant au chargement arrivent, avec leurs gros flancs tout remplis. Les familles vivant sur ces bateaux poursuivent tranquillement leurs activités, c'est l'heure du dernier repas : le riz cuit sur le feu, on prépare bols et baguettes. Un petit enfant pleure dans un coin, les hommes ouvrent la cale où sont entassées les grandes caisses, et toute la nuit, on entend les grues charger la cargaison : plaintes des treuils, chocs sourds et ordres lancés dans cette étrange langue chinoise.

VENDREDI 9 [JUN 1961]

Nous prenons le premier ferry-boat ce matin, pour nous rendre à Hong Kong. Je vais voir un chiropraticien qui me remet le dos en place. Nous nous rendons à l'ambassade de Suisse pour avoir des nouvelles de Séverine Gampert, restée à Pékin. Elle a été empêchée de nous rejoindre au Japon à cause de la maladie de sa tante. J'ai le plaisir de lire une *Tribune de Genève*, premier journal que je lis depuis le 26 septembre 1960. Tous les bureaux sont rafraîchis à l'air conditionné, dehors, la chaleur est humide et lourde.

Hong Kong est exactement comme dans notre souvenir, comme nous l'avions vue. Les rues sont agitées, toutes les races humaines s'y mêlent. Le marché aux poissons est tout aussi varié, seule, à cause de la chaleur, l'odeur est devenue insupportable. Après quelques achats nous rentrons à bord. Nous n'irons pas sur la montagne comme la dernière fois, elle est tout embrumée et notre souvenir est si beau. Nous devions partir ce soir, mais le chargement n'est pas terminé.

SAMEDI 10 [JUN 1961]

Je retourne chez le chiropraticien, pour une deuxième remise en place, mon dos reste très douloureux.

Vers 5h, cette après-midi, la dernière jonque à cargaison s'envole avec sa grande voile brune, avec ses enfants et son chien, avec son odeur chinoise et sa vieille grand-mère, qui dans l'ombre de la petite cabine, s'était longuement arrangé un chignon compliqué, avec ses coqs et ses poules qui chantaient ce matin. Dernier port d'Orient, dernier lien qui se dénoue dans un soir doré.

DIMANCHE 11 [JUN 1961]

Eau de mer, ciel.

LUNDI 12 [JUN 1961]

A l'horizon, à midi, Singapour et ses îles. A bord, piscine, bain salé.

MARDI 13 [JUN 1961]

Vie organisée et lente, faite de paresse, de soleil, de parlottes et de

bains. On joue au bridge le soir, au ping-pong à 11 h.

MERCREDI 14 [JUIN 1961]

Passent des îles vertes, quelquefois juste une ligne blanche de sable avec les points de quelques arbres. Passent des îles avec des montagnes ou une colline.

JEUDI 15 [JUIN 1961]

Ce soir, sur le tableau du radar, le capitaine nous montre les courbes de la dernière île d'Insulinde, l'île de We. Au ciel, l'ongle fin de la lune.

VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE 18 [JUIN 1961]

Du ciel, de l'eau, le soleil, la nuit. Dans la nuit de dimanche nous longeons Ceylan.

LUNDI, MARDI, MERCREDI 21 [JUIN 1961]

Du ciel, de l'eau, le soleil, la nuit. C'est merveilleux, cette sensation, ce bateau qui lentement et certainement avance, ouvrant son chemin dans la force de l'eau, et cela, pendant des heures et des heures. On oublie quand cela commença et se demande s'il y aura une fin. On est perdu entre le ciel et l'eau, avec seul, nœud de lumière, le soleil, violent point de l'espace, avec la verticale de son reflet sur la mouvante matérialité de l'eau.

Lumière, eau, air... On passe des jours et des jours à regarder ces trois éléments, des nuages avec toutes les variantes de couleurs de la journée, du lever au coucher du soleil; nuages de ciel ou nuages violets et tristes, nuages sur la lune, légers et brillants... On regarde l'eau, la courbe des vagues, les gifles de l'eau sur le flanc du bateau. On se saoule d'air marin, salé et violent. Il y a tout ce temps pour réfléchir, sorte d'entracte, mesuré par ces journées de liquide, temps écoulé par la bonne volonté de l'hélice qui broie ces heures d'eau.

Seul événement: une panne qui arriva mercredi à 9h du soir. Nous sommes restés quinze heures à danser sur les grandes vagues que les vents des moussons soulèvent. Ils ont réparé la machine. Pendant

ce temps, nous sommes montés sur la passerelle. On a allumé une forte lampe et longtemps nous avons attendu de voir passer un requin dans la l'eau verte de lumière. Seuls quatre poissons sont passés. Le vent violent hurlait dans les mâts, la lune et les nuages brillaient.

JEUDI 22 [JUN 1961]

Vers midi, le navire s'est remis en marche. Le vent de mousson a pris plus de violence et les vagues s'écrasent brutalement contre la coque du *Zaankerk*, lançant leur écume jusqu'à la passerelle du capitaine.

Au souper, le mal de mer m'oblige à ne manger que du pain, j'ai résisté de mon mieux à ce terrible mal.

VENDREDI 23 [JUN 1961]

Ce matin, heureusement, la mer s'est calmée au moment où nous avons passé le cap Gardafui. Quand je me suis réveillée, j'ai vu par la fenêtre briller les sables d'Afrique. Le continent était là, tout en roches et sable, tout en lumière. Il ne reste plus que la Mer Rouge et le Canal de Suez et la Méditerranée à traverser. Journée de soleil sur l'eau lisse, il fait 30°. L'eau de la piscine est de 31°, dans cette chaleur, je nage comme un poisson. Demain à 6 h nous arriverons à Aden pour y rester quelques heures, avant de repartir sur Aqaba, port situé au fond du bras droit de la Mer Rouge, port sur la terre de l'Ancien Testament.

Objets donnés au MEG par Claude Passet

Il fallait concilier le souhait de compléter la collection de poterie domestique avec des prix accessibles et un transport facile, toutes les pièces sont donc modestes et de petite taille. Mais elles sont nombreuses. Nous en donnons ici seulement les numéros d'inventaire:

ETHAS 030764 à ETHAS 030829

ETHAS 030832 à ETHAS 030835

ETHAS 030853 à ETHAS 030854

Bibliographie

Claude Passet, «Chez les potiers traditionnalistes du Japon» in *Musées de Genève*, n° 21, 1962, p. 10-13; repr. du «service à thé» de Shôji Hamada p. 11 [ETHAS 030764, ETHAS 030765, ETHAS 030766]

Achévé d'imprimer
en décembre 2018
par Typolibris Paris



*Pour chaque titre d'un livre imprimé, un arbre est planté
dans une forêt de 15 hectares en Centre Bretagne.*

*« Contribuons activement à l'avenir de notre planète,
regardons pousser les livres de demain »*

Printcorpgroup

L'Esprit de la Lettre Editions

ISBN 978-2-940587-09-4



9 782940 587094